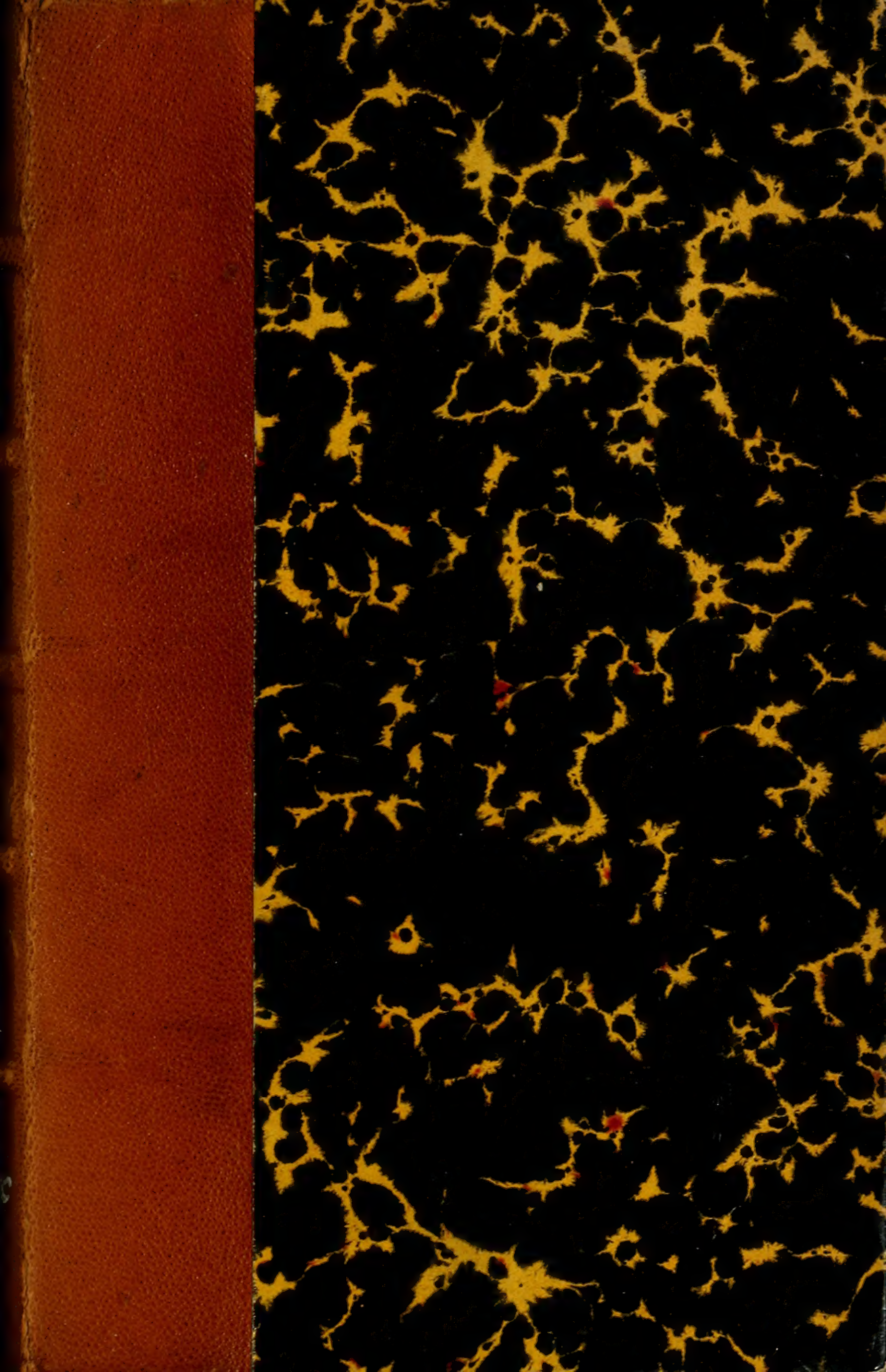






Il a été imprimé de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 50;

125 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 51 à 175;

350 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 176 à 525;

700 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 650 numérotés de 526 à 1175, et 50 sans numéro, non mis dans le commerce.

Et une édition originale sur papier de fil.

LA RANDONNÉE
DE SAMBA DIOUF

DES MÊMES AUTEURS

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas. 34[e] édition.

Rabat ou les heures marocaines. 35[e] édition.

L'Ombre de la croix. 54[e] édition.

Un Royaume de Dieu. 29[e] édition.

Quand Israël est roi. 46[e] édition.

La Maîtresse servante. 47[e] édition.

La Tragédie de Ravaillac. 30[e] édition.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

LA RANDONNÉE DE SAMBA DIOUF



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e



A ANDRÉ DEMAISON

Mon cher ami,

Je vous l'ai dit souvent : à mon avis les plus belles histoires ne naissent qu'assez rarement dans le cerveau des littérateurs. Elles existent la plupart du temps, malheureusement sans se connaître, dans l'esprit de ceux qui, comme vous, ont mené des vies aventureuses, fortes et singulières, ou même des existences tout unies dans lesquelles, un jour, le hasard s'est plu à mettre quelque chose. Bien des fois, dans la rue, mêlé au flot des passants, il m'est arrivé de songer : « Cet homme qui marche devant moi et qui ressemble à tous les autres a peut-être été le héros ou le témoin

d'une surprenante aventure que je ne connaîtrai jamais, ou bien peut-être il porte en lui une riche expérience qui restera pour toujours inexploitée et se perd quotidiennement dans la menue monnaie des conversations courantes, sans le moindre profit pour personne. » Et je suivais cet inconnu un moment, comme s'il eût été l'homme à la cervelle d'or des contes d'Outre-Rhin...

Vous, cher ami, vous portiez en vous-même un de ces beaux trésors cachés. Personne, je crois, n'a pénétré comme vous dans la mentalité des Noirs de l'Afrique Occidentale. Du Niger à la Côte et du Sénégal à la Gambie, vous connaissez leurs grandes langues et beaucoup de leurs idiomes locaux; dans les villages perdus de la brousse ou de la forêt où vous avez passé des années et des années, vous avez vécu leur vie; vous avez cheminé à cheval au milieu d'eux; avec eux vous avez descendu les rivières larges de plusieurs kilomètres, ou circulé de marigot en marigot sur leurs longues

pirogues ou dans votre canot à pétrole, écoutant leurs palabres à longueur de journée; et quand ils sont venus se battre à nos côtés, vous avez suivi la fortune d'un de leurs bataillons. Vous étiez pour eux le Toubab, l'homme blanc, l'homme aux oreilles rouges, le personnage puissant vers lequel ils se tournent tout naturellement dès qu'ils sont en difficulté soit avec l'Administration, soit avec leurs voisins, voire avec leur famille, le Blanc qui exerce sur leur esprit un prestige quasi miraculeux, quand il est comme vous, ou notre cher Édouard Fouque, votre compagnon de là-bas, compréhensif, juste et bienveillant.

Toute cette vaste connaissance des gens et des choses d'Afrique, vous la répandiez devant nous avec libéralité, en vrai prodigue que vous êtes. Avouez qu'il eût été dommage de ne pas essayer de retenir entre nos doigts un peu de cette belle eau courante. Ce récit, nous l'avons imaginé en vous écoutant causer, et pour lui donner la vie, vous nous avez apporté les mille

détails nécessaires, tantôt dans la langue des Ouolofs, tantôt dans celle des Mandingues, que vous parlez l'une et l'autre avec la même aisance que le patois du Périgord. « Eh! cher ami, vous disais-je à tout moment, vos Noirs s'expriment en vérité comme des académiciens! — Ma foi oui, me répondiez-vous. Mais que voulez-vous que j'y fasse? Je vous traduis mot pour mot ce qu'ils disent. Si leurs langues sont souples et riches, et capables de rendre des nuances très subtiles, cela témoigne simplement que ces gens de l'Afrique Occidentale ne sont pas du tout les brutes qu'une médiocre littérature coloniale se plaît à nous représenter. Un beau langage est un chef-d'œuvre collectif et inconscient. Ces Noirs ne parleraient pas ainsi s'il n'y avait derrière eux une civilisation très simple, mais une civilisation tout de même... »

Que notre Samba Diouf porte son témoignage en faveur de sa race, avec la dignité d'un bon paysan de là-bas. Nous vous dédions sa randonnée, que

sans vous nous n'aurions jamais écrite. Acceptez ce livre comme un miroir où vous retrouverez vos pensées et tant de souvenirs de votre vie d'autrefois, et aussi, nous l'espérons bien, le visage de vos deux amis.

J. J. T.

CHAPITRE PREMIER

La dépêche toucha Dakar. De là, elle courut à travers le pays, du Cayor au Kidougou, du Diolof au Saloum, du Sine au Damantang, de Podor à Kankan ; elle franchit les collines rougeâtres et les montagnes du Fouta ; elle traversa les sables semés d'arbres de kadde, qui ne demandent pour leur vie que trois jours de pluie par an, les champs d'arachides et les rizières, et la brousse aux arbres malingres où dans les hautes herbes sèches s'allument les grands incendies, et les plaines marécageuses coupées de forêts épaisses, séjour de l'antilope, de la hyène, des singes et des chiens de prairie qui mettent en fuite le lion lui-même. Quand elle arriva au bureau du télégraphe où Baboukar Kamara et le boy Modi M'Benga étaient en train de

faire la sieste, elle s'inscrivit d'elle-même sur la bandelette bleue, sans réveiller les dormeurs ; et lorsqu'il ouvrit un œil, Baboukar Kamara trouva devant lui le télégramme mystérieusement tombé du ciel. Il le déchiffra aussitôt, et lançant sa babouche sur le boy toujours endormi :

— Ouaï ! Ouaï ! dit-il, Modi M'Benga, les Toubabs (1) font la guerre dans leur pays ! Cours porter ça au bureau du Commandant !

— Tu dis une chose, Kamara, qui dépasse ma tête ! fit le boy en enfilant son m'boubou (2).

— C'est ce qu'ils viennent de m'envoyer, répliqua l'employé noir en achevant de transcrire le télégramme. Le pays des Toubabs doit être chaud maintenant ! Je voyais bien depuis longtemps que le feu était au pied de l'herbe. Le vent sec a passé dessus, — d'un coup

(1) Nom donné aux Européens par tous les Noirs de l'Afrique Occidentale.

(2) Vêtement flottant à manches larges.

de langue il mouilla la dépêche, — et la flamme est sortie, dit-il.

Le boy courut jusqu'à la porte, mais dès qu'il fut dehors, retrouvant son indolence habituelle, il traversa nonchalamment la place, où le charmeur de serpents promenait, en quête d'un public, son sac plein de vipères cornues.

— Où vas-tu, Modi M'Benga?

— Ouaï ! Ouaï, Kemo Sounkari ! Les Toubabs font la guerre dans leur pays !

— Tu dis une chose effroyable !

— Je ne dis que la vérité, vieil homme !

Et toujours du même pas sommeillant, il continua sa promenade vers le bureau du Commandant.

Plus vite que l'eau de la rivière après les grandes tornades, plus vite que le feu attisé par le vent d'Est, la nouvelle bondissant de village en village se répandit dans la contrée. C'était à la saison des pluies. Depuis cinq semaines déjà, l'eau ne cessait de tomber sur la haute forêt ruisselante, sur la brousse,

sur les clairières où les femmes courbées sous l'averse travaillaient à piquer le riz, tandis que dans les champs de mil les hommes arrachaient les plantes dévorantes qui, sous ce tiède déluge, naissent et se développent avec une rapidité prodigieuse. Plus de sentiers. Des herbes où se seraient perdus un cheval et son cavalier, avaient poussé tout le long des chemins, et retombant sous la charge de l'eau, les avaient fait disparaître. Mais le cri que le boy avait jeté au charmeur de serpents, s'ouvrit des routes mystérieuses à travers la masse de pluie. On en parla chez les Sérères, chez les Ouolofs et chez les Malinkés ; il franchit les rivières, passa chez les Diolas, les Toucouleurs et les gens du Fouladou ; et les Mandingues, voyageurs infatigables, qui à pied ou à cheval promènent leurs marchandises de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, répandirent la nouvelle chez tous ces Noirs de langue, de race et de mœurs différentes, que des vicissitudes à peu près inconnues ont poussé,

depuis des siècles, dans ces cantons de l'Afrique Occidentale, au bord du grand fossé de la mer... Puis les Diolas retournèrent à leurs rizières,. les Sérères à leurs champs de mil, les paresseux Balantes, accroupis dans la fumée de leurs cases, se remirent à regarder tomber l'eau, en buvant le dolo (1) fermenté, et les Mandingues recommencèrent de palabrer sur la valeur des graines, la prochaine récolte et les emprunts qu'ils pourraient faire pour subsister jusque-là.

(1) Hydromel.

Dans le pays des Niôminkas, au village de Niômi, à mi-chemin des deux grands fleuves qui coulent au Sud du pays de Dakar, les Anciens causaient sous le m'bar, le hangar recouvert de paille dont le toit descend jusqu'à terre, et où, dans la saison des pluies, les gens viennent passer les longues heures de la journée. Un petit feu qui brûlait au milieu, l'emplissait de fumée. Dans un coin, le forgeron réparait des outils, et le bruit des soufflets en peau de chèvre, qu'un enfant gonflait et dégonflait tour à tour, accompagnait d'un rythme monotone les conversations paisibles. Dehors, on entendait le bruit mat de l'eau sur la paille détrempée du toit, et l'orchestre assourdissant des crapauds et des grenouilles qui sont, avec les moustiques, les musiciens infatigables de ces régions submergées.

Ce jour-là, les causeurs étaient nombreux. Il y avait le chef du village, le vieux Bakari Silla, d'un âge extraordinairement avancé, et qui plusieurs fois par jour répétait cette phrase : « En vérité, dans tout le pays, je puis lever le doigt et dire : Je suis l'aîné ! ». Ses membres débiles ne pouvaient supporter le pagne le plus léger, aussi était-il à peu près nu. Près de lui, son petit-fils, qui lui-même avait le poil blanc, tenait sa tabatière et sa pipe. Il y avait encore Demba N'Dour, le chasseur d'antilopes, retenu au logis, car les herbes de la brousse étaient trop hautes maintenant pour qu'on pût apercevoir le gibier ; Allassane N'Diaye, l'heureux père de cinq filles, dont les dots allaient l'enrichir et lui donner le prestige d'un homme qui peut s'appuyer sur cinq gendres ; Bounama Seck, le griot ; Boukar Diop, le marchand de parfums, de bougies, de tabac et d'allumettes ; Massiré N'Gom le forgeron, aussi habile à fabriquer une pioche qu'un bijou

d'argent ou d'or, collier ou bracelet de pied ; Massamba Dieng, le tisserand, dont le métier qu'il prenait soin de ne jamais graisser, invitait par son grincement les femmes à entrer dans sa case pour lui commander de l'ouvrage ; Lam Maran le sorcier, et Famara Yafa le cordonnier, qu'on disait appartenir à cette espèce de gens qui se changent en bêtes la nuit, pour courir dans la forêt.

Survint un colporteur qui, en pénétrant sous le m'bar, fit les salutations d'usage.

— Avez-vous la paix? dit-il.

— La paix seulement ! répondirent les gens assis.

— Tous les gens de Niômi ont-ils la paix?

— La paix seulement ! Et toi, voyageur, d'où viens-tu?

— C'est de Kaolack que j'arrive ; et je dis qu'on m'a dit, là-bas, que les Toubabs font la guerre dans leur pays.

— Tu parles de l'enfer ! dit quelqu'un.

— Tu as dit un malheur ! fit un autre.

— Les Toubabs font la guerre aux Noirs? demanda le tisserand, que le bruit de son métier avait rendu un peu sourd.

— Non, c'est entre eux qu'ils font la guerre, répéta le colporteur.

— Être fils de la même mère ne veut pas dire qu'on s'entende! opina sentencieusement le vieux Bakari Silla.

— Les Toubabs sont tous blancs, remarqua le père des cinq filles (qui avait servi en qualité de matelot sur les bateaux qui font de la fumée), mais ils ne se ressemblent pas. Ils ne s'aiment pas plus entre eux qu'un Ouolof n'aime un Mandingue, ou qu'un Toucouleur n'aime un Soninké!

— Être fils de la même mère ne veut pas dire qu'on s'entende! déclara de nouveau le vieux Bakari Silla.

Il y eut un moment de silence, comme pour laisser à cette pensée le temps de pénétrer les cerveaux. Dehors, on entendait toujours le bruit mat de la pluie sur la paille du toit, et le concert sans fin des crapauds et des grenouilles. Des

éclairs annonçaient l'orage. A chaque instant, retentissaient les claques vigoureuses que les causeurs s'appliquaient sur les cuisses, pour écraser les moustiques qui les piquaient jusqu'au sang.

— La guerre des Toubabs sera dure ! reprit le chasseur d'antilopes. Les Toubabs sont les seuls hommes que j'aie vus tuer un oiseau en plein vol, ou une antilope à la nage, quand on n'aperçoit plus que sa tête hors de l'eau.

— Les morts ne pourront pas se compter, ajouta le sorcier, car les Toubabs ignorent les téré (1) qui préservent des balles.

— Je les ai vus se servir de fusils qui tiraient cinq fois sans être rechargés, poursuivit le chasseur. Même si tu te caches derrière les plus gros arbres, tu n'es pas à l'abri de ces fusils.

— En vérité, l'univers se déplace ! dit le vieux Bakari Silla. J'ai fait la guerre du temps où l'on se battait l'un

(1) Amulettes.

devant l'autre et où le sabre était le plus fort. Mais depuis ce temps-là, la poudre et le fusil sont devenus les maîtres du sabre. Et les Toubabs ont avec eux des secrets qui viennent de l'enfer !

— J'ai entendu raconter par des gens qui revenaient de Dakar, fit à son tour le forgeron en tenant levé son marteau, qu'ils se servent d'engins qu'ils appellent kanou (1) et qui font du bruit au départ et aussi à l'arrivée.

— Je dis que le kanou est la chose la plus merveilleuse des Toubabs ! proclama le père des cinq filles. S'ils n'avaient eu que le fusil et le sabre, jamais ils n'auraient été nos maîtres !... Vous avez tous entendu parler d'Éli, le roi du Walo? Il avait juré que jamais les Toubabs n'entreraient dans son pays. Mais au premier coup de kanou, il ne dit mot et prit la fuite. Seul, son cheval qui refusait d'avancer, l'arrêta sur le bord du lac que vous connaissez

(1) Canon.

tous, à l'endroit que depuis ce temps on nomme l'Arrêt du cheval.

— Tu n'as pas dit toute la vérité, Allassane N'Diaye ! reprit le chasseur d'antilopes. Les Toubabs, c'est vrai, sont les maîtres du fusil et du kanou, mais ils sont aussi bien malins pour tenir leur sabre mince et courbe. J'ai vu, dans le Cayor, la guerre de Samba Laobé Fal. C'était un homme parmi les hommes ! Son sabre, tu ne pouvais pas le voir quand il jouait avec. Pourtant, il était moins rapide que celui du Etnant de Sipahis (1) qui lui avait donné rendez-vous à la sortie de Tivaouane, pour la dernière palabre qui devait terminer leur guerre. Mais quand ils furent l'un en face de l'autre, le sang monta aux yeux de Samba Laobé Fal et son caractère sortit de lui-même. Et comme il était à cheval, et le Toubab aussi, il tira son sabre sur le Etnant. J'étais eune et n'avais

(1) Lieutenant de spahis.

encore porté d'autre arme que l'arc et les flèches de bois, avec lesquelles je m'essayais sur les petites bêtes de la brousse qui entoure notre village. La frayeur et la surprise laissèrent mes jambes attachées par terre. Ce ne fut pas long! Le sabre de Samba Laobé s'agitait comme la queue du lion en colère, et je crus que d'un grand coup il allait fendre le Etnant. Mais celui-ci n'était pas encore destiné à mourir, car sa botte seulement fut tranchée. Et c'est là que finit la guerre de Samba Laobé Fal! Je n'ai même pas vu le geste du Toubab, qui n'avait pas l'air de remuer; mais la pointe de sa lame mince et courbe perça le corps de Samba et sortit de l'autre côté. Les vingt cavaliers qui l'avaient accompagné, s'enfuirent en poussant des cris et en tirant des coups de fusil derrière eux. Mais le cri du vanneau n'effraie pas la brousse. On ne les revit plus. La guerre de Samba Laobé Fal était finie!

— En vérité, déclara le forgeron après

un moment de silence, le Toubab dont tu parles était protégé, Demba N'Dour, parce que j'ai entendu dire que Samba Laobé était un homme parmi les hommes !

— La guerre sera courte chez les Toubabs ! affirma le marchand de bougies et de parfums.

— Elle ne durera pas longtemps, fit une autre voix dans la fumée.

A ce moment, un violent coup de tonnerre roula sur la forêt, et l'on entendit craquer un arbre énorme foudroyé.

— Avez-vous la paix? dit en entrant sous le m'bar un grand jeune homme puissamment charpenté, tout ruisselant de pluie, et qui portait des filets sur son épaule.

— La paix seulement, Samba Diouf ! répondirent les gens assis.

— Que j'en perde la vie ! reprit le nouvel arrivant, mais j'ai failli être emporté par le vent dans la rivière !

— Prends garde, mon ami, les caïmans d'hivernage sont mauvais !

— Nous nous connaissons depuis longtemps, riposta le pêcheur. Et je préfère encore les caïmans d'hivernage qui savent éviter les filets, à ces jeunes caïmans du printemps qui manquent d'expérience et déchirent tout ce qu'ils rencontrent.

Là-dessus, ayant ramassé ses engins, il alla les étendre sur le chaume du m'bar, et revint s'asseoir près du feu, dans le cercle des causeurs.

— Sais-tu, Samba, que l'univers se déplace? lui dit le faiseur de talismans en lui passant sa pipe allumée.

— Et qu'est-il arrivé?

— Les Toubabs font la guerre dans leur pays !

— Les Toubabs sont fous ! répliqua le jeune homme. Dieu leur a donné les richesses, ils sont nos maîtres à tous, pourquoi donc se font-ils la guerre? S'ils étaient comme moi, ils ne feraient la guerre qu'aux poissons.

— Par Dieu ! déclara le cordonnier, tu as bon caractère, Samba !

— Les Toubabs sont fous ! répéta le pêcheur. Pour acquérir la richesse ce n'est pas la peine de se battre. Ainsi moi, je suis en train de devenir riche sans bouger.

— Que nous dis-tu encore, Diouf?

— Je parle pour dire que, ce matin, j'ai trouvé au débarcadère un homme du pays des Foulahs, qui m'a dit que Baba Dialo, le frère de ma mère, était mort, me laissant pour héritage six vaches, dont deux pleines, l'une de quatre mois, l'autre de six, deux taureaux, deux jeunes bœufs, trois génisses, des moutons et des chèvres (dont le pêcheur se garda bien de préciser le nombre, car cela porte malheur au troupeau).

— Tu es rempli de chance, Diouf ! dit le marchand d'allumettes, de bougies et de parfums. Six vaches, dont deux pleines, l'une de quatre mois, l'autre de six, deux taureaux, deux jeunes bœufs, trois génisses et des chèvres, c'est une richesse ! Cela vaut la peine d'aller là-bas.

— Cela vaut la peine d'y aller, reprit le chasseur d'antilopes. Mais nous ne sommes pas à la saison où l'on fait voyager les bêtes.

— Le pays des Foulahs est loin ! dit le vieux Bakari Silla.

Parmi tous ces propos, les Toubabs et leur guerre avaient été oubliés. On parla du bétail, du mil, de la prochaine récolte. La grande nouvelle apportée par le colporteur mandingue, s'était échappée des esprits, comme la fumée sortie par la paille du toit se dissipait dans l'air mouillé. Et les quelques réflexions échangées sur ce sujet, paraissaient avoir épuisé ce que la guerre entre les Blancs pouvait suggérer de pensées à ces Noirs du village de Niômi, perdus dans un déluge de pluie, au milieu de leurs petits champs conquis sur la brousse et la forêt.

Pendant quatre mois, la pluie tomba inlassable, obstinée, avec des accès de fureur qui la précipitaient tout à coup en cataractes furibondes. Les fleuves sortirent de leurs lits, les bas-fonds furent submergés, les gués devinrent impraticables. L'eau emplit les rizières où s'était abattue une foule d'oiseaux aquatiques, les marabouts ardoisés, les hérons gris, les bécasses, les courlis, les ibis et le canard armé qui porte des ergots à ses ailes. Dans les champs, malgré les cris des enfants juchés sur de légers miradors, les singes pillards venaient manger les premières graines d'arachide. Dans la forêt, le fusil du chasseur ne réveillait plus d'échos. C'était le bon temps pour l'antilope qui trouve partout à brouter et à boire, et n'a plus besoin de se rendre au bord des marécages où le danger la guette. Les serpents cachés

dans les herbes se faufilent sans crainte ; le boa inoffensif se réveille pour changer de peau et quêter sa subsistance, car le lièvre, le rat, l'écureuil et autres petits animaux dont il fait sa nourriture, ont cessé de hanter les lieux humides où pendant la saison sèche il avait élu domicile. Les grands fauves qui ne peuvent plus que dépister malaisément leurs proies disséminées dans la forêt mouillée, s'approchent la nuit des troupeaux parqués à l'entrée des villages sous la garde des bergers. Réveillés dans leurs cases, les gens entendent la panthère pousser son grognement, et la hyène japper d'une façon sinistre, et le lion qui rugit quand il emporte l'épaule ou la cuisse d'une bête attachée à son piquet. Alors, dans un demi-sommeil, chacun pense à ses bœufs, à ses génisses, à ses chèvres, et souhaite que la bête abîmée soit la bête du voisin...

En attendant la fin des pluies, Samba Diouf, le pêcheur, arrachait les herbes voraces qui envahissaient son champ,

ou bien il pêchait au filet les carpes, les brochets, les mulets qui peuplent la rivière en quantités innombrables, ou bien encore, la nuit, quand l'averse faisait trêve et que la lune éclairait le ciel, il se tenait sur son radeau à l'affût du lamentin. Dès que l'énorme mammifère aux seins et au ventre de femme émergeait du marigot pour venir brouter les feuillages dont il est très friand, le pêcheur, d'un bras vigoureux, lui lançait son harpon auquel se trouvait attaché un flotteur de bois léger ; puis s'élançant dans sa pirogue, il donnait la chasse au flotteur qui courait sur l'eau du fleuve, et lorsque la bête épuisée remontait à la surface pour respirer un peu d'air, il l'achevait à coups de matraque.

Au bout du quatrième mois, un grand combat se livra dans les airs entre la pluie et les vents. L'eau d'abord parut triompher, mais enfin les alizés l'emportèrent. Un bref instant, dans l'atmosphère lavée le ciel apparut d'un

bleu pur. Les arbres et les choses se montrèrent avec leur relief et les différences d'aspect qu'ils prennent dans l'éloignement. Puis, peu à peu une brume légère supprima l'horizon et fit voir toute la nature comme peinte sur une toile grisâtre ou collée sur quelque verre dépoli. De chaque côté des sentiers, on avait relevé et noué les hautes herbes ; le cheval, le chameau et le piéton pouvaient cheminer à leur aise ; et maintenant, au lieu d'aller presque nus comme ils le faisaient sous la pluie, par crainte de mouiller leurs vêtements, les gens du pays de Niômi avaient repris leurs m'boubous de cotonnade.

A l'heure où le soleil s'incline, Samba Diouf se rendit sous le n'taba, l'arbre à l'épais feuillage où, durant la saison sèche, les Anciens se rassemblent pour bavarder et fumer. Il fit les salutations d'usage, prit place sur les nattes, et après avoir tiré quelques bouffées de la pipe que lui passa le forgeron :

— L'eau du ciel s'est arrêtée, dit-il. Dans mon esprit, et si Dieu le permet, je pense me mettre sur le sentier demain, au second chant du coq, pour aller chercher mon héritage dans le pays des Foulahs.

— Tu as raison, Samba ! déclara le sorcier. C'est demain vendredi : il n'y a pas de jour plus favorable pour entreprendre un voyage.

— Le pays des Foulahs est loin ! fit le vieux Bakari Silla. J'y suis allé quand j'étais jeune, l'année où la machine à fumée des Toubabs a traversé les terres. J'ai passé des rivières larges comme la mer, des forêts qui en plein soleil sont plus sombres que la nuit, et des plaines toutes blanches de sel. J'ai rencontré sur ma route des gens d'une grande hospitalité, d'autres aussi qui voulaient me manger, d'autres qui voulaient me retenir et me faire adorer leurs dieux, d'autres dont j'ignorais la langue et qui ne savaient pas la mienne, au point que j'aurais pu leur dire : « Viens ici que je te tue ! » et qu'ils se seraient approchés.

Mais tout cela est loin, car dans tout le pays je puis lever le doigt et dire : Je suis l'aîné ! Depuis ce temps, les Toubabs sont venus. Ils ont changé bien des choses. Toi sans doute, Samba, tu pourras voyager tranquille. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

A quoi le tisserand ajouta :

— Je suis allé dans le Pakao, sur le chemin des Foulahs, l'année de la maladie des bœufs. Et j'ai gardé un mauvais souvenir des Mandingues du Pakao. J'ai travaillé chez eux dans de nombreuses familles, j'ai usé deux navettes et refait trois fois mon métier, mes mains et mes bras se fatiguèrent à tisser leur mauvais coton, et quand je suis parti, mon ventre était vide, mon m'boubou troué. Ils me rassassièrent de paroles, et je n'emportai pour tout cadeau que deux chèvres sans cornes. Dieu veuille que tu les évites, et que Dieu t'accompagne en paix !

— Et moi je suis allé là-bas, l'année de la guerre de Fodé Kaba, pour ré-

parer les fusils et forger les sabres, commença le forgeron.

Et il se mit à chanter :

> Fils d'Ali et fils de Badara,
> Tous les impies s'inclinent devant toi...

Fodé Kaba me traita bien. Il m'a donné l'esclave qui pile en ce moment mon mil, et deux vaches pleines de cinq mois. Fodé Kaba était un homme ! Il m'a donné encore un cheval pour me ramener ici. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

— Samba, dit le griot, évite avec soin de passer chez les Balantes : ils te voleraient jusqu'à ton pantalon ! Évite aussi les Floups : ils te griseraient de vin de palme, te mangeraient la nuit, et ton esprit s'en irait dans les bêtes immondes qu'ils élèvent. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

— Si tu voyages après que le soleil est tombé, ajouta le cordonnier (qui, pour courir dans les ténèbres sous la forme d'une hyène, devait savoir bien

des choses), écarte ton chemin des pierres fréquentées par les Génies. Invoque le nom de Dieu en traversant les vallées profondes : elles sont fréquentées par les Esprits ailés ou habillés de blanc. Mais si tu rencontres un oiseau dont les ailes sont doubles, suis-le sans peur, il éloigne les animaux malfaisants. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

— Évite aussi, dit le chasseur d'antilopes, le pays rempli de marais dont les bêtes à poil s'éloignent. Ces marais sont si larges que l'oiseau qui a sa mère sur un bord n'a pas de frère sur l'autre rive. Je ne l'ai pas vu, mais on m'a dit qu'en traversant ces marécages, le perroquet emporte dans ses pattes une branche sèche pour se reposer dessus. Que Dieu te montre la terre solide, et puisses-tu arriver en paix !

De l'autre côté du tronc d'arbre où il était assis, le sorcier dit à son tour :

— Avant de te mettre sur ton chemin, tu viendras dans ma case, Diouf. Je te donnerai une corne d'antilope naine qui

écartera de toi les dangers. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

Alors le chef du village leva le doigt et dit :

— Samba Diouf est notre fils. C'est un homme, et il ne craint rien !

Le soleil, s'inclinant de plus en plus, semblait avoir porté le feu dans la brume où il allait disparaître. Tout était aussi rouge que si le village avait brûlé, et l'eau du marigot elle-même. Les gens qui revenaient des champs portaient des gerbes dans les greniers construits, par crainte de l'incendie, un peu à l'écart du village ; des femmes en sortaient, qui venaient de piler le mil ou de décortiquer le riz ; d'autres arrivaient de la fontaine, leurs calebasses sur la tête, et toutes disaient aux gens assis :

— Passez-vous la soirée en paix?

— En paix seulement ! répondaient les gens assis.

Samba Diouf ayant aperçu sa jeune sœur Khouré qui rentrait des greniers,

quitta les nattes du n'taba, et penchant sur l'enfant sa haute taille :

— Va dire à Yamina Sédi que j'irai chez elle ce soir.

Puis il revint s'asseoir sous l'arbre, juste au moment où une vieille femme disait à l'Ancien du village :

— Parle-moi, Bakari Silla, les Toubabs se font-ils toujours la guerre?

Le vieux répondit :

— Je le pense.

Un autre ajouta :

— On le dit.

— Tu le sais, Bakari Silla, poursuivit alors la vieille, les vieillards ne dorment guère. Cette nuit, entendant du bruit, je me suis levée et j'ai vu sortir du puits un Esprit habillé de blanc. J'ai couru bien vite à ma case, et quand je me suis retournée, le Génie s'en allait vers le pays des Toubabs.

— Ce que tu as vu cette nuit, n'est pas une chose sans importance ! dit simplement l'Homme sans âge.

Les feux de la brume pâlissaient. Les

eaux du marigot avaient cessé d'être rouges. On ramassa les tabatières sur les nattes. Appuyé sur son petit-fils au poil blanc, le vieux Bakari Silla quitta le premier l'assemblée.

— Dieu veuille que la nuit te soit douce ! dirent ensemble les hommes assis.

— Paix et paix ! répondit l'Ancien.

Sur le même souhait tous les gens prirent congé les uns des autres. Il n'y eut bientôt plus personne sous l'ombre épaisse du grand arbre, dont les chauves-souris par centaines commençaient de s'envoler.

Samba Diouf rentra dans sa case, prit le repas du soir, sans beaucoup de paroles (car celui qui parle ne mange pas), changea le m'boubou qu'il portait dans la journée, pour un m'boubou de cotonnade fine avec des broderies de soie jaune ; puis ayant répandu sur lui un flacon de « Cœur de Jeannette », que les factoreries vendaient cette année-là avec un grand succès, il s'en alla chez le marchand de bougies, d'allumettes et de parfums.

La lune éclairait toute chose, comme si l'on eût été en plein jour. Dans la forêt prochaine et sur les arbres qui bordaient le marigot, chouettes, grands-ducs et vanneaux joignaient leurs cris aux bêlements des boucs, aux meuglements des veaux, à l'aboi des chiens à la lune ; et parmi tous ces bruits, au loin, sur la rivière, pareil au glouglou

saccadé d'une barrique qui se vide, le chant d'amour du caïman.

— C'est une bougie et trois noix de kola que je viens chercher, Boukara, dit le pêcheur en entrant chez le marchand d'allumettes.

— Tu vas donc visiter la fille des Sédi? interrogea le boutiquier (car c'est l'usage de porter en présent une bougie et des noix de kola quand on fait la cour à une femme).

— Tu dis la vérité, mon ami.

— Et n'as-tu besoin de rien d'autre, avant de te mettre en chemin pour le pays des Foulahs?

— Les provisions que j'ai faites aujourd'hui sont suffisantes. N'oublie pas qu'un âne trop chargé ne peut faire une longue route.

— Alors, va en paix, dit le marchand, et salue pour moi les Sédi.

— Paix et paix ! répondit Diouf.

Et laissant traîner derrière lui le parfum Cœur de Jeannette, qui se mêlait aux senteurs des fumées et aux

fauves odeurs du troupeau communal, parqué à la lisière du village, il se dirigea vers les cases de la famille des Sédi.

Les chiens aboyèrent quand il franchit la palissade qui entourait les huttes, dont les chaumes pointus se hérissaient dans la nuit claire.

— Qui est là? cria une voix un peu traînante et chantante.

— Moi, Samba Diouf!

Et retirant de ses pieds ses sandales, il les plaça devant la porte, la pointe tournée vers le dehors.

Un négrillon se montra sur le seuil, prit les sandales du visiteur, les tourna la pointe vers la porte, indiquant de cette façon qu'on attendait sa visite, et ce geste rapidement fait, il s'esquiva à toutes jambes dans un autre coin de l'enclos.

Samba Diouf entra dans la case, remplie d'une telle fumée qu'elle en était tout à fait noire.

— Sédi, demanda-t-il, ta journée a-t-elle été bonne?

— Très bonne, en vérité, Diouf! fit dans l'obscurité une vague forme vêtue de blanc.

— Toute ta maison est-elle en paix?

— En paix seulement! répondit la forme blanche.

Le pêcheur vint s'asseoir près d'elle, sur la claie de bambou placée dans le fond de la case, puis se penchant sur le feu qui charbonnait, il en fit jaillir la flamme, alluma sa bougie et la planta sur le sol, en rassemblant la terre tout autour.

Alors la lumière éclaira le visage de la fille des Sédi. Elle avait le teint clair, couleur de cuivre rouge, des yeux allongés, un nez fin, des lèvres presque minces, une de ces figures en tout semblable à celles qu'on voit peintes sur les sarcophages d'Égypte. Son père en effet était de cette race peuhl, venue il y a très longtemps des lointains rivages du Nil. Par sa mère elle appartenait à la race

des Ouolofs, et cela se voyait tout de suite parce que sa tête était rasée, à l'exception de quatre touffes posées sur son crâne poli comme quatre pompons crépus, et dont chacune rappelle une pensée que la tête d'une femme ne doit jamais oublier. Le toupet de devant dit : « Aime, mais ne t'y fie pas. » Celui de derrière : « Un beau-fils n'est point un fils. » Celui de droite : « Le Roi n'est jamais un parent. » Et le quatrième : « Les Anciens méritent d'être laissés au village. » La gravité de ces préceptes n'enlevait rien de leur aspect comique aux quatre pompons de cheveux posés sur le crâne tondu de la charmante Yamina. Ils lui donnaient un air puéril, bien que sa camisole blanche aux rayures indigo se gonflât sur des seins déjà formés. Ses manches courtes, festonnées de rouge, s'arrêtaient tout de suite au-dessous de l'épaule, laissant voir deux bras admirables, d'une finesse d'attache qu'aurait pu envier l'antilope. Une panthère dans sa deuxième année n'a pas les

dents plus blanches que n'en montrait cette fille des hommes en mangeant les noix de kola que lui avait apportées son ami. Et sous le pagne, un triple rang de verroteries invisibles arrondissait, pour le plaisir des yeux, ses hanches qui sous cet ornement prenaient une appétissante ampleur.

Près de cette enfant déjà femme, le pêcheur de lamentins faisait un contraste puissant. La courte flamme de la bougie n'arrivait pas à l'éclairer tout entier, depuis son crâne entièrement rasé et plus noir que les ténèbres, jusqu'à ses pieds qui à force de patauger dans l'eau s'étaient élargis, écrasés comme des pattes de canard. C'est à peine si l'on distinguait son nez largement épaté, ses lèvres aussi noires que le reste du visage ; on ne voyait que l'émail de ses yeux légèrement injecté de sang, et ses dents quand il parlait.

— Diouf, lui demanda Yamina, le fruit est-il tombé parce qu'il était mûr, ou bien parce qu'on a secoué l'arbre?

— Sédi, répondit-il, l'une et l'autre raisons m'ont amené ce soir dans ta case. D'abord, quand je te vois mon cœur est rafraîchi. Ensuite, je pars demain, au jour, pour le pays des Foulahs, chercher les vaches, les bœufs, les taureaux, les génisses, les moutons et les chèvres que le frère de ma mère m'a laissés en héritage.

— Les vaches et les bœufs sont-ils en nombre? demanda la jeune fille.

— Ils sont un peu nombreux, assez pour fournir à ton père la dot qu'il réclame. Et je pourrai aussi changer les bracelets légers que tu portes à tes chevilles contre des bracelets pesants que t'envieront les femmes du village.

— Si Dieu le veut! répondit-elle. Mais le pays des Foulahs est loin! Tu vas traverser des peuples que je ne connais pas, mais dont j'ai entendu parler. On m'a dit que Bakari Faye, le mari de Dana San, qui était parti là-bas, n'avait jamais reparu. Personne n'a jamais su si quelque belle jeune fille de

ce pays l'y avait retenu, ou si, comme on l'a dit, il avait eu les mains et les jambes coupées par des gens qui vont tout nus.

— Tu sais que les Diouf n'ont pas plus peur des hommes que des bêtes, répondit le pêcheur. C'est toi qui donneras aux Diouf les enfants que nous espérons. Je ne resterai pas longtemps en route, et je serai de retour ici avant que la récolte soit vendue.

Tout en parlant, le jeune homme avait ranimé le feu, car les soirées sont fraîches après la saison des pluies. La flamme se mit à crépiter, éclairant la case enfumée et la paille du toit noircie comme si on l'eût passée au goudron. Dehors, on entendait toujours le glouglou du caïman qui s'était rapproché. A la porte le chien se mit à aboyer. La jeune fille l'apaisa par quelques cris gutturaux, puis elle alla chercher de l'eau à la grande jarre de terre posée sur trois piquets à l'entrée de la case, vida dans une calebasse un flacon d'al-

cool de menthe, y jeta un petit pain de sucre, et revenant s'asseoir sur la natte, elle reprit de sa voix chantante :

— Samba, j'ai entendu dire que dans le pays des Foulahs, il se tissait des pagnes comme on n'en trouve point par ici.

— En vérité, répondit-il, je vendrai les chèvres que m'a laissées Baba Dialo, mon oncle, pour te rapporter le plus beau !

— Samba, j'ai aussi entendu dire que dans le pays du Sonkodou, il y a des étoffes teintes de couleurs que nous ne connaissons pas. Passeras-tu par le Sonkodou?

— En vérité, j'y passerai ! Et je vendrai les moutons que m'a laissés le frère de ma mère, pour te rapporter des étoffes teintes de couleurs que nous ne connaissons pas.

Pendant ce temps le sucre avait fondu, et tour à tour ils buvaient l'eau sucrée et croquaient les noix de kola qu'ouvrait la jeune fille, et dont elle offrait les

deux parts à son ami dans sa main rougie de henné à l'intérieur et aux ongles.

— Samba, j'ai encore entendu dire qu'un forgeron de Dian Dian Bouré forgeait des colliers de perles d'or creuses qui rendent les femmes plus belles. Passeras-tu à Dian Dian Bouré?

— En vérité j'y passerai, et je vendrai des bœufs, et s'il le faut une génisse, pour te rapporter un collier.

— Diouf, dit alors la jeune fille, tu es un homme parmi les hommes ! Et c'est toi seulement que j'aime !

Puis ils demeurèrent sans rien dire, l'un à côté de l'autre, mâchonnant leurs noix de kola et se passant la calebasse.

Enfin le pêcheur se leva.

— La bougie est presque brûlée, dit-il, et je dois encore aller chez Lam Maran, prendre la corne de gazelle qui me protégera contre les dangers du chemin.

— Diouf, je n'ai confiance qu'en toi ! Et lorsque tu seras parti, je ferai des

aumônes pour qu'aucun malheur ne t'arrive.

Elle posa sa petite main dans la large main durcie par la pagaie et le harpon.

— Dieu veuille que Dieu te garde en paix jusqu'à mon retour, Yamina !

— Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix, Samba !

Et le pêcheur s'éloigna, réveillant sur son passage, derrière les palissades, tous les chiens du village, dont les abois se mêlèrent pendant longtemps aux ululements monotones des oiseaux de nuit dans la forêt et au glouglou du caïman.

Les pilons des vieilles femmes qui écrasaient le mil dans les mortiers d'acajou sonores, retentissaient déjà parmi les chants du coq et les cris des aigles pêcheurs, quand Samba Diouf se mit en route, de ce pas souple et allongé des Noirs qui semblent rebondir sur leurs pieds élastiques, pareils à ceux des chameaux.

Pendant deux jours il marcha vers le Sud, dans un pays où le nom de Diouf était encore reconnu quand il traversait un village, et où les gens l'invitaient dans sa langue à partager leur repas. Le deuxième jour, au sortir de la forêt, il trouva devant lui une nappe d'eau si étendue qu'on ne distinguait pas l'autre rive. Il crut voir le bord de la mer et qu'il s'était trompé de chemin. Avisant alors un vieillard étendu dans une pirogue tirée à sec sur le rivage, il se dirigea vers

lui, et tous deux échangèrent les salutations d'usage :

— As-tu la paix?

— La paix seulement !

— Toute ta maison a-t-elle la paix?

— La paix seulement. Et toi, voyageur, d'où viens-tu?

— Je viens du village de Niômi.

— Et où sont les gens de Niômi? (1).

— Ils sont là-bas !

— Les gens de Niômi ont-ils la paix?

— La paix seulement !

— Dieu en soit loué ! Comment te nommes-tu?

— Diouf, de la famille des Diouf.

— Diouf, as-tu la paix?

— Paix et paix ! Comment te nommes-tu?

— Dabo, de la famille des Dabo.

— Dabo, as-tu la paix?

— La paix seulement ! Et maintenant, Diouf, que dis-tu?

— Est-ce la mer qui est devant nous?

(1) Question qui rappelle le temps où les villages se déplaçaient sans cesse.

— En vérité, cette eau est salée comme la mer, mais c'est la rivière de Bandioul. Est-ce que tu vas voyager de l'autre côté de la rivière?

— Je vais dans le pays des Foulahs.

— Le pays des Foulahs est loin! fit l'homme de la maison des Dabo. Je ne sais si tu connais les gens qui habitent là-bas, continua-t-il en montrant l'horizon où l'on n'apercevait que la masse énorme de l'eau, mais ils sont semblables à la barre qui est à l'entrée de la rivière. Qu'il fasse du vent ou qu'il n'en fasse point, elle est toujours agitée.

Cependant la mer qui montait dans l'immense estuaire du fleuve, baignait maintenant la pirogue. Bientôt elle se trouva à flot, et les deux hommes commencèrent de pagayer. Dès qu'ils eurent gagné le large, le vent du Nord se leva. Le passeur se fit une voile d'un pagne disposé sur deux bambous, pagayer devint inutile, et la conversation continua.

— Dabo, dis-moi la vérité. Est-ce

que jeter l'épervier est profitable ici?

— Dans notre rivière, dit Dabo avec orgueil, les poissons ne finissent plus !

— Tu dois dire la vérité, fit Samba. Mais pardonne-moi, ami, je n'ai jamais eu l'occasion de venir sur vos rivières. Faites-vous sécher le poisson au soleil et à la fumée?

— Nous le faisons, dit le passeur ; et si tu vas dans le pays de Kassa, tu verras que les gens se servent pour monnaie de poissons secs, comme nous faisons chez nous avec des bandes de cotonnade, et comme vous le faites, vous autres, avec des mesures de mil.

— Dis-moi encore la vérité, ô Dabo ! Votre rivière a-t-elle des lamentins?

— Non, mon ami, répondit le passeur sur un ton de regret. Notre rivière est trop large et trop profonde.

— Vous manquez donc de quelque chose qui dépasse ce qu'il y a de meilleur ! déclara le Niôminka.

Sous le vent favorable la pirogue avait atteint l'autre rive. Les deux

hommes sautèrent sur la berge, et Diouf ayant gratifié le vieillard d'une menue monnaie et des compliments habituels, poursuivit son chemin à travers le pays des gens qui ne parlaient plus sa langue.

On a beau être prévenu, la nouveauté surprend toujours. Dans cette contrée, hommes et femmes allaient nus ou à peu près, mais au lieu d'habiter des cases, ils vivaient dans des maisons bien bâties, avec de hauts murs de pisé, des montants de bois le long des portes, et un toit qui atteignait les premières branches des grands arbres : « Ils vont nus, pensa Samba Diouf, mais ils bâtissent bien ! »

Reconnaissant à son m'boubou qu'il était un étranger, des gens qui prenaient leurs repas lui firent signe de venir s'asseoir et de manger avec eux. Bien que le mil qu'on prend sans rien dire, ne soit jamais un bon mil, ce fut avec plaisir qu'il plongea sa large main dans la calebasse de ses hôtes, et but le vin de palme

qu'on recueille en abondance de ce côté de la rivière. Puis il reprit son chemin, ayant ainsi complété sa pensée : « Ils vont nus, mais ils bâtissent bien, et ils boivent sans fin du vin de palme. »

Il marcha jusqu'au soir ; et avant même d'apercevoir le village où il devait passer la nuit, il entendit des coups de feu qui ne le rassurèrent pas, puis un tam-tam qui lui fit augurer qu'on célébrait là-bas quelque fête. Et en effet, il trouva tous les habitants en liesse, rassemblés sur la place autour de calebasses remplies de nourriture jusqu'aux bords. D'ailleurs, pour être en fête, ils n'en étaient pas moins nus comme de véritables sauvages. Un seul homme portait un m'boubou. Samba se dirigea vers lui, et son bonheur fut grand d'entendre cet homme habillé l'interpeller dans sa langue et lui dire : « Approche-toi, voyageur, et viens partager notre repas. »

— Diouf, du village de Niômi, fit-il en s'asseyant.

— Touré, du Touré Counda, répondit l'homme au m'boubou.

Et les politesses terminées, Touré demanda au Niôminka ce qui l'amenait dans ces parages.

— Je vais dans le pays des Foulahs recueillir les bœufs et les génisses que m'a laissés en héritage Baba Diolo, le frère de ma mère, répondit le pêcheur de lamentins.

— Le pays des Foulahs est loin! affirma l'homme au m'boubou.

— En vérité, fit Samba, je suis dans ce pays comme quelqu'un qui aurait perdu sa langue.

— Moi, repartit Touré, j'ai à ma disposition plusieurs langues dans ma bouche. Je voyage à travers des contrées différentes pour vendre à ceux qui les habitent les objets qu'ils n'ont pas, et j'achète la gomme qui coule de l'arbre à caoutchouc, parce que les Toubabs la recherchent.

— Ami, remarqua le pêcheur, je crois que tu ne feras pas fortune en vendant

des pagnes aux gens d'ici! Que leur vends-tu? Des parfums?

— Par ma vie! reprit le colporteur, ils ne recherchent point les parfums! Hommes et femmes ne se lavent jamais, et ne sentent pas leur odeur.

— Hum! fit Samba. Ils parlent une langue que je ne comprends pas, ils vont nus, ils sentent mauvais, mais ils bâtissent bien et boivent abondamment du vin de palme.

Et ce disant, il plongea une écuelle dans une calebasse remplie de la liqueur du palmier, la vida d'un seul trait, et demanda au colporteur :

— Toi qui connais les usages des habitants de ce pays, dis-moi la raison qui les pousse à tirer ainsi des coups de feu, à frapper sur leurs tambours, à se gorger de nourriture et à se réjouir de toute manière.

— C'est, répondit Touré, parce qu'un homme de chez eux est mort.

Et d'un signe de tête il attira le regard du Niôminka vers une sorte d'estrade,

faite de claies de bambous posées sur des piquets un peu au-dessus du sol, et qu'ombrageaient des feuillages.

Alors, non sans étonnement, Samba Diouf distingua parmi les feuilles un personnage assis, les mains sur les genoux, et maintenu dans cette position par des pieux fichés en terre. Ses paupières étaient fermées. Un foulard rouge, passé sous son menton et noué sur le sommet de sa tête rasée, empêchait sa mâchoire de retomber. Il n'avait pour tout vêtement qu'un collier de coquillages, des bracelets aux chevilles et aux bras, et un rang de verroteries qui lui faisait une ceinture sur le ventre. A la couleur grise de sa peau on devinait que son décès remontait à plusieurs jours.

— Ces gens sont tout à fait insensés, dit Samba. Et j'ai tout lieu de croire que ce sont à peine des hommes, puisqu'ils se réjouissent quand on meurt.

— C'est leur affaire, dit le colporteur mandingue.

Et il apprit à Diouf que tout le village festoyait avec les bœufs qu'avait laissés le défunt.

— Par ma mère, dit Samba, c'est un bonheur pour moi que le frère de ma mère ne soit pas mort chez ces gens-là : ils auraient dévoré tout mon troupeau !

— Ils t'auraient laissé les génisses, rectifia le colporteur.

— Et va-t-il pourrir ici? demanda encore Samba, en montrant de la tête le cadavre sur son estrade.

— Quand son dernier bœuf sera mangé, dit Touré, on l'enfouira dans la terre.

— En vérité, le monde est grand ! fit le pêcheur de lamentins. Et celui qui n'a vu que son pays, n'a rien vu...

Il continua son voyage en compagnie du colporteur qui descendait, lui aussi, vers le Sud, et dont il avait pris une partie du bagage sur sa tête. Ils traversèrent une forêt dont les arbres espacés faisaient au-dessus d'eux, à plus de

vingt coudées, un toit qui ne laissait passer qu une lumière aussi verte que les feuilles. Sous ces arbres, il y en avait d'autres plus petits mais innombrables et couverts de fleurs brillantes. Des lianes s'emmêlaient en tous sens, chargées de fleurs, elles aussi, qui embaumaient le jasmin. On ne voyait aucun oiseau, on n'entendait aucun chant. Mais de grands singes orangés, qui, au dire de Touré, même pour boire ne touchaient jamais la terre, se poursuivaient de liane en liane, animant de leurs bonds et de leurs cris cette forêt triste par son silence, malgré ses fleurs et ses parfums.

Puis ce fut une autre forêt, qui ne ressemblait aucunement à celle qu'ils venaient de traverser. Plus droits que des colonnes de pierre, les arbres portaient à leur sommet une aigrette d'immenses feuilles rondes, et à une telle hauteur qu'au jugement du Niôminka, la balle de son ami Demba N'Dour aurait eu peine à y frapper un oiseau.

Si loin que la vue s'étendît, les yeux n'apercevaient que ces fûts gigantesques, également droits et distants les uns des autres. « Une forêt où tous les arbres sont pareils, en vérité, dit le pêcheur, je crois que c'est la fin du monde !... »

Pourtant, au delà de la forêt il y avait encore un village. Les voyageurs y arrivèrent en même temps qu'une troupe de femmes qui marchaient en poussant des cris et se déchiraient le visage.

— Ouaï, ma mère ! s'écria Diouf, un malheur leur est tombé dessus !

— Je ne le pense pas, dit Touré. Et je puis te dire que ces femmes crient et se déchirent le visage parce qu'une d'elles a mis au monde un enfant.

— Hum ! fit Samba. Dans ce pays, on frappe le tambour parce qu'un individu est mort, mais on pleure quand un enfant vient au monde. En vérité, ces gens sont fous !

— Ignorer est mauvais, mais ne pas se renseigner est pire ! déclara senten-

cieusement le colporteur mandingue. Ces femmes connaissent dans leur esprit que des malheurs qui ne finissent plus attendent l'enfant qui vient de naître, et elles veulent apitoyer les Génies.

— Tu dis sans doute la vérité, fit Samba. L'univers est plus large que nos têtes, et la sagesse n'habite pas toute dans la même maison.

— Par la vérité même ! dit Touré, en bon musulman qu'il était, l'univers est plus large que nos têtes ! Mais si large que soit l'univers, rien n'est inconnu pour Dieu.

Le jour suivant, à l'heure où le soleil s'incline, Samba Diouf et son compagnon reniflèrent dans la forêt une si forte odeur de charogne, qu'on eût dit que les bêtes d'un troupeau frappé par la maladie, étaient mortes près de là. En même temps, un grand bruit de sabar (1) arrivait à leurs oreilles, comme apporté par

(1) Sorte de tambour.

cette odeur. Et plus ils avançaient, plus le vacarme grandissait, et la puanteur aussi. Enfin ils atteignirent la clairière d'où venaient ce tapage et cette odeur nauséabonde. On célébrait ici la fête de la prophétesse Ayoun Pène, et tout le pays soumis à sa puissance, rassemblé autour des cases qu'elle habitait avec ses serviteurs, chantait, dansait et frappait le tambour. Un peu à l'écart dans la forêt, on égorgeait en l'honneur des Esprits qui inspiraient la Prophétesse, des bœufs, des chèvres et des cochons grassement nourris d'amandes de palme. Les meuglements et les cris horrifiés se mêlaient aux mélopées et au bruit du sabar. Sur la place, des quartiers de bêtes putréfiées étaient suspendus à des piquets, et chacun venait arracher des morceaux à cette viande.

— En vérité, dit le pêcheur, ceux-ci sont encore les plus fous que nous ayons rencontrés ! Car c'est une chose naturelle de manger du poisson séché, mais il faut être semblable aux singes

pour manger de la chair en pourriture.

La nuit tombait. Les rayons de la lune, filtrant à vingt mètres du sol à travers le dôme serré des feuilles et des branches, éclairaient les fûts gigantesques des acajous, des fromagers, des ébéniers, des bois de rose et des kaïlcédrats. Au pied de ces hautes colonnes, les dévots d'Ayoun Pène faisaient cuire dans des marmites du riz et la viande pourrie qu'ils avaient arrachée aux bêtes sacrifiées ; et ces centaines de petits feux, vacillant comme des veilleuses sous l'énorme voûte de feuillage que l'ombre et la lune mêlées faisaient paraître plus haute encore, donnaient à ce coin de forêt un air de temple fantastique.

— Comment se peut-il, dit Samba, que ces gens adorent une femme? Si je le raconte dans mon pays, on ne me croira pas. Nous autres, Niôminkas, nous faisons des offrandes à des pierres et à des arbres sacrés, nous connaissons aussi la force du soleil et celle de la lune, mais

que des hommes adorent une femme et que cette femme soit leur reine, cela ne peut m'entrer dans l'esprit.

— Tu dis vrai, répondit Touré. Mais je ne me fatigue pas la tête avec ces histoires-là. Le besoin de dormir me tue ! J'ai un ami dans le village. Il nous donnera dans sa case des nattes pour y passer la nuit. Nous y serons mieux en vérité que dans cette forêt broussailleuse...

Le troisième jour du voyage, le Mandingue prit congé du Niôminka.

— Je ne te conseille pas de me suivre, ô Diouf ! lui dit-il, car mes affaires m'appellent dans le pays des Balantes. Pour qui ne connaît pas ces gens-là, il y a danger à circuler chez eux. Je te conseille moins encore de traverser leur pays, lorsque tu reviendras avec les bœufs, les génisses et les chèvres que le frère de ta mère t'a laissés en héritage. Ces Balantes ont tellement l'habitude de dépouiller les passants, qu'une fille de leur race

n'épouserait jamais un garçon qui n'a pas volé au moins un bœuf, la nuit, dans un village. Prends plutôt le chemin qui passe par Karantaba. Tu ne rencontreras sur ta route que des rivières peu larges et profondes, et pour les traverser tu auras tout au plus à te mouiller un pied. Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix !

— Ami, répondit le pêcheur, si ton chemin te conduit une fois à Niômi, arrête-toi devant ma case, je te donnerai une journée de ma pêche.

Puis partageant avec le colporteur la noix de kola de l'amitié :

— Dieu veuille que Dieu t'accompagne en paix ! dit-il.

— Paix et paix ! répondit Touré en élevant la main.

Et chacun suivit sa voie.

Tandis que l'héritier de feu Baba Dialo continuait son chemin et voyait passer sous ses yeux des pays différents et des hommes divers dans leurs langages et leurs mœurs, Baboukar Kamara, l'employé du télégraphe, regardait se dérouler la petite bande bleue où s'inscrivent les signes par lesquels les Toubabs font connaître toutes leurs pensées. Il venait de recevoir la dépêche d'une maison de Dakar à une factorerie de la contrée, et la bande avait cessé de tourner, quand tout à coup elle reprit sa course et se mit à marcher un bon moment, comme il arrive toutes les fois que le Gouvernement a quelque chose à faire savoir, que ce soit utile ou non.

Baboukar Kamara considéra d'abord avec indifférence le déroulement du papier bleu, puis ses yeux étonnés sui-

virent de plus près le message, et quand enfin la bande s'arrêta :

— En vérité, dit-il tout haut, aujourd'hui les mères vont pleurer !

— Pourquoi dis-tu que les mères vont pleurer? demanda Modi M'Benga.

Sans répondre à la question, Baboukar Kamara plia le télégramme et dit :

— Porte ça au bureau du Commandant !

Trois jours plus tard, tous les chefs de village se trouvaient réunis devant la véranda du Manso — le Manso, c'est-à-dire le roi, en l'espèce l'Administrateur qui commandait la région.

Accompagné d'un Noir qui lui servait d'interprète, le Manso s'avança sur le perron, et dans le parler des Toubabs il prononça ces paroles :

— Vous savez tous que la France fait la guerre à ses ennemis les Allemands. Nous les avons battus dans de nombreux combats. Notre bras est invincible. Mais pour obtenir une victoire

rapide, la France fait appel à tous ses fils, à quelque race qu'ils appartiennent. C'est une mère qui compte sur tous ses enfants ! Aucun de vous n'ignore les bienfaits qu'elle vous a apportés. La discorde ne vous trouble plus, les guerres ont cessé entre vous, et les sauvages traitants ne vous emmènent plus en esclavage. Vous pouvez circuler librement dans tout le pays et commercer sans crainte d'être dévalisés en chemin. Tout cela, vous ne l'ignorez pas, c'est à la France que vous le devez. Le moment est venu de lui prouver votre reconnaissance. Aussi voilà ce que j'ordonne. Chaque village fournira un homme par chaque centaine d'habitants qui figurent au recensement. Ces hommes partiront pour Dakar la semaine prochaine. Ils seront bien traités, bien payés, bien nourris. Tant que durera leur absence, nous nous occuperons avec sollicitude de leurs femmes et de leurs enfants, et nous leur ferons des pensions. Et lorsqu'ils reviendront, ils jouiront de

grands avantages que nous vous ferons connaître en temps opportun. Allez ! la France compte sur vous, comme vous pouvez compter sur elle !

A côté du Manso, l'interprète noir, tête baissée et le sourcil contracté, semblait s'efforcer de ne pas perdre un seul mot de ce discours, pour le transmettre fidèlement aux chefs de village assemblés. Quand l'Administrateur eut fini sa harangue, il prit la parole à son tour :

— Le commandant Toubab a dit : la guerre des Toubabs Français n'est pas encore finie. Ils ont tué des ennemis qu'on ne peut plus compter, mais il en reste beaucoup à tuer ! A eux seuls ils pourraient exterminer tous les Toubabs Alamans. Mais ils veulent que nous les aidions, parce que leurs ennemis sont puissants. Au deuxième jour de la semaine prochaine, il faudra que chaque village amène un homme par cent habitants, pour être envoyé chez les Toubabs. Chacun des hommes fournis par les villages recevra du Roi des Toubabs

une grande somme d'argent. Mais si vous désobéissez, si vous n'envoyez pas les hommes que vous devez envoyer, vous serez frappés d'une amende en bœufs et en argent, que je n'ose pas vous dire ! Il tombera sur vos têtes des jours de prison que je ne peux pas compter. Allez, et que chacun le sache dans toutes les cases du pays !

Sur ces mots, les chefs de village et ceux qui les accompagnaient quittèrent la maison du Manso et s'éloignèrent par des sentiers différents.

Les Mandingues de Karantaba n'avaient qu'à passer la rivière pour se retrouver chez eux. Ils s'entassèrent dans leur pirogue, les jeunes debout, les vieux assis, et traversèrent le fleuve, si large à cet endroit que d'une rive à l'autre on ne peut apercevoir un homme.

Les gens attendaient leur retour, accroupis sur les nattes du n'taba, fumant, prisant et devisant, tout en tressant des corbeilles.

— Avez-vous la paix?

— La paix seulement! répétèrent tour à tour ceux qui étaient restés et ceux qui revenaient.

— Vous êtes allés à Manso Kounda. Que vous ont-ils dit là-bas?

— Ils nous ont fait appeler pour nous dire que la guerre des Toubabs continue et qu'ils veulent que nous les aidions.

— Mais notre récolte n'est pas vendue!

— Nous avons nos bêtes à garder!

— Ils ne demandent chez nous que cinq hommes, et cinq parmi les plus jeunes, remarqua le chef du village, Fodé Bakari Tambadou.

— Moi, j'irais bien, fit quelqu'un, car je n'ai pas peur de la guerre! Mais on m'a dit qu'il fait très froid dans le pays des Toubabs, et que si tu craches par terre, ton crachat devient un caillou.

— Dieu m'est témoin, fit un autre, que je ne crains ni la guerre ni la mort!

Mais je ne voudrais pas mourir de froid, et le froid me tuerait.

— Moi, j'ai entendu dire que dans le pays des Toubabs il n'y a pas de lune sans pluie.

— Moi, on m'a dit que si la terre de leurs champs colle aux pieds, leurs routes sont si dures qu'elles usent le sabot d'un cheval en une semaine.

— Moi, proféra un adepte du Prophète, on m'a raconté que les Toubabs ne se nourrissent que de graisse de porc. Le Manso a-t-il promis qu'on nous donnerait à manger notre riz du matin et notre mil du soir?

— Je ne suis pas comme vous autres, déclara un des vieux de l'assemblée, et si ma barbe n'était pas blanche, je voudrais aller voir le pays des Toubabs. Il paraît que chez eux les chevaux sont plus grands que nos chameaux, et que leur tête touche les premières branches des arbres. J'aurais voulu monter ces chevaux fameux !

— On voit bien, répliqua un des plus

jeunes, que c'est pour toi que Koth Barma chantait : « Il faut laisser les vieillards dans le village. »

— Nous sommes dans la main de Dieu et des Toubabs, reprit l'adepte du Prophète. Et je parle pour dire que faire la guerre chez les Toubabs, cela vaut mieux que s'ils la faisaient chez nous !

— Nous avons jusqu'au deuxième jour de la semaine prochaine pour obéir à l'ordre du Manso, reprit Bakari Tambadou. D'ici là, peut-être que la guerre sera finie et que nous n'aurons pas à envoyer nos fils, ni à payer une amende en vaches, en bœufs et en argent.

Là-dessus, ils se séparèrent, car l'heure de manger le mil était venue. Mais peu de jeunes gens, ce soir-là, se rassemblèrent autour de la calebasse familiale. Presque tous, ils avaient gagné rapidement la forêt.

La semaine passa. Personne ne vint annoncer que la guerre des Toubabs était

finie, et le jour approchait où chaque village devait fournir les hommes réclamés par le Manso.

Trois garçons de Karantaba s'étaient seulement présentés. L'un n'était pas fâché de quitter le pays, parce que sa femme ne montrait pas un caractère facile, qu'elle avait la voix plus aigre que celle de l'oiseau-trompette, et qu'on trouvait dans son cousscouss plus de sable que de mil. Un autre, que ses dettes fatiguaient, partait lui aussi volontiers, pensant qu'à son retour personne n'oserait rien réclamer à un compagnon de guerre des Toubabs. Un troisième, qui avait volé un bœuf dans un village voisin, redoutait quelque vengeance et craignait les sortilèges. Un quatrième, griot de son métier, promettait de s'engager la semaine suivante, heureux de voir du nouveau, et sachant bien dans sa cervelle que, chez les Toubabs comme ailleurs, les griots ne portent point d'armes et se contentent d'encourager les guerriers par leurs chants. Restait à

désigner la cinquième recrue. Et le vieux Tambadou songeait non sans inquiétude que s'il voulait garder sa place à la tête du village, il allait être forcé d'envoyer son propre fils de l'autre côté de la mer.

Sur la natte de bambou où il était assis avec quelques Anciens, il se mordait le dessus des doigts et se tirait les poils de la barbe, quand il vit s'avancer un homme qui n'était pas du pays.

— Diouf, fils de Diouf, du village de Niômi, et Mandingue par ma mère, fit l'étranger après les saluts d'usage.

Les Mandingues de Karantaba invitèrent le nouveau venu à s'asseoir au milieu d'eux, et comme il comprenait leur langue, la conversation s'engagea :

— Et maintenant, Diouf, où vas-tu?

— A Kolda, dans le pays des Foulahs.

— Le pays des Foulahs est loin !

— Pourrai-je y arriver ce soir?

— Ami, dit l'Ancien du village, l'heure est déjà passée où les corps ne font plus d'ombre. Tu devrais voyager la nuit, mais notre brousse est épaisse et jamais nous n'y pénétrons après que le soleil est couché. Demeure plutôt chez nous. Le village est ton village. Tu t'assoiras devant notre calebasse. Le mil et le riz ne tarissent point ici. Justement, ce matin, nous avons tué un bœuf, ta chance te permettra de manger de la viande.

— En vérité, dit Samba, je n'avais jamais voyagé, mais je vois bien que si la terre est grande et si les hommes sont dissemblables, il y a partout de braves gens... Mais la soif me tue !

On lui montra au pied de l'arbre une jarre d'eau posée sur une fourche à trois branches, il y plongea la petite calebasse, et tandis qu'il s'abreuvait :

— Je crois, lui dit Faba Cissé, le vieillard qui l'autre jour parlait d'aller chez les Toubabs monter leurs chevaux fameux, je crois qu'au pays des Niô-

minkas, vous buvez indifféremment le vin de palme et le vin de mil?

— Le vin de palme est inépuisable chez nous, dit Samba avec orgueil, et le vin de mil ne tarit point... Mais vous autres, à Karantaba, buvez-vous du vin de palme ou de mil?

— Pardonne-moi, ô Diouf, le vin de palme ne manque pas chez nous, mais c'est seulement l'eau que nous buvons, car nous suivons la voie du Prophète, que la bénédiction soit sur lui !

Fatigué de sa longue course, le voyageur s'était couché sur les nattes, en ramenant avec soin ses pieds sous son m'boubou pour se protéger des moustiques. Et tandis qu'il sommeillait, Faba Cissé prenant la manche du vieux Bakari Tambadou, l'entraîna à l'écart, du côté des greniers à mil.

— Cet étranger, dit-il, c'est Dieu qui nous l'envoie ! Comme ton fils, il est assez fort pour porter un bœuf de deux mois sur sa tête. Et mieux vaut que ce soit un homme de Niômi qu'un garçon

de chez nous, qui traverse la mer pour aller chez les Toubabs.

— Tu dis vrai, ô ami, répondit Tambadou. Et cela, en vérité, est déjà venu dans mon esprit. Mais quelle chose, je te le demande, pourrait faire consentir cet étranger qui va chercher un héritage, à se détourner de son chemin pour aller chez les Toubabs, car il me semble qu'il n'est pas fou et que sa tête ne tombe pas encore entre ses jambes?

— Tu ne comprends pas le chemin que je veux lui faire prendre ! répliqua Faba Cissé. Ce Diouf est un de ces impies, tu l'as bien entendu, qui boivent jusqu'à perdre la tête et ne plus reconnaître leur père et leur mère. Envoie chercher chez Monna Badhji — un impie comme lui — une bagane de vin de palme, et lorsqu'il sera ivre, nous l'attacherons avec des cordes et nous le conduirons au Manso.

— O mon ami, tu es rusé ! mais l'étranger non plus ne manque sans doute pas

de cervelle, et il dira au Manso qu'il n'est pas de notre village !

— Il ne sera pas le seul à crier ce mensonge, tu peux en être certain ! Et qu'il soit de Karantaba ou d'ailleurs, qu'est-ce que cela peut faire aux Toubabs?...

Ce soir-là, dans l'enclos où s'élevaient les cases de l'Ancien du village, le pêcheur de lamentins fit honneur au riz et au bœuf qui étaient devant lui en abondance. Longuement il expliqua à ses hôtes pourquoi il s'était mis sur le chemin du Fouladou, et ceux-ci lui souhaitèrent de trouver en bon état ses génisses et ses bœufs, et de les ramener heureusement à Niômi, sans en perdre dans les rivières ni se faire voler dans la forêt. Une bagane de vin de palme était à portée de sa main, et Samba, tout en parlant, emplissait et vidait sa calebasse avec d'autant moins de scrupule que Tambadou et les gens de sa maison ne buvaient que

de l'eau. Bientôt sa langue s'épaissit dans sa bouche ; tout se brouilla autour de lui, et il tomba dans le sommeil de la mort.

Vers le matin, il fit le rêve que des cordes l'attachaient au tronc même d'un de ces palmiers, dont la veille il avait bu la liqueur. Sa poitrine était oppressée. Il voulut étendre un bras, mais son bras resta collé à son corps. Il ouvrit alors un œil, et constatant avec surprise que des bandes de cotonnade l'entouraient des pieds à la tête, il se réveilla d'un coup, et se mit à chercher dans son esprit s'il avait fait du tort à quelqu'un, volé une bête ou la femme d'un habitant du pays. Et il commença de crier.

Pendant longtemps, seuls les coqs et le bruit des pilons dans les mortiers lui répondirent. Enfin il entendit des pas, et vit entrer Bakari Tambadou, escorté de Faba Cissé.

— As-tu la paix? lui demanda Tambadou.

— Ouaï ! Qui m'a donc attaché? Je n'ai ni tué ni volé, je n'ai fait tort à personne, et je vais dans le pays des Foulahs pour chercher mon héritage.

— Doucement ! ne crie pas si fort, ô Diouf ! répondit Faba Cissé. Tu es dans la main de Dieu. Lui seul et nous, savons de quoi tu t'es rendu coupable. Mais les Toubabs sont nos maîtres, et c'est devant le Manso que tu t'expliqueras.

— Un homme ivre ne sait ce qu'il fait, ajouta l'Ancien du village. Et ce qui est pis encore, il ne peut s'en souvenir.

— Par ma mère ! gémit Samba, qu'ai-je donc fait, dont j'aie perdu la mémoire?

— Ne te fatigue pas la tête, et laisse ton esprit en repos, répliqua Faba Cissé. Le Manso te le dira.

Et les deux compères s'éloignèrent, laissant l'infortuné pêcheur se débattre dans ses liens comme un poisson dans un filet.

Quelques instants plus tard, de robustes gaillards venaient prendre Samba

par la tête et par les pieds, pour le jeter au fond d'une pirogue, où se trouvait un passager qui chantait à pleine voix.

— Tu as de la chance, lui dit Diouf, de pouvoir chanter ainsi, au lieu que moi je suis attaché comme quelqu'un qui a volé son prochain !

— Ne te fatigue pas la tête, repartit le chanteur. On nous emmène tous les deux à la maison du Manso.

— Et pourquoi, demanda Samba, n'es-tu pas aussi attaché?

— Je vais faire la guerre chez les Toubabs !

— Et pourquoi m'ont-ils attaché?

— Parce que tu vas, toi aussi, faire la guerre chez les Toubabs !

— Mais je ne suis pas de ce pays ! se récria le Niôminka. Et je ne dois aller faire la guerre chez les Toubabs que si le sort me désigne parmi les gens de mon village.

— Il n'arrive que ce qui doit arriver, et tu n'es pas encore trépassé !

— Non, mon ami, mais par ma vie !

j'ai l'air d'un homme bien malade!

— Si malade qu'il soit, reprit l'autre, un malade peut toujours étrangler un mort...

Et il se remit à chanter.

La pirogue glissait sur la large rivière. Des bancs de carpes et de mulets s'écartaient à son passage et se reformaient derrière elle. Comme pour narguer le pêcheur, un énorme lamentin sortit à demi hors du fleuve son corps luisant de sirène, puis disparut en soulevant de grosses lames avec sa queue. Et longtemps le pauvre Samba suivit, au remous qu'il faisait dans les eaux lourdes, la fuite du puissant animal, sur lequel tant de fois il avait jeté son harpon dans le marigot de Niômi. Enfin l'ayant perdu de vue, il revint à ses pensées qui, se poussant l'une l'autre, l'amenèrent à proférer ces paroles :

— Si seulement j'avais été à Niômi, j'aurais eu le temps de voir mon sorcier, qui m'aurait donné des téré contre les dangers de la guerre.

— Moi, je n'ai pas besoin de téré ! déclara le griot. J'ai emprunté de l'argent à toutes les vieilles du village, et ainsi je suis bien sûr qu'elles feront toutes des prières pour que je revienne sain et sauf, afin de leur payer mes dettes.

Cependant la pirogue avait atteint l'autre rive. Les gardes indigènes qui se trouvaient au débarcadère se saisirent du prisonnier, le débarrassèrent de ses liens et le poussèrent devant eux, toujours criant et protestant, vers la maison du Manso.

Attiré par ce tapage, le Commandant en personne apparut sur le perron.

— Quel est cet énergumène qui crie comme un veau qu'on égorge? demanda-t-il à l'interprète.

— C'est un homme de Karantaba qui a été désigné par le sort pour aller à la guerre, et qui refuse de partir.

— Qu'on lui fasse passer la visite ! Et s'il est reconnu bon, qu'on l'expédie par le courrier de demain.

Telle fut la sentence du Manso.

Samba suivit les gardes au poste de police, et là il put tout à son aise s'abandonner à ses plaintes.

— Certes, gémissait-il, je ne crains point d'accompagner les Toubabs à la bataille ! Je suis de la race des Niôminkas, et nous n'avons peur de rien ! Les Toubabs sont nos maîtres et ce qu'ils veulent est certainement juste ! Mais je ne vois pas pourquoi ces Mandingues de malédiction, ces fils de plusieurs dizaines de pères, ces chacals, ces chiens pourris m'ont pris pour remplacer un de leurs propres enfants, alors que toute ma famille habite au village de Niômi ! Dieu veuille que les cases de ces bâtards de singes brûlent avec toutes les récoltes ! Que tout leur pays se dessèche ! Que toutes leurs femmes soient stériles et que la maladie s'abatte sur leurs troupeaux ! Car tous ceux qui m'ont approché peuvent dire que je n'ai jamais diminué la liberté de personne, et eux m'ont traité comme un esclave !

A quoi les gardes indigènes, qui assistaient chaque jour à quelque scène de cette sorte, répondaient sans impatience :

— De quoi te plains-tu, étranger? Quand tu reviendras de la guerre, les vaches et les chèvres que tu allais chercher à Kolda auront fait des petits, et ton troupeau sera augmenté. Tu recevras aussi l'argent que le Manso te donnera au retour, et si ta chance te permet de laisser un de tes membres dans le pays des Toubabs, tu toucheras encore de l'argent, et tu n'auras plus besoin de travailler pour le reste de ta vie.

— Que m'importe l'argent ! répondait le prisonnier. Mon filet, mon harpon et ma pirogue suffisaient à me fournir tout ce qui m'était nécessaire. Et avec le troupeau que le frère de ma mère m'a donné en héritage, je pouvais acheter à son père la plus belle fille de Niômi !

— Si tu pleures en entrant et en sor-

tant d'une case, fit un des gardes en lui frappant avec bonhomie sur l'épaule, tu ne sauras jamais combien il y a de poutres dans le toit. Viens manger avec nous, en attendant que tu te gaves de la viande du Gouvernement et que tu boives son vin et son café, en quantités que tu n'as jamais connues !

— Je ne refuse pas de manger la nourriture du Gouvernement ! dit Samba. Mais je n'aurais pas voulu y être forcé par ces bâtards, fils de bâtards, que sont les Mandingues de Karantaba !

Ayant ainsi exhalé sa colère, mais déjà soumis au destin, il s'approcha de la bagane pleine de riz nouveau, arrosé d'huile de palme, et pour la première fois sa main, creusée en forme de cuiller, fit un trou large et profond dans la nourriture du Gouvernement.

Le lendemain, en compagnie d'une vingtaine d'autres Noirs enrôlés comme

lui, et malgré ses protestations qui pour être cent fois répétées n'avaient rien perdu de leur violence, Samba fut conduit au bateau qui fait le service du fleuve.

— Ouaï, ma mère ! criait-il, je veux bien aller chez les Toubabs et faire la guerre avec eux, mais avant de partir, j'aurais voulu revoir mes parents !

— Ce sont des paroles d'enfant ! lui répondit un garde noir en le poussant dans le bateau à fumée.

Lentement d'abord, le vapeur s'éloigna de la berge ; puis ayant pris le courant, il descendit rapidement la rivière. L'eau était lourde et jaune. D'un côté de l'immense nappe, s'étendait une plaine couverte de roseaux géants, où se réfugient les antilopes pour fuir les dangers de la brousse dont on apercevait la lisière sombre à l'horizon. Des outardes au vol pesant passaient au-dessus des roseaux, effleurant leurs panaches, tandis que les marabouts au ventre blanc, aux ailes

noires, après avoir pêché abondamment dans les mares, s'élevaient pour digérer à leur aise à des hauteurs vertigineuses. Sur l'autre bord, dont le vapeur s'était rapproché davantage, la forêt précipitait l'avalanche de ses arbres gigantesques, qui se bousculaient avec violence afin d'atteindre la rivière. Les premiers arrivés penchaient avidement, au-dessus de l'eau jaunâtre, leurs branches et leurs lianes enchevêtrées dans un tel chaos végétal qu'on eût dit une mêlée, où sans cesse d'autres géants forestiers, chargés de ramures et de lianes, venaient prendre la place de ceux qui s'étaient abreuvés. Déracinés par les eaux et par cette furieuse poussée, les palmiers de la rive se couchaient sur le fleuve, offrant leurs troncs rugueux au repos des jeunes caïmans, et leurs palmes abandonnées au courant semblaient des algues flottantes. L'obsédant parfum de jasmin qu'envoyaient les lianes fleuries, se mêlait par bouffées aux odeurs de l'huile chaude et de la fumée du bateau.

A chaque embarcadère le vapeur s'arrêtait, juste le temps de prendre à bord les petits paquets d'hommes fournis par les villages, puis aussitôt il continuait sa route et descendait plus loin ramasser encore quelques Noirs, arrachés à leurs champs, à leur brousse, à leur forêt, pour s'en aller là-bas, de l'autre côté de la mer, faire la guerre chez les Toubabs...

A mesure que l'estuaire s'élargissait, les grands arbres s'éloignaient du fleuve, laissant la place à des berges vaseuses où les palétuviers formaient une longue ligne vert sombre, d'une égalité monotone. Leurs branches qui tombaient dans la boue pour y prendre racine, étaient chargées de grappes d'huîtres que la marée couvrait et découvrait tour à tour. Les macreuses et les plongeons, habitués des marécages qui s'étendent derrière cet épais rideau de verdure, se levaient au bruit du bateau par troupes innombrables ; et les pélicans, dérangés dans leur far-

niente à fleur d'eau, s'en allaient pesamment en file, comme les destroyers d'une escadre. Dans le ciel, les aigles pêcheurs fonçaient vertigineusement sur les bancs de poissons qui remontaient la rivière, saisissant dans leurs serres une carpe ou un brochet qu'ils emportaient dans les airs avec de grands cris de victoire. Des bandes d'oies et de canards sauvages barraient le fleuve de leur vol; et sous les palétuviers, d'étincelants martins-pêcheurs, poursuivis par le bateau à fumée, changeaient inlassablement de place, faisant glisser d'une branche à l'autre l'éclat rapide de leur plumage azuré.

Accroupi sur le pont, Samba regardait, sans les voir, passer toutes ces choses dans la chaleur accablante. Lassé de se plaindre et de gémir, et d'injurier dans son cœur les Mandingues de Karantaba, il s'abandonnait au destin, tandis que près de lui, indéfiniment, le griot chantait sur un

ton de mélopée la chanson des piroguiers :

Eh ! l'eau de la mer est belle !
Mais Dieu m'en préserve !
Car je puis mourir de soif, en la regardant.
Dieu m'en préserve !
L'eau de la mer est belle...

CHAPITRE DEUXIÈME

— Aujourd'hui, les Alamans vont savoir que le lion est plus fort que le taureau !

Ainsi parlait Samba Sarr, troisième de son rang dans la 7e compagnie du 113e bataillon de tirailleurs sénégalais, au matin d'un jour pluvieux, en quittant le camp du Courneau dans la forêt d'Arcachon, pour aller faire la guerre aux Toubabs.

— Tu dis vrai, Samba Sarr, répondit Samba Diouf qui marchait à son côté, mais la pluie gâte notre départ !

En effet, depuis deux heures qu'ils traversaient les bois de pins, la pluie n'avait cessé de tomber, alourdissant les sacs, les couvertures roulées, les musettes et tout le barda, auquel s'ajoutait le coupe-coupe sans lequel un homme

de race noire ne se croirait pas armé.

La boue giclait sous leurs godillots énormes, dont les bouts se cassaient et se dressaient vers le ciel, car l'Intendance, prévenue que les pieds de ces gens d'Afrique étaient d'une largeur anormale, avait fait fabriquer pour eux des chaussures gigantesques, sans réfléchir que si la marche pieds nus leur avait élargi la plante, il n'y avait aucune raison pour qu'elle eût allongé le pied. Aussi le bataillon couvrait-il, sur la route, de vastes pans du sol mouillé.

— En vérité, reprit Samba après un moment de silence, la pluie gâte notre départ ! Mais Dieu favorise les Toubabs, car il leur a donné la pluie à toutes les saisons, tandis qu'à nous il ne l'envoie que dans la saison d'hivernage.

Aucune voix ne fit écho à la remarque du pêcheur. Chacun courbait le dos sous l'averse, gardant pour lui ses pensées, s'il en avait. On n'entendait que le bruit des bidons heurtant les baïonnettes, le juron d'un sous-officier pour obtenir

l'alignement ou morigéner un traînard, le giclement de la boue sous les semelles de l'Intendance, et le doux bruit soyeux, obstiné de la pluie qui remplissait l'étendue.

C'était cinq mois de leur vie que ces Noirs laissaient derrière eux, dans ce camp d'instruction enclos de tous côtés par la barrière des pins maritimes. Cinq mois où ils avaient pivoté dans le sable, appris à s'aligner, à se compter, à manier un fusil, et aussi les quelques mots de français nécessaires pour comprendre les ordres et se comprendre entre eux, car ils étaient de races et de parlers différents. Il y avait là des Bambaras de la vallée du Niger et du Haut-Sénégal, fiers d'avoir secoué autrefois le joug de leurs maîtres Toucouleurs, pour s'allier aux Toubabs lors de la conquête du Levant, et qu'on reconnaissait à leurs joues traversées de trois balafres. Il y avait des Ouolofs, plus noirs que tous les autres Noirs, qui se vantaient, eux aussi, de connaître les Toubabs depuis

plus longtemps que tout le monde, et qui des confins de la Mauritanie aux collines rouges de Popinguine, de Yang-Yang à Dakar, et de N'Diourbel à Saint-Louis, remplissent l'intérieur et la côte de leurs fanfaronnades et du bruissement de leurs m'boubous empesés qu'agitent leurs bras prétentieux. Il y avait des Mandingues, agriculteurs et guerriers, qui sous des noms divers peuplent l'immense pays du Niger au Saloum, de Bafoulabé à la Guinée, et formaient hier encore, sous leur roi Samory Touré, ce grand empire contre lequel ont lutté Joffre, Archinard, Gallieni, Combes et Gouraud. Il y avait des Sérères aux pommettes saillantes, aux jambes maigres, au corps musclé, exceptionnellement vigoureux, prompts à la colère mais braves gens, bons travailleurs mais ivrognes, très amateurs de chevaux et de fusils, et les seuls Noirs de l'Afrique capables de se tirer une balle sous le menton pour une déception amoureuse ou une affaire d'honneur. Il y avait des Toucouleurs

marqués suivant leur caste de petites étoiles au front et sur les joues, aussi habiles à chasser l'éléphant que l'oiseau, et qui se souviennent du temps où leur roi Amadou Lamine avait soumis à son sabre tous les peuples ses voisins. Il y avait des Soninkés, des Khassonkés au nez busqué et au parler guttural, des Soussous, des Timnés de la Guinée, agriculteurs et marins, des Lebous de Dakar et de Rufisque, adroits à manier les pirogues, et des gens du Fouladou, qui avaient abandonné pour le casque de fer leurs hauts bonnets blancs tronconiques, bordés de soies multicolores.

Il y en avait qui venaient du Mossi et du Massina, où les villes sont si vastes qu'on s'y perd, où les demeures ont des toits en terrasse, où les portes sont en bois plein, où les chevaux sont grands et rapides comme le vent. Il y avait des chercheurs d'or de la Falémé, qui lavent le sable des rivières, ou vivent au fond de puits innombrables qui font ressembler leur pays à une

vaste écumoire. Il y avait des Floups, abrutis par la crainte des Génies et les pratiques de la magie, et dont la seule pensée durant toute leur vie est de grossir le troupeau qu'on sacrifiera à leur mort pour le festin funéraire. Il y avait des Baoulés sortis de l'ombre des forêts, où ils vivent en compagnie des grands singes, et dont la voix ressemble à l'aboiement des chiens qui gardent la nuit l'entrée des cases. Il y avait des Gouros et des Abbeys qui habitent les rochers et enterrent leurs morts près de leurs huttes de pierres amoncelées, pour les soustraire à l'appétit des voisins ; des Manos de la haute Sassandra, qui ne laissent jamais pénétrer d'étrangers sur leur territoire ; des natifs du lointain Kidougou, où les hommes indifférents au soleil et à la pluie ne s'habillent que d'un bambou creux, retenu par une ficelle passée autour des reins, et où les femmes n'ont comme vêtement qu'une touffe de feuillage pour les protéger des mouches ; des Bobos, originaires des pla-

teaux du Soudan entre la Rivière Noire et la Rivière Rouge, et qui, plus indifférents encore aux intempéries des saisons, ne s'habillent pas du tout. Il y en avait enfin dont il était impossible de dire d'où ils venaient, quels étaient leurs usages et quelle langue ils parlaient, car ils appartenaient à des débris de races qui formaient tout juste un village perdu au milieu des marécages, dans une clairière de forêt... Et tous, gens du Nord et gens du Sud, du Sénégal et du Niger, de l'intérieur et de la côte, Bambaras, Ouolofs, Mandingues, Toucouleurs, Sérères, Soninkés, Khassonkés, Soussous, Timnés, Lebous, habitants du Massina et de la Falémé, Floups, Gouros, Abbeys, Baoulés, Manos de la haute Sassandra, et ceux encore dont on ignorait la race et le pays, tous ces Noirs qui pour des yeux non exercés se ressemblaient comme des frères, mais qui là-bas, en Afrique, vivaient séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, et que séparaient plus encore des différences de religion,

de langue, de mœurs, de coutumes, d'habits, tous ces gens pour lesquels toute différence quelle qu'elle soit est une raison d'hostilité, se trouvaient, ce matin-là, rassemblés sur cette route, marchant au même pas, coude à coude, par la volonté des Toubabs !

Toujours sous la pluie, ils arrivèrent à la station où ils devaient s'embarquer. Et lorsque escouade par escouade ils furent casés dans les wagons, le train se mit en marche, emportant ce morceau d'Afrique à travers la campagne de juin.

A mesure qu'ils avançaient au milieu d'un pays varié et merveilleusement cultivé, la surprise s'emparait de tous ces gens qui n'avaient jamais travaillé qu'un petit champ de mil ou un fond de rizière, péniblement gagné sur la brousse ou la forêt. Et pour mieux voir ils se pressaient aux fenêtres des wagons.

Le caporal Lamine Cissé qui, dans le pays de Kassa, avait été l'élève des

missionnaires de Mgr Jalabert, et qui savait beaucoup de choses qu'on apprend dans les livres des Toubabs, dit en montrant les vignobles :

— Les Toubabs n'ont pas à grimper sur les arbres, comme nous le faisons, nous autres, pour recueillir le vin de palme ; ils n'ont qu'à se baisser, car ceci est l'arbre à vin.

— En vérité, dit Samba, je prenais cela pour des plaines herbeuses !

Dans la nappe uniforme des feuillages, de longues allées régulières se découvraient tout à coup quand le vignoble se présentait perpendiculairement à la voie, et cette subite transformation de la vaste prairie en une série d'allées droites et profondes, les étonnait comme un tour de sorcier. Puis les vignes se firent plus rares, la campagne doucement vallonnée se couvrit de moissons diverses, de vergers, de bois, de prés, que traversait à tout moment une rivière ou un ruisseau.

— Les arbres sont moins hauts que

chez nous, mais ils sont innombrables! déclara un berger peuhl au teint clair. Ils sont plus verts et plus touffus, et Dieu, en vérité, a donné à ce pays la richesse, car tous les arbres portent des fruits et des fruits qu'on peut manger!

— Parle-moi, Capolar (1), demanda Demba Ouade le chasseur de crocodiles, dont la peau était si noire que ses camarades eux-mêmes l'appelaient le Ouolof noir. Leurs rivières ont-elles des caïmans?

— Je ne le pense pas, répondit Lamine Cissé; mais on dit que dans ces rivières les poissons ne finissent plus.

— Et regarde! cria le berger peuhl en montrant par la portière des bœufs qui tiraient une charrue. Par la vérité même, les Toubabs sont rusés! Ils boivent le lait de leurs vaches et ils les font aussi travailler!

— Oui, répliqua Samba Sarr le chamelier, mais leurs deux bœufs ensemble

(1) Caporal.

ne sont pas plus vaillants que mon chameau !

Et devant tous ces champs couverts de cultures et de moissons, où l'on ne voyait presque personne : « C'est donc les Génies, s'exclamaient-ils, qui font pousser ces richesses?... » Ou bien tout au contraire, à la vue de tant de villages et de villes qui passaient sous leurs yeux, ils s'étonnaient de la multitude des Blancs, car habitués chez eux à n'en voir que très peu, ils s'étaient imaginé que la race des Toubabs était puissante mais peu nombreuse, et ils disaient avec admiration :

— Là-bas, dans nos pays, nous n'avons vu que les petits-fils des Blancs ; mais en vérité toute la famille est ici, et elle est innombrable !

— Puisqu'ils sont innombrables, reprit le berger peuhl, pourquoi nous ont-ils appelés pour faire la guerre avec eux?

— Tu es jeune, Arouna Dia, et tu n'es qu'un enfant, répondit Lamine Cissé. Et

tu n'as pas connu le temps où les rois étaient les maîtres, et où tu ne savais jamais, le soir, en t'endormant dans ta case, si on ne te trouverait pas, le lendemain, avec la tête coupée, et si ta femme et tes enfants ne seraient pas emmenés en esclavage. Mais aujourd'hui tu peux t'endormir en paix, et tes enfants continuent de vivre à l'endroit où ils sont nés. Tu peux porter les habits que tu veux, sans rendre jaloux les fils du roi. Si on te frappe, tu te plains au tribunal. Chacun peut avoir de l'honneur. Et lorsque tu voyages, tu trouves des puits sur ta route, et tu peux conduire ton troupeau d'une seule main. C'est pour cela que les Toubabs nous demandent de les aider maintenant.

— Lamine, opina Samba Sarr, c'est la vérité seule que tu dis. Et si lourde qu'elle soit, la vérité est toujours la vérité !

Le soir tombait. Du compartiment voisin venaient des relents de vin rouge et des cris gutturaux pareils à des aboie-

ments. Le chamelier jeta un regard par-dessus la cloison, puis se rasseyant il dit :

— Ces fils de chiens de Baoulés, quand ils causent, on croirait en vérité que tout le pays est en bataille ! Je ne sais pas si nous devons rester longtemps dans ce carrosse, mais notre chance veut que nous n'ayons pas avec nous de ces sauvages qui sentent mauvais, crient comme des chacals et mangent des choses immondes. Je préfère encore la bête que je tue dans la brousse à ces bœufs qui nous sont venus du Sud.

— Par ma mère ! dit Lamine Cissé, seuls les Toubabs sont capables de commander ces gens-là ! J'aime mieux être capolar avec des hommes comme vous, que sarzent (1) avec ces animaux malfaisants.

— C'est malheureux, reprit un Toucouleur, habitué à porter dans son pays un pantalon de douze mètres d'étoffe

(1) Sergent.

quand il allait à pied, et de trente mètres quand il allait à cheval, c'est malheureux de vivre avec des gens qui chez eux s'en vont tout nus !

— Ce que tu dis n'est pas possible, ô Bakari Sédi ! s'écria le berger peuhl. Que j'en perde la vie, mais il n'y a que les singes qui ne s'habillent pas !

— Je puis te dire, Arouna Dia, intervint de nouveau le chamelier, car je les ai vus dans leurs villages, qu'ils ont un morceau de bambou retenu sur leur ventre par une corde de palmier. Et encore ce n'est pas la honte qui leur fait porter ce bambou, mais la peur des épines et des mouches.

— Il est mauvais que les Toubabs apprennent à tous ces bœufs du Sud les mêmes choses qu'à nous-mêmes, dit un colporteur mandingue. Ces sauvages ont toujours été les esclaves de nos pères, et maintenant ils vont se croire nos pareils !

— Cela n'est pas à craindre, fit dédaigneusement un tailleur de pirogues.

L'esprit de ces gens-là n'atteindra jamais au nôtre. Ils ont la cervelle gluante !

— Tu ne dirais pas cela, Demba Ba, si tu savais l'histoire du chevreau, déclara le chamelier sérère.

Et dans le silence de l'escouade, que troublaient seuls le rire épais et les hoquets des sauvages Baoulés :

— Il y avait une fois, commença Samba Sarr...

Et suivant la coutume, il marqua un temps d'arrêt. Alors, suivant la coutume aussi, toute l'escouade reprit en chœur :

— Il y a eu certainement...

Et le chamelier continua :

— Il y avait une fois un chevreau qui paissait avec ses frères au bord de la forêt. Il s'était lié d'amitié avec un singe qui habitait dans les arbres, et un jour qu'il lui parlait, il lui dit : « Ami singe, toi que Dieu créa si agile, apprends-moi à grimper comme toi sur les arbres. Les herbes sont plus sèches que les feuilles du baobab, et je voudrais brouter ces feuilles fraîches, que seul

peut atteindre le long cou du chameau. « Volontiers ! » répondit le singe qui n'aime que les fruits des arbres, et auquel il était indifférent que le chevreau mangeât les feuilles. Et il montra à son ami la manière de s'y prendre pour grimper après les troncs et les branches. Et je dis que le chevreau profita si bien de la leçon, que dès le premier jour il atteignit cinq fois sa hauteur. A ce moment survint le chien du troupeau. Le chevreau, quand il le vit, oubliant l'arbre et le singe, ne fit qu'un bond jusqu'à terre pour venir folâtrer avec le vieil ami de sa famille, et tous deux s'en allèrent ensemble. Le lendemain le chevreau revint à la forêt, et de nouveau il rencontra le singe. « Ami singe, as-tu la paix? lui dit-il. — La paix seulement ! fit le singe. — Veux-tu continuer, je te prie, à m'apprendre à grimper aux arbres? » Le singe alors répondit : « O chevreau, j'ai de l'amitié pour toi, et j'ai toujours vécu en paix avec les chèvres et les boucs, tes parents. Volontiers je

t'apprendrais à m'accompagner sur les arbres, mais hier je t'ai vu causer en ami avec le chien qui me déteste. Si je t'enseigne mes secrets, tu les lui enseigneras à ton tour. Et comme le chien et le chacal sont les grands ennemis de ma race, c'en sera fait de notre sécurité dans les arbres de la forêt. » Et le singe n'enseigna plus le chevreau, qui ne sait rien que sauter sur les racines, sans arriver jamais aux branches...

— C'est une fable que tu nous a racontée, dit avec mépris le berger peuhl.

— Oui, répliqua le chasseur de crocodiles, mais une fable que tout le monde répète, ressemble fort à la vérité ! Je dis qu'il est mauvais d'apprendre aux autres ce qui peut vous faire du tort, car ceux qui jusqu'ici nous ont suivis, demain voudront être nos guides.

La nuit était tout à fait tombée. Après de profondes lampées aux bidons de

deux litres et des attaques aux conserves, au pain et au fromage dont les musettes étaient pleines, Samba Diouf et le caporal, appuyés l'un contre l'autre, commencèrent à dormir et à ronfler. Le colporteur mandingue avait tiré de sa poche un jeu de cartes portugaises, et une partie s'engagea entre lui, le chasseur de caïmans, le peuhl et le chamelier. Ceux qui ne dormaient pas regardaient, à la lueur du quinquet, les cartes jetées avec passion sur la couverture de laine, tandis que le chasseur d'éléphants ayant pris dans son barda son petit violon monocorde, modulait d'une voix de tête à laquelle il mettait une sourdine :

Fatou Kamara, son collier musqué,
Quand tu ne l'as pas près de toi,
Tu le désires.
Mais les perles de la ceinture d'une femme
Mangent tout le travail d'un homme.
Travaille encore...

Et sa mélopée se mêlait au son d'un fifre soudanais, quand le fifre, le

violon et la chanson du Toucouleur n'étaient pas recouverts par le tapage des Baoulés et le ronflement des dormeurs.

Pendant deux jours et une nuit, la machine à fumée emporta le bataillon noir de ville en ville et de pays en pays.

— En vérité, la France est immense ! disaient-ils.

A quoi d'autres répondaient :

— Crois-tu que nous sommes toujours en France?

— Le monde est large ! dit le chamelier. Et le chemin que les Toubabs m'ont fait suivre, si je devais le faire avec mon chameau, cela durerait plus d'une saison !

— J'ai entendu parler entre eux les officiers toubabs, annonça Lamine Cissé. Ils disent que demain, au premier chant du coq, nous arriverons sur le lieu de la guerre.

— Qu'on arrive vite et que nous fassions la guerre ! s'accorda pour dire

toute l'escouade. Celui qui mourra mourra, mais ceux qui en réchapperont, iront revoir leur pays...

Le matin du troisième jour, après des arrêts sans nombre sur des voies de garage, à des bifurcations perdues dans la campagne, par une de ces froides aubes humides, bien connues de tous ceux qui ont bivouaqué dans la vallée de la Meuse, le 113e bataillon noir, engourdi par le froid et des heures d'immobilité, descendit des carrosses avec tout son barda, et s'aligna sur le quai dans le même ordre qu'au départ. Au loin on entendait des coups sourds, espacés, qui secouaient brutalement l'air glacé, pareils à un bruit de sabar dans un village écarté.

Samba en fit la réflexion.

— Oui, répondit Lamine Cissé, mais c'est un sabar de guerre !

Des sous-officiers de la gare, le képi au ruban blanc sur l'oreille, circulaient le long de la voie, dévisageant avec cu-

riosité les tirailleurs derrière leurs faisceaux d'armes.

— Où est la guerre, mossié sarzent? dit Samba Diouf à l'un d'eux en rectifiant la position.

— T'en fais pas! C'est pas tes oignons, mon vieux! répondit l'autre en riant.

Étonné de ces paroles au sens caché pour lui, Samba se retourna vers l'élève de Mgr Jalabert :

— Qu'a-t-il dit, Capolar?

— Je ne sais pas, répondit Lamine Cissé, mais je crois qu'il a dit que ta voie n'est pas là.

— En vérité, répliqua Diouf, les Toubabs dépassent mon esprit! Ils nous mènent faire la guerre, et ils ne nous disent pas où est la guerre. C'est pourtant bien notre voie, puisqu'ils m'ont pris sur mon chemin pour me conduire jusqu'ici!

Depuis un mois, le 113e bataillon sénégalais, campé dans un bois de l'Argonne, tirait les pierres d'une carrière à quelques kilomètres du front. Cette occupation fastidieuse n'était guère du goût de ces Noirs peu habitués à la peine, et qui n'arrivaient pas à saisir pourquoi on les occupait ainsi, tandis que leurs fusils et leurs coupe-coupe demeuraient inutiles sous les tentes-abris et dans les baraques de bois. Aussi, à tout moment s'arrêtaient-ils dans leur travail pour échanger leurs réflexions sur les troupes qui passaient, l'interminable défilé des camions automobiles, la multitude des chevaux, leur force et la hauteur de leur taille.

— Si leurs chevaux sont si grands, comment sont leurs éléphants? disaient-ils.

— Pour nourrir tous ces hommes et ces chevaux, le roi des Toubabs doit avoir beaucoup d'argent !

— Mais où est le roi des Toubabs? Nous ne le voyons jamais!

A quoi Lamine Cissé répondait par ces mots qui apaisaient complètement la curiosité de l'escouade :

— Le roi des Toubabs est à Paris.

Aussitôt que dans l'air retentissait le ronflement d'un moteur, toutes les têtes se levaient, cherchant à découvrir le point imperceptible d'où s'échappait le bruit ; et quand ils l'avaient aperçu, leur surprise s'exprimait en rires d'enfant. Bouche bée ils suivaient la chose ailée et les petits nuages de fumée qui se formaient tout autour. « Je te dis, déclarait l'un, qu'il voit le camp du Courneau. — Espèce de bœuf! affirmait l'autre, je te dis qu'il voit jusqu'à Dakar! » Et si l'avion montait plus haut encore : « Il voit sûrement notre village! » disaient-ils avec nostalgie. Puis lentement, sur l'injonction d'un caporal ou d'un sergent, ils se remettaient à leur tâche, en continuant d'échanger les mêmes éternels propos :

— Je ne sais pas si Dieu donnera aux Toubabs la puissance dans l'autre vie, mais certainement il leur a donné la puissance sur cette terre !

— Tu dis vrai, Dieu a donné aux Toubabs les trois moyens de posséder le monde : avoir, savoir et pouvoir. Rien ne leur est inconnu des secrets de l'univers, sauf celui de faire un nez.

Et ils parlaient ainsi, car pour eux le nez c'est la vie, puisque c'est par là qu'on respire.

Leur journée achevée, ils regagnaient le camp ; et le soir après la soupe, si la lune éclairait, ils organisaient des danses dans cette clairière de l'Argonne, comme dans leur brousse africaine. Une race dansait, et aussitôt toutes les autres faisaient cercle autour d'elle pour regarder le spectacle. Tantôt c'étaient les Soudanais qui, s'accompagnant de la flûte ou du tambour, ou d'une simple marmite, exécutaient un pas guerrier. Le sabre nu en main, fendant l'air de coups

de taille, ou feignant d'esquiver leur adversaire, ils mimaient un duel à mort, se courbaient, se redressaient, rampaient à ras de terre pour bondir tout à coup, en faisant avec leur lame de terribles moulinets. Et cela durait jusqu'au moment où ils abattaient sur le sol un ennemi imaginaire, et roulaient eux-mêmes épuisés, au milieu des cris de l'assemblée, tandis que la flûte énervée perçait la nuit de notes suraiguës, et que la marmite de campement était parfois défoncée sous les coups redoublés du musicien.

Et après la danse du sabre, d'autres jetaient en l'air leurs fusils comme un fêtu, le rattrapaient, le faisaient tournoyer avec une vitesse prestigieuse, épaulaient vaguement, en poussant des cris gutturaux, et excités par la musique et la voix des spectateurs, ne s'arrêtaient plus de jongler et de lancer toujours plus haut leurs Lebel.

Les Ouolofs, eux, se livraient à des danses lascives, avec des torsions de reins et de hanches, le dos de la main

tourné vers le ciel, frappant le sol de leurs talons, au bruit accéléré du tam-tam... Les Toucouleurs s'accompagnaient eux-mêmes avec leur violon monocorde, et chantaient, en dansant, des mélopées nostalgiques sur Penda, sur Dénané ou quelque autre belle fille de leur pays :

Comme l'antilope se promène,
le matin, dans la plaine,
Ainsi est Dénané,
Comme l'antilope qui se promène,
le matin, dans la plaine...

Et tous les autres Toucouleurs soutenaient le chant à mi-voix, en prolongeant la fin de chaque vers d'un long murmure assourdi.

Les Baoulés sauvages se balançaient en monôme et en cercle, se tenant tous par la taille, et piétinaient le sol comme des éléphants. Les gens du Fouladou mimaient la danse du mouchoir ou du pagne avec des gestes que les mots ne peuvent dire. Et bien que ces danses aussi variées que les races dont se composait le bataillon, n'eussent pas le même attrait

pour tous, chez tous elles éveillaient le vague regret de leur pays et les souvenirs qu'écartaient de leur esprit, pendant le reste du jour, les tâches qu'on leur faisait accomplir, et le mugissement lointain de la bête furieuse qu'ils n'avaient jamais vue et qui s'appelait la guerre.

Il y avait aussi des soirs où les luttes remplaçaient les danses. Pieds nus et ne gardant sur eux que leur pantalon retenu par un mouchoir serré, Ouolofs et Sérères échangeaient leurs défis et en venaient aux mains. Luttes brutales où tout est permis, où l'on saisit son adversaire comme on peut, et où c'est la rapidité, le croc en jambes, la surprise qui assurent la victoire. Sous la clarté de la lune, la sueur faisait briller de puissants torses magnifiques, bâtis en forme de vase, larges d'épaules, minces de taille, avec une épine dorsale profondément creusée, et des muscles qui faisaient saillie d'un bout à l'autre des reins. C'était une chose bien étrange de

voir ces hommes qui dans la carrière de pierres paraissaient si indolents, se transformer soudain en superbes animaux d'une agilité surprenante. Dès qu'un des adversaires avait touché le sol, la lutte était finie, et alors éclataient des cris perçants qui dominaient le bruit du tam-tam et des flûtes. Puis le vainqueur esquissait un pas de danse, et pour l'accompagner la musique redoublait d'ardeur.

Peu à peu, l'énervement du combat gagnait les autres spectateurs. Des Foulahs plus nerveux, des Mandingues plus rusés, des gens du Sud plus brutaux, se provoquaient de la voix et du geste. Une main ouverte lancée en avant indiquait au vainqueur qu'il avait un adversaire pour se mesurer avec lui. Le défi accepté, tous deux s'avançaient l'un vers l'autre, se dandinant sur leurs longues jambes minces, ramassant en chemin une poignée de poussière qu'ils se jetaient en signe de provocation. A ce geste, les Ouolofs toujours farauds et

méprisants ajoutaient des injures. Puis ils commençaient à se battre, et chacun des assistants prenait parti pour sa race. Dans toutes les langues de l'Afrique s'échangeaient des invectives, et comme ils ne se comprenaient pas, chaque parole était considérée par les gens d'une autre race comme une insulte adressée à leur père ou à leur mère — chose qui ne se pardonne pas et doit s'expier tout de suite par des coups et par du sang. Alors Ouolofs, Mandingues, Toucouleurs, Bambaras, Sérères, Bobos et Baoulés se jetaient les uns sur les autres, prenant prétexte de ces jeux pour satisfaire d'antiques rancunes sucées avec le lait, et que la promiscuité du camp n'avait fait qu'exaspérer. Flûtes et tam-tam s'arrêtaient, car les musiciens eux aussi lâchaient leurs instruments pour se mêler à la bataille. Et dans le silence qui succédait au vacarme de la musique et des cris, on n'entendait que le bruit sourd des coups qu'ils se portaient dans les flancs,

brutalement et sans mot dire, de peur que le poste de police vînt troubler le bonheur qu'éprouvait chaque race à en assommer une autre...

Tous les quinze jours, des lettres arrivaient au bataillon. Comme celles qu'ils envoyaient eux-mêmes, elles étaient rédigées en français par quelque scribe de là-bas, qui mêlait au parler noir ses expressions épistolaires. Dans l'escouade de Samba Diouf, c'était naturellement l'élève des Missions qui les traduisait à ses hommes. « Lamine Cissé, sois bon ! lui disaient-ils. Lis-moi ma lettre, toi qui connais l'écriture des Toubabs. » Et le caporal traduisait :

« Demba Diouf à Samba Diouf, 113e bataillon sénégalais :

« Nous avons reçu ta lettre et le mandat de neuf gourdes, deux francs et une pièce de cinquante centimes, et nous savons que tu es en bonne santé. Que Dieu te garde ! Et la nôtre est bonne aussi.

Avec ton argent j'ai payé les dix mesures de mil que je devais à Arafan Toumané, et j'ai acheté pour ta sœur Khouré deux mouchoirs, et pour ta mère douze écheveaux de coton. Nous avons aussi reçu neuf gourdes du Commandant Toubab pour les trois derniers mois de ton service. J'ai vendu la récolte d'arachides, mais comme le mil a été pauvre, nous sommes obligés d'acheter beaucoup de riz dans les boutiques, et même du poisson car tu n'es plus là pour nous apporter ta pêche du matin. Le prix de tout a augmenté, et quand nous n'avons plus d'argent, nous mélangeons à notre riz des feuilles de baobab et des fleurs de m'besab qui aigrissent le ventre. Si ces fils de chiens de Mandingues ne t'avaient pas envoyé le premier au service, les vaches de ton oncle de Kolda nous auraient beaucoup aidés. Je suis trop vieux pour aller moi-même les chercher. Le pays des Foulahs est loin ! Nous pensons que tu reviendras bientôt et que tu n'as pas trop froid. Dieu veuille

que Dieu te ramène près de nous. Ta mère te salue, ta sœur Khouré te salue, Yamina Sédi te salue, tous ceux du village te saluent.

« Diouf. »

Ou bien encore :

« Matar Benga à Samba Diouf et que Dieu te protège parce qu'il est tout-puissant !

« Des gens qui arrivent de Kolda m'ont dit que tu t'étais engagé chez les Toubabs pour faire la guerre, et je pense que tu as la paix. Moi aussi. Mais aujourd'hui que tu manges la nourriture du Gouvernement et que tu touches l'argent du roi des Toubabs, je te demande de m'envoyer ce que tu me dois depuis la saison des pluies, où je t'ai prêté un pantalon de trente coudées de tissu. Tu devais me payer à la saison des vents du Nord avec du poisson sec. Tout est cher maintenant et il faut beaucoup d'argent pour vivre. Aussi je pense que tu vas m'envoyer par un mandat de la poste

les deux gourdes, trois fiftines et un pikini que tu me dois. Tous les gens de Niômi te saluent.

« Matar Benga, boutiquier à Niômi. »

— Dieu veuille que ce boutiquier meure ! dit Samba. Moi je fais la guerre, et lui, il est dans sa boutique ! Il attendra que je revienne lui apporter son poisson sec... Mais pardonne-moi, Capolar, j'ai encore un autre papier.

« Yamina Sédi à Samba Diouf.

« Je te salue et suis contente de ta dernière lettre. Mon cœur était plein de tes paroles, et je pense toujours que tu reviendras sans tarder du pays des Toubabs. N'oublie pas que l'oiseau est sur la haute branche de l'arbre, mais que ses yeux ne quittent jamais la terre. Depuis que tu es parti, je pense toujours à toi et j'ai hâte que tu reviennes, car l'enfant ne s'aperçoit que le lait est bon que lorsqu'il a quitté le sein. Des étrangers sont arrivés du pays de Bandioul, qui

eux ne vont pas à la guerre parce qu'ils sont sujets des Toubabs angalais (1). L'un d'eux m'a demandée à mon père et a voulu donner pour moi soixante dérems et un cheval de l'intérieur presque aussi grand que les chevaux dont tu nous parles dans ta lettre. Il a voulu me faire forger des bracelets de pieds et de mains. Mais je n'ai pas voulu. Ma mère voulait, mais je n'ai pas voulu. Et mon père non plus n'a pas voulu, car moi je ne pense qu'à toi, et mon père n'a pas oublié que tu es le meilleur pêcheur de la rivière, et que depuis que j'étais petite tu l'as aidé à cultiver son champ. Mais je voudrais que tu reviennes vite de la guerre des Toubabs ! Je suis allée à la ville où sont les boutiques des Toubabs, et j'ai vu des mouchoirs brodés et des pagnes de belle couleur. Seulement je n'ai plus assez d'argent pour acheter ces choses, et en attendant que tu puisses revenir chercher tes bœufs au

(1) Anglais.

pays des Foulahs, il faudrait que tu m'envoies par un mandat de la poste le plus que tu pourras, car tout est très cher ici. Je pense que tu peux le faire. On dit que le roi des Toubabs vous donne tout ce qu'il vous faut. Les gens de Niômi te saluent, mon père te salue, ma mère te salue, tous mes parents te saluent. »

Et les journées s'ajoutaient aux journées, et les Noirs piochaient toujours d'un bras mou dans la carrière, en disant au bruit lointain du canon :

— Si seulement notre sabre arrivait jusqu'aux Alamans, ils n'existeraient bientôt plus !

A quoi d'autres répondaient :

— Dieu veuille que cela arrive vite, et que nous puissions ensuite retourner dans nos pays, voir nos pères, nos mères et nos femmes, et manger notre riz au poisson sec !

— Levez-vous ! cria le chasseur de crocodiles, qui ce matin faisait la corvée de café.

Personne ne bougea dans la longue baraque, où les hommes se pelotonnaient sous les couvertures et les capotes. Toutes les sueurs de la nuit, qui s'exhalaient de cet entassement de corps couverts de laine, mêlaient leurs terribles odeurs à de plus atroces encore, rendant l'air irrespirable pour tout autre que des Noirs. Incapables de mesurer ce que leur estomac pouvait contenir de nourriture ou de vin, beaucoup étaient pris d'affreux malaises, et la plupart n'osaient sortir pour satisfaire aux besoins de la nature, de peur d'être surpris par les Esprits nocturnes, déjà redoutables chez eux et plus à craindre encore dans un pays qu'ils ne connaissaient pas, mais que tout les portait à

supposer peuplé d'innombrables Génies malfaisants.

— Les poux des Baoulés ne vous empêchent donc pas de dormir ! cria de nouveau Demba Ouade.

Les hommes, paresseusement, se dressèrent sur les paillasses, le bonnet de police rabattu sur les visages où, dans le demi-jour, on ne voyait briller que les dents et le blanc des yeux. Ils tendaient leurs quarts de fer-blanc, et d'un bout à l'autre de la chambrée commencèrent de s'échanger les réflexions matinales :

— Crois-tu que les Toubabs finiront la guerre aujourd'hui?

— Que je ne boive plus jamais de café, si c'était aujourd'hui le dernier jour !

— Fous ! comment voulez-vous que la guerre ait une fin, tant que nous n'y serons pas allés !

— Le café des Toubabs est bon, mais j'aimais mieux le lait aigri que ma femme me préparait le matin, et qui rafraîchit l'estomac.

— Moi, je préfère un douran (1) réchauffé, avant d'aller dans mon champ.

— Et moi, du mil sucré, car je suivais les préceptes de mon père. Jamais rien de chaud ne rentrait dans son ventre, et il a vécu très vieux.

— Que les Toubabs meurent, eux et leur café ! Je n'ai jamais demandé à manger leur nourriture ! Qu'ils nous ramènent dans notre pays.

— Tout cela, mes garçons, ce ne sont que des paroles et vous y fatiguez vos têtes ! Buvons le café des Toubabs et suivons leur chemin, puisque c'est eux qui sont nos maîtres...

Ainsi se croisaient les propos, tandis que du fond de la baraque s'élevait un concert de grognements : c'étaient les Baoulés qui injuriaient Demba Ouade, et dans leur langage de chien lui reprochaient d'avoir trop largement distribué le café à tous ceux de sa race, ne leur laissant, à eux, que la bouillie de la marmite.

(1) Riz à l'arachide.

L'arrivée d'un sergent rétablit magiquement le silence. En un clin d'œil tout le monde fut debout, chacun au pied de sa paillasse, et les caporaux commencèrent l'appel de leurs escouades, la longue litanie des noms qui variaient avec les pays. Chez les gens de Guinée, c'étaient des Kamara, des Cissé, des Cissoho ; chez les gens du Soudan, des Guité, des Diaité, des Keïta, des Tarahoré ; chez les Mandingues, des Basama, des Konté, des Sounkaré, des Dramé, des Toumané, des Doumbouya, des Tomboudou ; chez les Ouolofs, des Dieye, des N'Diaye, des Dieng, des Diop ; chez les Sérères, des Baro, des N'Dour, des N'Gour, des N'Diouf, des Sarr ; chez les Baoulés, des Kouassi, des Kouadio, des Kouafi, des Kouami, des Koudou... Tous ces noms, précédés de prénoms qui variaient, eux aussi, avec la religion et la race. A l'appel du caporal, les plus civilisés répondaient en français : « Perzent ! » tandis que les Bobos, les Monos, les Gouros, les Yakoubas

et autres sauvages du Sud répondaient simplement « Zan ! »

Quand ce fut le tour de Samba Diouf, sans bouger de la paillasse où il s'était recouché après avoir vidé son quart de café chaud, fièrement il répondit : « Malatte ! »

Une heure plus tard, les bras ballants, investi, pour ainsi dire, de sa dignité de malade, et toussant d'ailleurs assez fort, il prenait rang dans la longue procession de ceux qui, chaque jour, portaient leur gerbe au grenier du Major, car le proverbe dit : Les malades sont le grenier à mil du médecin.

Dans l'air humide et froid, toussant, crachant et grelottant, le col de la capote frileusement relevé, le bonnet de police enfoncé jusqu'aux oreilles, les jambières mal roulées autour de leurs maigres mollets, on avait peine à reconnaître dans ces pauvres diables frissonnants et d'aspect si misérable, les robustes garçons qui, la veille, dansaient et luttaient au clair de lune. Par petits groupes, ils

pénétraient dans la salle attenant à la grange qui servait d'infirmerie, et à l'appel leur nom se présentaient au Major.

Habiles à imiter les gestes et le parler des Toubabs, les Ouolofs n'étaient pas embarrassés pour expliquer leurs maux imaginaires ou non. Mais la plupart se contentaient de désigner du doigt leur tête, leur poitrine ou leurs reins, ou bien d'exhiber quelque plaie à l'aine, au pied ou à la jambe. Le Major palpait les peaux noires, ses yeux de verre devinaient les maladies invisibles, et ses oreilles écoutaient, à l'intérieur de ces grands corps, le petit bruit du mal ou les mensonges de la ruse. Les uns, il les envoyait pour un ou deux jours dans la grange ; les autres, il leur faisait réintégrer la compagnie ; mais quelquefois il ne résistait pas au plaisir de récompenser, par vingt-quatre heures de paresse, la mimique de quelque farceur qui avait apporté une minute de drôlerie cocasse dans sa longue journée fasti-

dieuse. Parfois aussi, son diagnostic se méprenait sur le cas d'un de ces malades incapable d'expliquer où il souffrait, et l'on voyait alors le malheureux non reconnu, écrasé par son mal et la fatalité, doublement étranger au milieu des Toubabs et de ses frères d'autres races, s'en aller seul à l'écart, pareil aux bêtes de la forêt, et pleurer comme un enfant.

— Akonan Kouami ! appela l'infirmier qui présentait les malades.

A l'appel de ce nom, on vit s'avancer vers la table un être étrange, chétif, les yeux doux, avec un sourire atone montrant des dents limées en scie, et qui portait sur toute sa personne le profond mystère des forêts dont il était sorti.

— Et toi, qu'as-tu? demanda le Major.

Sans répondre, Akonan Kouami posa un doigt sur son ventre.

— Monsieur le Major, expliqua l'interprète, cet homme vient d'un patelin qu'aucun de nous ici ne connaît, et dans tout le bataillon il est le seul à parler sa langue.

Le Major le palpa, prescrivit une purge et l'envoya pour trois jours dans la grange.

— Samba Diouf ! cria l'infirmier.

A son tour, le Niôminka s'avança.

— Malatte ! dit-il en montrant sa poitrine.

Le Major le fit déshabiller, et appliquant l'oreille contre son dos large et musclé, écouta s'il disait la vérité.

Samba Diouf n'avait pas menti : l'intérieur parlait comme sa bouche.

— Teinture d'iode et deux jours de repos, déclara le Major.

Sur quoi, l'infirmier noir s'empara du pêcheur de lamentins, et à grands coups de pinceau se mit à le badigeonner, sans que la peau changeât de couleur. Puis lui aussi, on l'expédia dans la grange.

Elle était remplie de malades couchés ou assis sur la paille, parmi lesquels ses yeux cherchèrent à reconnaître quelqu'un. Apercevant un Toucouleur à la peau claire, au nez busqué, et un Khas-

sonké reconnaissable aux balafres de son visage, il alla s'étendre près d'eux, car il comprenait leur langue.

— Ami, dit-il au Toucouleur, comment te nommes-tu?

— De mon prénom je me nomme Ahmadou, de la famille des Modi.

— Et moi, Samba, de la famille des Diouf. Notre village est au bord de l'eau et pêcher est mon travail. Et toi, ami? dit-il en s'adressant au Khassonké.

— Comme toi, je me nomme Samba, et mon père s'appelait Kangado. Je travaille à Kayor, chez les Toubabs, dans leurs magasins. Mais aujourd'hui j'ai honte, car je ne fais presque rien, et mon corps est fatigué. Moi qui montais trois sacs de riz à quatre fois ma hauteur, en chantant les louanges de ma maîtresse et en sautant sur un pied, voilà que maintenant je ne puis plus porter mon propre corps. En vérité j'ai honte, ô Diouf !

— Cela ne mérite pas d'avoir honte, répondit le Niôminka, car moi que tu

vois, qui passais toute la journée et souvent la nuit dans l'eau, et qui ne redoute pas plus les Génies de la rivière que les Génies de la forêt, ma poitrine me fait mal et je tousse parfois comme un enfant... Mais toi, Toucouleur, je ne vois pas le mal qui est tombé sur toi.

— Ce n'est rien, mon ami, répondit Ahmadou Modi. Mon bras s'est abîmé en luttant, la nuit dernière, avec un homme du Fouladou. En vérité, je suis plus fort que trois de ses semblables réunis, mais ces fils de l'enfer ont des moyens que je ne connais pas. Mon bras s'est retourné, et je n'ai jamais pu savoir comment ce chien de Foulah avait fait. Mais cela n'est qu'une surprise et je ne crains personne sur la terre ! J'ai marché du levant au couchant, et j'ai poursuivi l'éléphant en portant mon fusil avec ses charges et ma nourriture pour plusieurs jours. Et mes pieds que tu vois ont couru tous les chemins, des fleuves du haut jusqu'à la mer, et traversé toutes les rivières du Fouta Djallon et du Fouta

Toro. Rien ne m'est inconnu dans notre monde. Les Toubabs seuls m'ont montré des choses que je ne connaissais pas...

Ainsi, tout le long de la journée la conversation continua sur la paille de cette grange, comme sur les nattes du n'taba, revenant aux éternels sujets : le gibier qu'ils chassaient, les poissons qu'ils pêchaient, les diverses sortes de mil dont ils ensemençaient leurs champs, la vente des dernières récoltes dont on leur parlait dans les lettres, leur père, leur mère, et leurs enfants, le Toubab qui était leur ami et qui leur avançait des semences et du riz dans les moments dificiles, les dettes qu'ils avaient laissées, et dont cette guerre de damnation avait au moins pour avantage de suspendre le remboursement, et vingt autres choses encore.

Bien qu'il fût interdit de fumer sur la paille, les pipes allumées se dissimulaient dans les mains et sous les couvertures. Ceux qui ne fumaient pas, mâchonnaient leur tabac, et le plus grand

nombre dormait — ce qui est encore l'occupation la plus agréable pour un Noir.

Le soir vint. Après la soupe, il y eut une recrudescence de bavardages et de fumée, puis chacun s'arrangea du mieux qu'il put pour dormir, et on n'entendit bientôt plus qu'un bruit de paille remuée par des corps cherchant le sommeil, quelques accès de toux, et le pas du Toucouleur qui allait et venait dans la grange en égrenant son chapelet, car il était musulman.

— Eh ! Toucouleur, pourquoi ne te couches-tu pas? lui demanda un Ouolof que la fièvre tenait éveillé.

— Cela n'est pas encore entré dans mon esprit, fit l'autre d'un air absorbé.

Et s'arrêtant un instant :

— Je ne crains rien dans le jour, mon ami, ajouta-t-il. Mais les bêtes de nuit, mon père ne m'a jamais appris à ne pas les redouter !

— De quelles bêtes as-tu peur ici?

— Cela n'a pas besoin d'être dit. Nous

sommes dans la main des Toubabs, et ce qui sort de la bouche peut souvent faire du mal au corps.

— Que dis-tu là encore, Toucouleur?

— Oui, je suis Toucouleur, c'est vrai. Mais si vous autres Ouolofs, qui vivez au bord de la mer, vous avez appris avant nous à connaître les Toubabs, rien ne nous est inconnu, à nous autres Toucouleurs, des choses de l'intérieur du pays. Et ce que je sais, je le sais.

Et il se remit à marcher dans l'allée bordée par les planches qui maintenaient la litière de paille, égrenant toujours son chapelet et murmurant à chaque grain : « Asta fourlaï ! Dieu me pardonne ! »

Quand sa promenade l'eut ramené à la hauteur de la paillasse où était couché Samba Diouf, celui-ci l'interpella à son tour :

— Dis-nous la vérité, Ahmadou, nous t'en prions ! Quelle chose te trouble l'esprit?

Alors le géant noir, montrant d'un geste du menton une forme étendue dans le fond de la grange, et qu'éclairait vaguement la lanterne :

— Je dis que je dis que celui-là est de la race de ces gens qui se changent en bête la nuit, et qui mangent des hommes !

— Tu dis une chose infernale ! firent d'une seule voix le Niôminka, le Ouolof et le Khassonké.

Et leurs regards se portèrent avec effroi sur Akonan Kouami, le pauvre diable dont personne ne connaissait la langue, dont nul ne pouvait dire la contrée d'où il venait, et qui, accroupi sur la paille, le dos appuyé à la muraille, les genoux remontés sous le menton, tordu par un mal mystérieux, faisait de terribles efforts, comme pour s'arracher à lui-même.

— Ce que raconte le Toucouleur vaut la peine d'être cru, murmura le Khassonké, car les gens de sa race ont parcouru tous les pays, et j'ai entendu dire qu'il y a

dans notre bataillon des hommes qui se changent en bête et qui mangent les hommes la nuit.

— En vérité, fit le Ouolof, les Toubabs sont les rois, car seuls ils sont capables de nous obliger à dormir à côté de pareilles gens ! Mais je dis qu'ils auraient dû mettre tous ces bœufs du Sud ensemble, au lieu de nous mélanger avec des sauvages comme eux !

— Pardonne-moi, Ahmadou Modi, remarqua alors Samba Diouf, mais peut-être que nous fatiguons nos têtes mal à propos à cause de ce fils de chienne. Dans mon village de Niômi, où habitent mon père et ma mère, et dans lequel je suis né, j'ai un ami parmi les miens, cordonnier de son état, et qui a, dit-on, le pouvoir de se transformer, la nuit, en hyène à sa volonté. Cela, mes yeux ne l'ont pas vu, mais je l'ai entendu dire. Il a d'ailleurs bon caractère, et le rire et la plaisanterie, c'est avec son travail tout ce qu'il peut faire pendant le jour. Et nous ne connaissons pas qu'il ait mangé une

femme ou un enfant. On dit qu'il n'use de son pouvoir que pour se promener de village en village, sans être reconnu des animaux. Tout au plus va-t-il mordre un âne qui lui a envoyé une ruade, ou enlever le veau d'un voisin.

— Il n'y a plus dans nos pays des gens qui tuent les autres pour se nourrir de leur chair, déclara un Sérère attiré par le bruit de la conversation. Mais mon père m'a dit souvent que les Balantes se nourrissent volontiers de la viande des hommes morts, et que plus dans le Sud, les Abbeys et les Yakoubas tuent leurs ennemis pour les manger. C'est pourquoi dans ces pays on enterre les morts sous les cases, pour empêcher qu'on ne vienne les voler pendant la nuit.

— Vous êtes pareils à des enfants qui ne connaissent rien des choses de ce monde ! reprit le Toucouleur. Si celui-là, fit-il en désignant de nouveau du menton le malheureux qui se tordait

toujours en proie à son mal inconnu, si celui-là était un de ces hommes qui se nourrissent de la chair des hommes, il ne serait pas à craindre. Tu peux toujours lutter avec ton semblable, même s'il est plus fort que toi, et te défendre tant que tu as un nez. Mais contre les bêtes sorties de ces gens de malédiction, tu ne peux pas te protéger. Quand tu essaies de les frapper, le fer le plus dur s'émousse et se retourne contre toi, car en vérité ces bêtes ne sont pas des bêtes mais des Génies. Ils ne mangent pas les corps, et tu peux mourir à côté d'eux sans qu'il te manque un morceau d'ongle. C'est ton souffle qu'ils respirent ! Ils boivent la cervelle des enfants attachés à leur mère, ils tarissent le lait des femmes, ils sucent le sang des animaux, mangent ton âme de loin, et te dessèchent la cervelle sans que tu t'en aperçoives. Ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils font cela, mais cela leur vient de leurs parents, et ils ne peuvent se retenir de le faire. Seule, la

mort peut les arrêter. Vous voyez donc, conclut le Toucouleur, que vous parlez comme des enfants ; et moi qui me tiens debout au milieu de vous, ce que j'ai vu, je l'ai vu, et ce que je sais, je le sais.

— Pardonne-moi, Ahmadou Modi, fit un nouveau venu (car à tout moment des malades inquiets venaient grossir le nombre des causeurs), pardonne-moi, mais depuis que je suis arrivé chez les Toubabs, je suis soldat à la neuvième compagnie. J'ai souvent passé la nuit dans la même baraque qu'Akonan Kouami, et jamais je n'ai entendu dire que personne ait eu la cervelle desséchée à la neuvième compagnie.

— Je crois ce que tu dis, répliqua Ahmadou Modi. Mais si ce fils de démon n'a pas encore fait de mal, c'est qu'il craignait l'esprit des Toubabs. Aujourd'hui son sang s'est tourné, et il y a du mauvais sur nos têtes.

— Par la vérité même ! murmura une voix dans les demi-ténèbres, je ne pensais

pas être venu faire la guerre chez les Toubabs, pour être mangé par une bête immonde, sortie du corps d'un de ces hommes qui habitent des pays que nous ne connaissons pas, et qui se changent en bête la nuit !

— Je ne sais pas, reprit un autre, ce qui nous arrivera, mais tu as dit une vérité que personne ne peut contredire.

De proche en proche, l'inquiétude avait gagné tout le monde. Une silencieuse panique s'était emparée de ces Noirs, comme si un avion avait rôdé au-dessus d'eux, menaçant de laisser tomber la mort. Cette grange perdue de l'Argonne n'abritait plus à cette heure quelques nègres malades, mais les terreurs sans nombre qui hantaient les premiers hommes, la foule des Génies des forêts et des eaux, le peuple innombrable des Esprits qui s'étaient embarqués avec eux sur les navires des Toubabs...

La lanterne mourante laissait toujours apercevoir dans l'ombre la silhouette

inquiétante, déformée et bizarre, pliée en deux à la manière des singes, et qui paraissait faire effort pour accoucher de la bête redoutable dont elle était possédée. Puis la lampe baissa, s'éteignit. Personne n'osa la rallumer, et tous restèrent dans les ténèbres, persuadés que la lumière ne s'était pas éteinte d'elle-même, mais qu'un Esprit l'avait soufflée. Les uns après les autres, ceux qui se trouvaient dans le fond de la grange avaient abandonné leur paille pour chercher une place ailleurs. La chambrée tout entière se tassait à présent du côté de la porte, comme pour se mettre sous la sauvegarde du fusil de la sentinelle. Dormir, il n'en était plus question. Chacun se plaçait en silence sous la protection du téré que lui avait donné son sorcier.

Le lendemain, tous les malades voulaient quitter l'infirmerie.

— Ah çà ! qu'ont-ils donc ce matin? demanda le Major qui, pour la pre-

mière fois, se voyait obligé de retenir ses clients.

— Je n'en sais rien, répondit l'interprète. Ils disent tous qu'ils sont guéris.

Samba Diouf fut de ceux qui obtinrent la permission de regagner leur compagnie. Après l'angoisse de la nuit, il trouva presque du plaisir à piocher dans la carrière. Le soir, au moment de la soupe, le bruit se répandit dans l'escouade qu'un des malades était mort.

— En vérité, dit Samba, le Toucouleur avait raison ! Et j'ai bien fait de revenir parmi vous. Peut-être que cette bête immonde m'aurait sucé la cervelle.

Or, c'était Akonan Kouami qui avait trépassé dans la journée. Le Génie malfaisant, qui habitait son corps misérable, n'en voulait qu'à lui seul. Personne ne sut jamais de quel mal avait succombé ce soldat noir de langue et de race inconnues. Mais comme sur les registres d'une infirmerie bien tenue on

ne saurait mourir sans motif, en face du nom du tirailleur le Major écrivit un nom de maladie, aussi mystérieux et barbare que le pauvre Akonan Kouami lui-même.

Non, les Noirs n'étaient pas heureux ! L'automne était venu. La pluie ne cessait de tomber, le vent gémissait dans les bois, et la boue alourdissait les godillots trop vastes, mal ajustés sur les jambes trop maigres. Sous la bise et les averses, les plus grands corps se recroquevillaient, se faisaient petits dans les capotes, et l'on aurait dit que les langues s'étaient gelées dans les bouches. Plus de conversations, plus de plaisanteries. Tout le monde piochait en silence dans les pierres de la carrière. Les yeux se détournaient des chefs, par crainte de laisser voir des choses qu'il n'était pas bon de montrer, et même chacun évitait de regarder son voisin pour ne pas avoir la honte de lui découvrir sa misère. Et ils continuaient de piocher, en songeant que là-bas, chez eux, au temps de l'hivernage, ils restaient paisiblement

à bavarder sans rien faire, dans la fumée tiède des cases.

Le feu, la nourriture chaude, l'abri de la baraque, c'était au long du jour tout ce qu'ils désiraient, dans ce désert de froid et de boue. Le soir, pressés les uns contre les autres, ils accumulaient sur eux effets et couvertures, et s'endormaient fiévreusement au bruit des toux qui secouaient les poitrines, la cervelle vide et glacée, le corps tout contracté par les plaintes du vent et le bruit de l'eau qui faisait son lugubre tam-tam sur la tôle. Les danses, les luttes qui les avaient distraits durant les nuits claires de l'été, et où, certains soirs encore, dans les embellies d'automne, ils auraient pu trouver divertissement et chaleur, ils n'y songeaient même plus. Ils ne communiaient entre eux que par une tristesse prostrée et l'angoisse de l'hiver qui allait tomber sur leurs têtes. Comme engourdies elles-mêmes par le froid, les haines de races s'apaisaient ; et lorsqu'une place était vide autour du pauvre

feu qu'ils allumaient dans les baraques (on n'avait pas encore monté les poêles), ils ne s'inquiétaient guère maintenant si c'était un Ouolof ou un Baoulé qui la prenait. Seule la chaleur de ces feux leur redonnait un peu de vie et réveillait les palabres.

— Le vin des Toubabs, disait l'un, ne passe plus dans ma gorge, et leur viande, si grasse soit-elle, je lui préfère mon poisson sec !

— Tu dis la vérité, disait l'autre, nos coupe-coupe nous sont inutiles, et ne nous servent qu'à fendre du bois pour nous chauffer le soir.

— Et pourtant, disait un troisième, nous ne sommes pas des chevaux qui refusent la course !

— En vérité, leur guerre ne finira jamais ! Les Toubabs n'osent pas s'affronter. Ils sont pareils à deux taureaux dont les cornes sont emmêlées et dont aucune ne veut casser.

— Moi, je sais bien pourquoi les Toubabs ne nous envoient pas faire la

bataille ! Ils sont jaloux de nous, et craignent que si nous y allons, la guerre soit terminée sans eux.

— Je crois que tu te trompes, mon ami, car je n'ai jamais entendu dire que le maître fût jaloux du travail de son esclave, et que les rois aient peur des succès de leurs compagnons.

— Ne vous disputez pas sur ces histoires-là, mes garçons ! Quand le coup de fusil partira, tout le monde saura que je suis là, et peut-être quand nous serons là-bas, trouverons-nous qu'il fait trop chaud...

Et après ces propos ou d'autres tout pareils, quelqu'un tirait de sa capote l'éternel jeu de cartes qui apporte l'oubli. Autour du feu la partie commençait, une sorte de baccara très simple où le point le plus fort est dix-sept et où l'as compte pour cinq. Ils gagnaient avec jactance et perdaient avec sang-froid. L'un d'eux, plus heureux ou plus habile à favoriser la chance, empochait tout l'argent, mettant fin à la partie. Ou

bien une ronde de nuit faisait souffler la bougie, et dans l'ombre les mains les plus prestes raflaient rapidement les enjeux.

Un soir qu'à leur habitude, Samba Diouf et son escouade conversaient près du feu dans le mugissement du vent, Samba Sarr le chamelier tira se pipe de sa bouche et dit à Lamine Cissé :

— Je parle pour dire, Lamine Cissé, que tu es notre capolar et que les Toubabs t'ont fait notre guide. Moi, je sais en vérité passer le licol à mon chameau, je sais le charger, le bourrer des feuilles du m'boul qui l'engraissent à souhait, et lui donner le sel qu'il vient chercher dans ma main. Je dis qu'il n'y a pas de bête mieux soignée que mon chameau, et rien d'un chameau ne m'est inconnu. Je ne veux donc rien t'apprendre, Capolar, à toi qui as mangé le pain des Toubabs, qui sais lire dans leurs livres et qui connais bien des choses qui nous

sont cachées. Ta peau est noire comme la nôtre, mais tu approches du savoir des Toubabs. Je ne veux donc pas t'enseigner le chemin que tu dois suivre. Mais va trouver demain le Toubab capitaine, et dis-lui ce qui est dans nos esprits. En vérité la mort n'est rien. Si c'est pour aider les Toubabs à faire la guerre qu'on nous a conduits ici, qu'ils nous fassent lever ! Notre sabre est coupant et notre main est solide ! Je te le dis encore, et tu le sais, Lamine, la mort ne nous importe pas. Qu'on nous fasse livrer la bataille ! Celui qui mourra mourra, mais celui qui en réchappera, qu'on le renvoie dans son pays. La guerre seule nous a amenés ici, et non pas le travail d'esclave que nous avons fait jusqu'à présent !

Ainsi parla le chamelier. Ceux qui pouvaient comprendre son langage l'approuvèrent bruyamment, ceux qui n'avaient pas compris se firent traduire ses paroles, et de bouche en bouche, de dialecte en dialecte, son discours fit le

tour de la chambrée. Quelques hommes des compagnies voisines, qui étaient venus visiter des amis, rapportèrent ces propos dans leurs baraques. Et le lendemain au réveil, ce ne fut pas seulement Lamine Cissé, mais tous les caporaux du bataillon, qui vinrent trouver l'adjudant-chef.

— Mon l'Adjudant, dit l'élève de Mgr Jalabert, tu es notre père et notre mère. C'est toi qui te tiens entre nous et les officiers Toubabs, et nous devons te dire tout ce qui est dans notre cœur. Les garçons sont fatigués de tirer des pierres de la carrière ! Ils disent que cela n'est pas la guerre, et que c'est la guerre seulement qui les a conduits ici. Ils disent qu'on ne leur fait pas faire un travail d'hommes libres, mais le travail des esclaves ! Toi, mon l'Adjudant, qui es l'un des premiers guerriers des Toubabs et qui as gagné tes médailles à la guerre, tu dois comprendre que quelque chose de mauvais n'est pas dans nos cœurs, mais seulement des paroles de paix.

Qu'on livre la bataille ! Ceux qui mourront mourront, et les autres, qu'on les renvoie dans leur pays !

— C'est tout ce que tu as à raconter?

— C'est seulement la vérité qu'il a dit, approuvèrent les autres caporaux. Les garçons sont fatigués !

— C'est bien, rompez ! fit l'adjudant.

Au rapport du matin, l'adjudant-chef s'étant mis au garde à vous, dit aux officiers rassemblés :

— Mon Commandant, les caporaux des quatre compagnies sont venus me trouver ce matin. Ils déclarent que les hommes en ont assez de tirer les cailloux de la carrière et qu'ils demandent à être envoyés au feu. Je dois vous dire, mon Commandant, que l'esprit des hommes n'est pas bon. Ils se plaignent du froid, de la pluie, des corvées, et prétendent que ce n'est pas pour travailler comme des esclaves qu'ils sont venus faire la guerre.

— Bien ! répondit le commandant.

A son tour, dans la soirée, il vit le colonel et lui dit :

— L'esprit des hommes du bataillon n'est pas mauvais, mon Colonel. Mais voici déjà trois mois qu'ils cassent des cailloux dans la carrière du bois Saint-Pierre. Ils sont maintenant tout à fait habitués au bruit du canon, et je crois qu'il serait utile de les changer d'occupation et de les faire monter en ligne.

— Parfait ! répondit le colonel.

Et le jour même, il envoya son rapport au général de brigade, commandant les E. N. E., les Éléments non endivisionnés.

« L'esprit des hommes du 113e bataillon de tirailleurs sénégalais que j'ai l'honneur de commander, est tout à fait remarquable. Ces hommes, entraînés pendant cinq mois au camp d'Arcachon, et qui depuis trois mois se sont habitués au bruit du canon, ne craignent plus le feu. Ils brûlent de se mesurer avec l'ennemi, et solidement encadrés par des régiments d'infanterie coloniale, ils rendront les plus grands services. Ce sont eux-mêmes qui demandent à

prendre les tranchées. Je suis heureux d'avoir à vous signaler un état d'esprit aussi satisfaisant, dont on est en droit d'espérer les meilleurs résultats. »

Trois jours plus tard arrivait du Corps d'armée l'ordre de faire monter en ligne le 113e bataillon de tirailleurs sénégalais.

Ils quittèrent un matin le bois Saint-Pierre, et à la nuit tombante Ouolofs, Bambaras, Toucouleurs, Sérères, Mandingues, Foulahs, Soninkés, Gouros, Baoulés, Yakoubas, gens du Nord et gens du Sud, un par un, ils entrèrent dans les boyaux qui conduisaient aux tranchées.

Toujours orgueilleux, les Ouolofs balançaient leur barda sur leurs larges épaules, voulant paraître indifférents au vacarme du canon qui faisait trembler la terre, et aux lueurs effrayantes des fusées qui zébraient le crépuscule. Les Bambaras, eux aussi, portaient la tête haute, pour montrer que leur race avait toujours connu la guerre des Blancs, qu'elle leur était familière et qu'ils n'ignoraient pas la manière des Toubabs. Les Toucouleurs proféraient

des injures obscènes contre les fils de trois sous qui avaient creusé ce sentier si étroit et glissant, et contre les fils de moins encore qui marchaient en tête du bataillon, et qu'il fallait suivre en courant, comme s'il était raisonnable de courir au-devant de la fatalité ! D'un pas pesant, les Mandingues suivaient leur chemin en silence, attentifs à l'endroit où ils posaient leurs pieds, et réfléchissant aux moyens de se tirer de l'aventure au meilleur compte possible. Les Foulahs, la gorge sèche, puisaient du courage à leur bidon, songeant vaguement que la panthère ou les buffles qu'ils chassaient dans les hautes herbes étaient moins redoutables que ces Toubabs qui, sans se voir, s'envoyaient la mort dans l'espace. Les Sérères, qui pendant la grand'halte s'étaient gorgés de vin, avançaient dans l'inconscience d'une demi-ivresse mais d'un pas ferme encore, car habitués dans leur pays à boire le vin de palme et l'eau-de-vie de mil, ils

tenaient merveilleusement l'alcool. Les yeux agrandis par l'effroi, les gens du Sud n'osaient lever la tête pour ne pas attirer sur eux le feu du ciel, et ils s'en allaient le front bas, les épaules courbées, entre les deux parois de terre, dans cette nuit grondante qui ne représentait pour eux qu'une bataille d'Esprits malfaisants.

Au beau milieu de la relève, trois obus éclatèrent sur le boyau. Des Gouros, terrifiés et se croyant déjà morts, se couchèrent de tout leur long. Il fallut les piquer avec des baïonnettes pour les mettre debout. Plutôt que de bouger, ils aimaient mieux, disaient-ils, que le bataillon marchât sur eux. Il y eut dans la colonne un arrêt, des altercations, des cris. Finalement, les sous-officiers poussèrent les Gouros dans un refuge ; le bataillon reprit sa marche, et en passant devant les malheureux qui vomissaient d'épouvante, les hommes des autres races disaient : « En vérité, ces gens-là salissent la peau des hommes

noirs ! Ils ne connaissent point la honte (1) ! »

Après trois heures de marche, le bataillon finit par arriver à la hauteur des sapes qu'il devait occuper. Compagnie par compagnie, escouade par escouade, les tirailleurs disparurent dans les trous sombres.

Lamine Cissé compta son monde : il ne lui manquait personne, tous les garçons étaient là.

— Eh bien ! fit dans l'obscurité le colporteur mandingue, que pensez-vous de cette guerre?

— Elle me dépasse, répondit le berger peuhl.

— Je crois que les Toubabs nous ont conduits aux portes de l'enfer ! déclara le constructeur de pirogues.

— Cela va au delà de tout ce qu'on pourrait raconter ! dit le chasseur d'éléphants.

Et comme le chamelier essayait de

(1) Par la suite ces mêmes Gouros se montrèrent excellents soldats.

se frayer un passage pour remonter dans la tranchée :

— Ne fais pas cela ! lui cria le caporal. Tu pourrais y laisser ton nez !

— En vérité, répliqua Samba Sarr, je préfère perdre la vie que de ne pas savoir ce qui m'est caché.

Il grimpa l'escalier de terre et de rondins qui conduisait au boyau, leva la tête au-dessus du parapet, regarda longuement, dans la nuit éclairée par les fusées, le terrain nu qui s'étendait devant lui, et revint trouver ses compagnons.

— Eh bien, Samba Sarr, qu'as-tu vu?

— Rien en vérité, fit-il. Des arbres qui n'ont pas de branches, du feu qui monte en l'air, et le bruit qui continue.

Il redescendait l'escalier, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre au-dessus d'eux.

— Qu'y a-t-il encore, Samba Sarr?

— Rien, répondit de nouveau le chamelier en jetant un regard dans la tranchée, ce sont des Toubabs qui passent Je crois qu'ils portent un homme mort.

— En vérité, fit quelqu'un, en voilà un qui ne manque pas de chance ! Je dis qu'il n'aura plus froid !

— Pitié pour sa mère ! fit un autre.

Et le chasseur d'éléphants :

— Eh ! mes garçons, vous avez fui le froid, mais je sais que je puis dire que bientôt nous aurons trop chaud ici !

— Ce qui est mauvais ne dure pas, ajouta le chasseur de crocodiles. Ce que nous faisons, faisons-le vite, et qu'on nous renvoie chez nous !...

Mais de nouveau, dans la tranchée les corvées recommencèrent, à peu près comme au bois Saint-Pierre ou dans le camp d'Arcachon : corvées d'eau, corvées de soupe, corvées de vin, corvées de grenades, travail de la pelle et de la pioche pour entretenir les boyaux. Les coupe-coupe et les fusils restaient toujours inutiles, et la seule différence avec ce qu'ils avaient déjà fait, c'est qu'ici, à tout moment, on recevait la mort sans la rendre.

Certes, la vie dans ces trous, ce n'était pas encore la guerre telle qu'ils pouvaient l'imaginer. La guerre dont leurs parents leur avaient toujours parlé, c'était la guerre en plein soleil, l'approche en silence autour d'un village, l'embuscade derrière les arbres, et tout à coup les guerriers qui s'élancent en criant, les palissades renversées, la ruée dans la brèche, le combat autour des cases, le fusil qu'on décharge et qu'on ne recharge plus, les coups de sabre sur la chair nue, les hurlements des femmes qui s'enfuient dans la forêt, les colliers et les bracelets arrachés, les vieilles égorgées comme un bétail inutile, les jeunes emmenées en esclavage, les huttes incendiées, et le soir, le retour avec les troupeaux et les captifs, les femmes qui s'avancent au-devant des vainqueurs, les danses, les tambours et les chants du griot qui célèbre les exploits de la journée...

— J'ai failli perdre mon esprit ! annonça Samba Sarr en rentrant dans la

sape. Et moi qui ne crains pas la mort, j'ai maintenant quelque chose qui m'effraie.

— Parle, lui dirent les autres, tu nous brûles le sang !

— Sur le chemin que je suivais, continua le chamelier, mes yeux ont vu une chose qui a crevé mon cœur. Une balle de kanou a fait un trou plus large qu'un grenier d'arachides, et déterré deux Toubabs. Et si tu passais par là, tu verrais des jambes et une tête qui n'ont pas de sépulture. Les bêtes viendront les manger bientôt !

— C'est là seulement ce que tu dis ! Cela ne valait pas la peine de nous faire peur, répondit Arouna Dia qui suivait la religion du Prophète. Celui qui meurt est mort, et où qu'on puisse l'enterrer, il n'en est pas diminué s'il réjouit Dieu dans l'autre monde.

— Cela ne va pas avec mon caractère, répliqua le chamelier. Je te le dis encore, la mort, je ne la redoute pas. Mais je préférerais tous les malheurs de

la vie à celui d'être sans sépulture ! Tu peux aller à M'Badane où je suis né. Tu verras, non loin du village, l'endroit où sont enterrés tous nos pères et nos grands-pères. Et si tu ne l'as pas vu, je vais te dire, Arouna Dia, de quelle manière, chez nous autres Sérères, nous enterrons nos parents.

Et longuement le chamelier raconta comment, dans son pays, lorsqu'un homme était mort, on creusait un large trou profond où l'on enfouissait tout entière la case du défunt. Au milieu de sa case, lui-même était placé debout, soutenu par un piquet, avec son collier de perles rouges et ses armes, et des calebasses d'eau et de mil, et tout ce qui lui était nécessaire durant le long voyage qu'il allait faire dans l'autre vie. Ensuite on recouvrait le tout avec des arbres et de la terre. Et de cette façon, conclut le chamelier, nous continuons après la mort à vivre dans les cases que nous avons toujours habitées.

— J'ai entendu raconter, dit à son

tour le colporteur mandingue, que certaines gens enterraient leurs morts dans les rochers, le plus haut possible sur les montagnes.

— C'est au pays des grands chevaux, précisa le Toucouleur, du côté du Soleil Levant, dans la contrée du Macina. Mais celui qui part pour ce pays ne sait jamais s'il reviendra, car le Macina est loin !

— Chaque race a ses habitudes, déclara le berger peuhl, et je ne pourrais pas dire où est le bien et où est le mal.

— Laissez donc tout cela, mes garçons, s'écria Demba Ba le constructeur de pirogues. Vous parlez tous de la mort, quand nous avons encore notre nez ! Même dans la guerre des Toubabs, si méchante qu'elle soit, celui-là seul meurt qui est marqué pour la mort. Mais celui qui n'est pas marqué peut marcher au milieu du feu, et rien de mauvais ne l'atteindra.

L'arrivée d'un sergent interrompit ces propos.

— Deux hommes pour la corvée d'eau ! cria-t-il dans la sape.

Lamine Cissé désigna Samba Diouf et le constructeur de pirogues.

Les garçons s'équipèrent, gravirent l'escalier de rondins, et à peine étaient-ils dehors qu'on entendit un grand fracas. Presque aussitôt Samba Diouf reparaissait dans l'abri.

— Lamine, dit-il paisiblement, tu devras envoyer un autre garçon avec moi. Quelque chose est arrivé à la tête de Demba. Il est tombé et ne peut se relever.

Le caporal sortit dans le boyau, et découvrit à quelques pas le malheureux Demba Ba, accroupi, la tête pendante, essuyant d'un geste machinal le sang qui lui coulait sur les yeux. Son casque avait roulé à terre, et au-dessus du front, sur le crâne rasé, on pouvait voir un trou où l'on aurait passé les quatre doigts de la main repliés.

— Je crois qu'ils l'ont touché, dit Lamine.

Diouf repartit pour la corvée, tandis

que le caporal, aidé de Samba Sarr, prenait le blessé sous les bras et le descendait dans la sape, en attendant les infirmiers.

On l'avait étendu par terre sur une couverture déployée, et tous les hommes de l'escouade le regardaient d'un air tranquille, assez pareil à de l'indifférence, qui en était peut-être en effet, mais qui venait aussi, et plus profondément, de leur résignation au destin.

— L'accident qui tue ne s'annonce pas, dit quelqu'un.

— Il remue, constata le colporteur.

— Tant mieux ! fit le chasseur de crocodiles. On assure qu'être couché et se débattre sur le sol n'a rien de commun avec la mort.

— Nous sommes dans la main de Dieu et des Toubabs, et notre souffle n'a plus beaucoup de valeur, opina gravement un disciple du Prophète.

Le pauvre tailleur de pirogues, dont les lèvres s'étaient crispées dans un rictus qui découvrait ses dents et ses gencives, tirait à lui la couverture, avec le geste

instinctif de toutes les races du monde qui se voilent la face devant la mort.

— Il a peut-être froid, remarqua le berger peuhl.

— Ce n'est pas le froid qui le gêne, répliqua le chasseur d'éléphants.

Demba Ba avait fini par ramener sur son visage un pan de la couverture de laine. Ne trouvant rien à dire, ses camarades se taisaient, et l'on n'entendait plus que les hoquets du moribond et ses mâchoires qui claquaient.

Samba Sarr brisa le silence :

— Peut-être a-t-il soif, dit-il ; je vais lui donner mon bidon.

Mais le Ouolof noir l'arrêta :

— Ne fais pas cela, chamelier ! Demba suit la loi du Prophète, et n'est pas, comme toi, un buveur de vin !

— Cela seul peut lui donner de la force, et par ma vie ! votre Prophète ne pourra me le reprocher.

Le chamelier alla chercher son bidon, releva la couverture, et approchant le goulot des lèvres presque blanches :

— Sa peau devient plus claire, dit-il. Il ne va pas durer longtemps.

Et en effet, la peau du tailleur de pirogues avait pris une teinte d'un gris sale, là où le sang ne la souillait pas. Ses yeux vitreux ne regardaient nulle part. Il paraissait ne pas souffrir. Machinalement, il aspira le vin qui se mêla au sang sur ses joues. Et comme si cet effort avait suffi pour rompre en lui l'équilibre de la vie, dans un dernier hoquet il rejeta ce qu'il venait d'avaler, son corps entier eut un tressaillement, ses mâchoires grincèrent plus fort, et il s'immobilisa.

— Je crois bien qu'il est mort, annonça le chamelier.

Et rebouchant son bidon :

— Un nez est vite tombé, fit-il.

— O Cissé Capolar, sois bon, lis-moi ma lettre. Je pense qu'elle vient de notre pays.

— Dieu veuille qu'elle contienne de bonnes choses, Diouf, répondit Lamine Cissé, car tu es un homme juste et droit, et je ne souhaite pas que rien de mauvais te tombe sur la tête.

Le caporal ouvrit la lettre.

— C'est ton père qui l'envoie, dit-il.

— Je l'en remercie, fit Samba.

Et le caporal lut :

« Diouf à Samba Diouf.

« Que Dieu t'accorde la paix et te conserve en bonne santé. La mienne est bonne et celle de tes parents aussi. Ta mère et moi, nous avons bien reçu les seize dérems que tu nous as envoyés par le mandat de la poste. Nous avons

été bien contents. Je voulais acheter, comme tu me l'as demandé, un pagne pour la fille des Sédi, mais nous avons vu tous (et on en cause dans le village) qu'un dioula (1) qui vient du Levant, et qui transporte sur sa tête, parmi ses marchandises, les colliers qui plaisent aux femmes et les mouchoirs teints à l'indigo du pays de N'Galam, marche autour de sa case ; et si tu restes encore longtemps dans le pays des Toubabs, nous ne savons pas si ses parents n'accepteront pas les cadeaux de ce dioula. Mais ne crains rien ! Nous prendrons soin qu'on nous rende la génisse que tu avais donnée comme avance de dot et qui est pleine maintenant, ainsi que la jument dont tu as fait présent à son père, et le bracelet de main que tu as fait forger pour elle à Maciré N'Gom le forgeron. Donc ne trouble pas ta tête avec cela ! Nous n'avons pas ensemencé le terrain sur le chemin de M'Bakor, car

(1) Colporteur.

il y avait trop d'arbres à couper, et maintenant que tu n'es plus là, je n'ai pas assez de force pour nettoyer tout ce champ. Mais j'ai ensemencé d'arachides et de mil les champs qui touchent la rizière ; ta mère et tes sœurs ont pu repiquer le riz, et ton jeune frère, qui est seul, peut garder les deux champs contre les singes et les voleurs. La vache à la corne cassée a eu une génisse, mais au milieu de la saison des pluies la hyène nous a enlevé un veau et a mordu notre âne à la cuisse. Heureusement il n'en mourra pas. Les gens de Niômi te saluent, ta mère te salue, tes sœurs te saluent et te font dire de leur envoyer des tissus de soie de France. On dit que c'est bien moins cher qu'ici, et tu dois en trouver facilement dans le pays où tu es, et dans le pays des Alamans, si vous avez pénétré dans leurs magasins. Tous tes parents te saluent.

« Ton père,

« DIOUF. »

— Pardonne-moi, Cissé Capolar, reprit le Niôminka lorsque le caporal eut fini sa lecture. Je crois que j'ai aussi reçu une autre lettre. Achève d'être bon. Et comme personne ne nous dérange en ce moment, lis-moi encore ce petit papier qui est arrivé en même temps.

— Ce n'est que pour toi seul, Samba, que je ferai cela ! répondit l'ancien élève de Mgr Jalabert pour augmenter le prix de son intervention amicale.

Et de nouveau il lut :

« Yamina Sédi à Samba Diouf, tirailleur en France.

« Je souhaite que tu sois en bonne santé. Quant à moi et à toute ma famille, nous sommes en paix. J'ai reçu les trois dérems que tu m'as envoyés, mais tout est cher ici, et les pagnes que j'achetais six fiftins coûtent maintenant cinq dérems. Et autrefois l'eau ne passait pas au travers, mais aujourd'hui tu pourrais en faire une moustiquaire ! Ainsi tu aurais pu envoyer plus d'argent. Samba,

je ne pense qu'à toi, et tu es le mari que mon père et moi nous avons accepté. Mais je crois que tu dois être content d'habiter dans le pays des Toubabs et que tu te trouves bien avec les femmes aux oreilles rouges, car jamais je n'ai entendu dire qu'une guerre durait si longtemps. Je crois que tu pourrais revenir si tu voulais. Mais j'ai aussi entendu dire que vous aviez gagné de grandes batailles, tué des ennemis que l'on ne peut plus compter, et alors, dans ma tête courte, j'ai pensé que tu avais pris pour toi deux ou trois de ces femmes des Alamans qui, dit-on, sont comme des ânes au travail, blanchissent bien le linge, et mettent bas des enfants qui ne finissent plus. Je pense que tu te trouves bien dans le pays des Toubabs où le vin ne manque jamais, et où le pain ne coûte pas cher. Nous sommes dans la main de Dieu, et ce qui doit arriver, arrive seul. Mon père te salue, ma mère te salue,tous mes parents te saluent. Je te salue.

« YAMINA SÉDI. »

Pendant cette lecture, Samba n'avait cessé de se mordre le dessus des doigts, ou de les faire claquer l'un sur l'autre, marquant ainsi son impatience.

— Voilà ! dit le caporal. Ce qu'il y avait dans tes lettres, je te l'ai dit, ô Diouf.

Et dans une pensée charitable, pour détourner l'esprit du Niôminka des nouvelles qu'il venait de recevoir :

— Si ton père te voyait, ajouta-t-il en riant, il ne te demanderait pas de lui envoyer de la soie, alors que nous n'avons sous les yeux d'autre étoffe que le drap de nos capotes et la toile de nos chemises ! En vérité, là-bas ils ne se doutent point de ce qui se passe ici, et ce n'est pas la peine de l'écrire, car ils ne le croiraient pas.

— Que j'en perde la vie ! répondit le pêcheur de lamentins qui poursuivait sa pensée, il est mauvais de se fier aux femmes. Ce que la fille des Sédi me reproche, elle est sans doute sur le point de le faire !

— Ne pense pas à ces choses, reprit le caporal en lui remettant ses papiers.

Et le Niôminka, pensif et mordant toujours ses doigts, redescendit dans la sape.

Au fond du trou, le chamelier criait, vociférait et se mordait, lui aussi, le dessus des doigts avec rage.

— Qu'est-ce donc qui te tombe dessus? lui demanda Samba Diouf.

— Ce qui m'arrive est trop fort pour être dit ! répondit le chamelier.

— Parle quand même, Samba Sarr. Peut-être je pourrai t'aider.

— Tu ne le pourras point, car mon chameau est mort !

— Et de quoi est-il mort? reprit l'autre oubliant pour un instant le malheur qui menaçait sa propre tête. Ton jeune frère lui a-t-il laissé manger des feuilles de fak ou les fruits du khéver?

— Non, fit Samba Sarr d'un air sombre. Ils disent que c'est un homme du village voisin qui lui a coupé le tendon d'une patte de derrière, en lui jetant sa

faucille à la volée, parce qu'il pâturait dans son champ. Ils disent aussi que les vieux du village l'ont frappé d'une amende de quarante-sept dérems, pour payer l'animal. Que ce fils de chien meure avant que je revienne ! ou je lui fendrai les reins, à lui et à ses quarante-sept dérems !

— Tu lui fendras peut-être les reins, dit le griot de Karantaba qui avait pris dans l'escouade la place du tailleur de pirogues ; mais quand tu reviendras, tes quarante-sept dérems, personne ne pourra plus les voir !

Et de plus belle, le chamelier recommença de jurer qu'il étriperait le père, la mère et tous les grands-parents de celui qui avait tué son chameau, prenant l'escouade à témoin que sa viande eût dû faire crever de la colique tous ceux qui s'en étaient nourris !

Quant au chasseur d'éléphants, la lettre qu'il avait reçue lui avait fait au contraire grand plaisir, en lui apportant la nouvelle qu'on avait interdit la vente

de la poudre et du plomb, et cela apaisait quelque peu ses regrets de ne pas faire parler le fusil à tous les échos de sa forêt.

— Et toi? demanda-t-il au chasseur de crocodiles qui n'avait encore rien dit. Que se passe-t-il dans vos pays?

— Rien, mon ami, répondit énigmatiquement Demba Ouade. Il n'y a que des fous qui sont restés là-bas...

Toute cette nuit, le canon retint les Noirs éveillés. A l'approche du jour, de minute en minute, le fracas augmentait, et les tornades de la saison des pluies, quand sous les coups du tonnerre les puissants acajous craquent et s'abattent dans la forêt, écrasant tout autour d'eux, n'étaient qu'un jeu d'enfant auprès de cet orage qui éclatait sur leurs têtes.

— Eh ! les garçons ! dit un sergent indigène en entrant dans la sape. Je crois bien que c'est aujourd'hui que nous allons connaître les Alamans !

— Dieu veuille qu'il dise vrai ! fit avec humeur Samba Sarr que la mort de son chameau avait rendu irritable. Tout vaut mieux, en vérité, que ce que nous faisons en ce moment !

— Ne te presse pas, mon ami, repartit le griot. Si c'est plus chaud que ce que nous connaissons, ce sera brûlant !

— Si chaud que ce soit, poursuivit le chamelier, que cela finisse vite ! Ce qui est douloureux ne dure point, comme on dit chez nous.

— Une seule chose est à craindre dans cette affaire, affirma le berger peuhl. Mourir n'est rien, être diminué, cela seulement est quelque chose.

— Je n'aimerais pas avoir la main coupée, déclara le chasseur de crocodiles.

— Ni même un doigt, ajouta Samba Diouf, car si ton pouce tombe, ta main n'est plus qu'une cuiller.

— Ne dis pas cela, fit Samba Sarr. Ce qu'un malade refuse en grognant, un mort le prendrait avec joie.

— Aujourd'hui, reprit le griot, je saurai donc si les vieilles femmes qui m'ont prêté de l'argent ont bien fait des prières pour que je revienne les payer, et si leurs prières me serviront.

— Moi, intervint le chasseur d'éléphant, j'ai quelque chose de meilleur que les prières de tes vieilles. Que j'en perde la vie ! mais j'ai payé d'une génisse et d'un

mouton un téré qui me vient de Chir Bala M'baki lui-même, à qui rien n'est caché de ce qui a été, de ce qui est et de ce qui sera.

— Moi, expliqua le chasseur de crocodiles, j'ai bien sur ma poitrine et à ma ceinture deux térés qui n'ont pas de semblables contre les balles et les sabres, et un troisième au bras contre les armes qui assomment. Mais je préférerais me laver dans le sang des Alamans, après quoi je ne les craindrais pas plus que les caïmans de ma rivière, car je me suis graissé le corps avec le sang des caïmans, et c'est pourquoi je ne crains pas d'entrer dans la demeure du père des caïmans lui-même !

— Aujourd'hui on saura qui est le mieux protégé ! dit l'élève de Mgr Jalabert en faisant le signe de la croix. Mais pour le moment, mettre en fuite ces chiens d'Alamans, voilà le travail qu'on nous commande.

— Ne t'inquiète pas, Capolar ! fit le colporteur mandingue. Quand ils vont

nous voir, ils partiront et ils demanderont pardon !

— Tous ces Alamans, s'écria Diouf, et leur fils de chien de Guillaume, je voudrais qu'ils meurent dans le feu et qu'ils aient la colique sur la terre et après leur mort, car c'est à cause d'eux que nous sommes loin de nos parents et que nous souffrons du froid.

— C'est la mort seule qui doit être leur part ! reprit le caporal. Nous ne devons pas en laisser un seul vivant après cette bataille. J'ai lu sur les papiers des Toubabs qu'ils disent que nous sommes les fils de la forêt, que nous ne connaissons pas nos pères, que nos mères ne sont pas mariées, que nous sommes des fils d'incestes, et que c'est une honte de se battre avec nous. Voilà en vérité ce qu'ils disent !

Ce ne fut qu'un cri dans l'escouade :

— Ils ont insulté nos mères ! La mort seule est leur part ! Que personne ne pardonne !

Au-dessus de la sape, le vacarme con-

tinuait toujours. Samba Diouf fut envoyé porter un pli à la troisième compagnie, qui se trouvait sur la gauche. Il passa devant les Toucouleurs et les Mandingues, dont se composait presque uniquement la quatrième compagnie, et qui déjà se répandaient dans les boyaux pour l'attaque. L'appréhension du péril donnait à leurs visages une couleur d'un jaune sale.

— Vous aurez mal au ventre aujourd'hui ! leur dit en riant le Niôminka, et votre pantalon se mouillera !

A quoi les Mandingues répondaient avec leur aménité coutumière :

— C'est aujourd'hui qu'on te sortira les tripes !

— Oui, mais avant qu'ils me touchent, vous mourrez tous, vous aussi !

— Fils de chien ! C'est toi qui mourras, avec les dix pères qui t'ont engendré !

Et Samba, continuant son chemin, atteignit la troisième compagnie, formée en majeure partie de Baoulés que leurs

gradés faisaient placer dans la tranchée de départ, à grands renforts de bourrades et de cris. Plus encore qu'à l'ordinaire l'hébétude se lisait sur leurs visages, et un rictus d'inquiétude découvrait leurs dents limées en scie.

— Lô ragal à ragal, leur jeta Diouf au passage, bé teil sa tat fété sà guénaw (1).

Mais comme les autres ne comprenaient pas sa langue, cette plaisanterie ne trouva aucun écho.

Dans les boyaux, le silence et l'immobilité avaient remplacé maintenant l'agitation de tout à l'heure. Samba rejoignit son escouade qui, elle aussi, avait quitté la sape pour se ranger derrière le parapet. Il prit sa place habituelle entre le chamelier et le colporteur mandingue.

Celui-ci, qui appartenait pourtant à la religion du Prophète mais qui s'était peu à peu abandonné au plaisir des boissons fermentées, emplissait son quart

(1) De quoi as-tu peur, as-tu peur? Jusqu'à présent ton derrière est toujours derrière toi.

de sangara, l'eau de feu dont la veille on avait augmenté la ration. Comme l'exige la politesse, avant d'y tremper ses lèvres, il passa le quart à son voisin de droite pour qu'il en bût une lampée, puis le vida presque en entier, et offrit le reste à Samba. Tout cela sans mot dire, car les gorges étaient serrées et l'on s'attendait à quelque chose qu'on n'avait encore jamais vu. Samba fit à son tour les honneurs de son bidon, tandis que le chasseur de crocodiles et quelques autres de l'escouade qui s'en tenaient rigoureusement aux préceptes du Prophète, mâchonnaient les noix de kola qui donnent l'énergie et qui trompent la faim.

Et tout à coup, ce furent des mains levées, le cri : « En avant, mes garçons ! » dans toutes les langues de l'Afrique Occidentale. Les uns avançaient en bon ordre, jetant devant eux leurs grenades avec autant de sang-froid que s'ils avaient fait l'exercice dans le camp du Courneau. Les autres, dans une

course aveugle, s'élançaient vers la mort qu'ils allaient donner ou recevoir, en criant : « Aoua ! Alaoua ! Aïtia ! Aïlentia ! » D'autres, dont les gradés étaient déjà par terre, tourbillonnaient au hasard sous les rafales de mitrailleuses et les éclats d'obus qui soulevaient la terre et les cailloux autour d'eux.

« Aïtia ! Aïtia ! » criait Samba. Et il courait droit devant lui, trébuchant dans les trous, se relevant, reprenant sa course, se heurtant à d'autres Noirs qui couraient comme lui, se relevaient ou ne se relevaient pas. Il avait lâché son fusil, et une grenade d'une main son coupe-coupe de l'autre, il allait, hurlant toujours : « Aïtia ! » Dans son élan il franchit un fossé, sans même voir les hommes habillés de capotes gris-vert qui étaient couchés au fond. Au milieu des éclatements et des balles qui sifflaient autour de lui, il arriva sur un autre fossé, et cette fois il vit dedans des hommes qu'il ne connaissait pas. Alors, brandissant son coupe-coupe, il se jeta

sur eux. Dans un éclair il aperçut près de lui le chamelier, qui faisait tournoyer son couteau et détachait à la volée la tête d'un grand gaillard blond. Du sang lui gicla au visage, l'aveuglant à demi et l'empêchant de voir où sa lame venait d'entrer. A ce moment, il lui sembla qu'une hyène le mordait à l'épaule, et soudain il se trouva transporté à des milliers de lieues de l'endroit où il était à l'instant... Tous les arbres de la forêt qui entourait son village s'abattaient avec fracas et lui écrasaient la poitrine. Une armée innombrable de tailleurs de pirogues frappait les troncs à coups de hache. Et il se disait en lui-même : « Comment ces fils de chiens ne m'ont-ils pas prévenu pour que j'aie le temps de sortir de la forêt ! » Mais sous les haches des tailleurs de pirogues, les arbres gigantesques continuaient de tomber sur lui, et leurs branches étaient si serrées que la nuit se fit sur sa tête. Il criait, mais sa propre voix, il ne l'enten-

dait plus, car elle était couverte par les cognées qui frappaient, les arbres qui croulaient, les cris perçants des singes, et l'effrayant tapage des buffles, des hyènes et des panthères qui s'enfuyaient en grognant. Puis tout à coup le tumulte cessa. Une fois encore il essaya de soulever la masse des arbres, et il retomba sur le sol, vaincu par le poids de la forêt.

CHAPITRE TROISIÈME

Samba Diouf maintenant ne rêvait plus.

Couché dans des draps blancs, par la fenêtre grande ouverte il apercevait le fort Saint-Jean, le phare et les mâts des navires dans le vieux port de Marseille. Depuis deux mois il était là, soigné pour diverses blessures, dont la plus grave, à l'épaule, rendait son bras gauche inerte, pareil à une branche morte. D'un côté, il avait pour voisin la muraille, qui entend tout et ne répond jamais ; de l'autre, un soldat russe qui ne le comprenait pas davantage, mais avec qui tout au long de la journée il faisait la conversation. Au parler chantant du Russe, différent à son oreille du parler habituel des Toubabs de France, il avait connu tout de suite que son voisin, bien qu'il n'eût pas la peau noire, n'était pas de la même race que les autres blessés de la salle. Et

comme le paysan du steppe l'écoutait avec patience, il s'imaginait vaguement que celui-ci le comprenait et qu'il était seulement empêché de lui répondre dans sa langue. D'ailleurs, qu'importait de se comprendre ! Samba n'était même pas effleuré du regret de ne pas savoir ce que lui racontait le Russe, quand son voisin, pris à son tour du besoin de parler, lui faisait des confidences. Et à tous deux il suffisait de trouver des oreilles complaisantes et des yeux qui avaient l'air de s'intéresser aux histoires tout à fait inintelligibles qu'ils se contaient l'un à l'autre.

La même infirmière leur apportait des tisanes, des rafraîchissements, des oranges. Il n'échappait pas à Samba qu'elle s'attardait plus volontiers à côté de son lit, pour lui adresser quelques mots qu'il saisissait plus ou moins, mais que son sourire lui rendait clairs. Il était triste quand une autre infirmière la remplaçait dans la journée, il était gai quand il la voyait reparaître dans la salle, et de

vagues pensées s'étaient mises à se promener dans son esprit. Ni sa mère, ni ses sœurs, ni Yamina n'auraient pris pour lui tant de peine s'il avait été malade. « Je n'ai rien à donner, pensait-il, à cette belle fille des Toubabs, et cependant elle m'entoure de soins. Est-ce seulement pour le merci de Dieu? Cela dépasse mon esprit. » Et bien qu'il demeurât toujours très poli et respectueux, le souvenir lui revenait d'histoires racontées sous le m'bar, de femmes blanches qui avaient aimé des Noirs, et même en avaient emmené dans leur pays. Il y avait aussi, disait-on, des Noirs qui avaient trouvé leur chance avec des femmes blanches dans les expositions des Toubabs. Mais ces idées qu'il remuait en lui-même restaient secrètes au fond de son esprit, c'est-à-dire qu'il n'en parlait pas à son voisin le Russe, car les choses de femmes ne se racontent point.

— Makhouré! s'écria-t-il un matin, en voyant passer devant son lit un certain Makhouré N'Diaye, entré à l'hô-

pital pour de vagues douleurs intestinales, et qu'on gardait depuis des mois parce qu'il lisait et parlait le français, ce qui rendait de grands services aux médecins et surtout aux malades dont il traduisait les lettres.

Makhouré se dirigea vers Samba avec la suffisance d'un Ouolof originaire d'une des quatre communes qui ont, au Sénégal, le privilège d'élire un député. Et Samba lui tendant une lettre :

— Je crois, dit-il, que j'ai reçu un papier de notre pays. Pardonne-moi, Makhouré N'Diaye, et lis-moi ce qui est dedans.

— Par Dieu, je le ferai ! répondit le Ouolof. Dieu veuille qu'il ne contienne que des choses de paix !

« Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, disait le chasseur d'antilopes, car ton père me donne de tes nouvelles, et chaque fois qu'il t'a écrit, je lui ai dit de te saluer. J'ai peu de choses à t'annoncer, parce que mon fusil ne parle plus. Les Toubabs nous ont retiré la poudre, et je

pense que c'est pour que vous en ayez davantage afin de tuer vos ennemis. Dieu veuille qu'elle vous serve à quelque chose et que votre main soit adroite! J'ai dit au boutiquier qui réclame ce que tu lui dois pour l'étoffe de ton pantalon, que tu n'étais pas mort et que tu reviendrais le payer. J'ai aidé à réparer le grenier à mil que tu avais contruit il y a quelques saisons, et j'en ai refait la couverture avec de la paille neuve. Je ne te dis pas cela, ô Samba, pour que tu me remercies, mais parce que nous sommes deux amis qui respirons par le même nez. C'est pour cela aussi que je puis te dire ce qui se passe dans la maison de Yamina. Tu y as laissé ton cœur et ton esprit, mais, comme on dit, il faut aimer les femmes et ne pas avoir confiance en elles. Leur langue est rapide, mais leur tête légère. Elles sont comme certains oiseaux qui ne couchent jamais sur la même branche. Mais de ce que je te dis, il ne faut pas te tourmenter la tête. Il n'y a que ce qui doit être qui est, et ce

qui est ne peut pas diminuer un homme comme toi. Le colporteur qui tournait autour de sa maison, a mangé de son riz et de son mil, et je crois maintenant que son bouc suit la chèvre de Yamina. Il est tard dans la nuit quand il quitte sa case. Je ne puis pas encore affirmer qu'elle a manqué à sa parole, mais elle porte les bijoux et les bagues de cet étranger. Et que Dieu me pardonne si ce n'est pas la vérité ! mais la vieille Sokhna a vu sur sa figure que son ventre la fatiguait. Les gens de Niômi te saluent, mon frère te salue, mon père te salue, tous tes parents et amis te saluent. Je te salue.

« Demba N'Dour. »

Makhouré N'Diaye, ayant lu, remit à Samba son papier en lui disant simplement :

— Dieu veuille que tu retournes bientôt dans ton village, Diouf !

Sur quoi le Niôminka, sans répondre, lui tendit une autre lettre qui, celle-là,

venait de son père. Mais il avait l'esprit si occupé ailleurs qu'il n'en écouta la lecture que d'une oreille distraite. Au reste, à son habitude, le vieillard ne l'entretenait que de la cherté de toutes choses, et pour finir lui demandait de l'argent, faisant valoir cette raison, sur laquelle il n'insistait pas, que désormais il était inutile d'en envoyer à Yamina.

Samba sortit de dessous son traversin un petit sac de toile d'où il tira cinquante centimes. Tout en protestant vivement qu'il ne voulait rien accepter, car ils étaient tous frères, l'électeur de Saint-Louis fit promptement disparaître la piécette dans sa poche, et s'éloigna toujours digne, le calot sur l'oreille, dans son complet gris d'hôpital, qui avait pris sur sa personne une élégance de livrée.

Alors, non sans amertume, le pauvre Niôminka se prit à réfléchir que depuis des années il cultivait le champ de son futur beau-père, qu'il lui avait fourni du poisson en abondance, et qu'aujourd'hui la fille des Sédi le trahissait pour

quelques pagnes, des bracelets et des noix de kola que lui avait donnés un homme qui n'était pas du pays! Pendant ce temps, le Russe lui racontait Dieu sait quelles histoires de son village lointain. Et Diouf, pour la première fois abandonnant son caractère et sa politesse habituelle, se retourna vers la muraille en murmurant avec humeur : « Je n'écouterai plus les paroles de ce fou ! »

Un nouveau courrier arriva. Samba Diouf regarda ses lettres, les palpa, les tourna entre ses doigts, et finalement ayant glissé ses papiers dans sa capote, il s'en alla, perplexe et se frottant le nez, s'asseoir sur un banc du jardin.

L'air tout à fait indifférent et amical à la fois, l'électeur de Saint-Louis s'approcha aussitôt, s'informa de son bras, bavarda de choses et d'autres, pour en venir à ces mots fallacieux, qu'il lui dit sans le regarder :

— Que se passe-t-il dans vos pays?

— Chez nous donc, rien qui ait de l'importance, répondit évasivement Samba sans le regarder davantage.

— Cela vaut mieux que des choses pénibles ! répliqua le Ouolof, les yeux toujours ailleurs, et d'un ton aussi détaché que si l'idée de gagner cinquante centimes ne l'avait jamais effleuré.

Et sur ces mots il s'éloigna, en quête d'un autre tirailleur qui, celui-là, n'aurait pas de secrets à garder.

Samba resta seul sur le banc, avec ses lettres remplies de choses qu'il eût bien voulu savoir. Toute une semaine il se frotta le nez, s'écrasa la joue avec le pouce, se mordit le dessus des doigts, se tira les poils de la barbe, et la conversation du Russe ne le distrayait guère du souci qui l'obsédait ! Bien des fois, quand Makhouré N'Diaye passait devant son lit ou dans une allée du jardin, en lui adressant un salut imperceptiblement narquois, bien des fois il fut sur le point d'arrêter le Ouolof pour lui montrer ses papiers. Et peut-être allait-il s'y résoudre, lorsque sa chance lui fit apercevoir, dans la cour de l'hôpital, un sien Toubab qu'il avait connu naguère au Bataillon, et qui avait rendu maints services à lui et à ses camarades, parce qu'il connaissait leur langue.

Il l'attendit au passage, et se mettant au garde à vous :

— Ouaï ! mon Toubab, lui dit-il avec son plus large sourire, il y a longtemps que je ne t'ai pas vu ! Je croyais que tu nous avais quittés, et cela faisait mal à mon cœur. As-tu seulement la paix?

— La paix seulement, Diouf ! répondit l'officier, car je crois bien que c'est Diouf ton nom?

— Ouaï ! mon Toubab, tu es bon ! reprit Samba en se passant la main sous le menton.

Compliment que le toubab traduisit en répondant :

— Qu'est-ce que tu veux encore de moi?

— Ouaï ! répéta Samba en se frottant le nez, j'ai entendu dire que tu étais bon !

— Allons, Diouf, qu'est-ce qui t'arrive?

Fouillant lentement dans sa poche, Samba en retira ses lettres.

— Ouaï ! fit-il, c'est quelque chose comme un papier, mon Toubab !

— Fais-moi voir, dit l'officier.

Et affectant soudain l'air bourru :

— Mais pourquoi viens-tu me fatiguer, et ne te fais-tu pas lire tes lettres par Makhouré N'Diaye qui a été élevé par les Pères et qui sait lire le français?

— Ouaï ! ne te fâche pas, Toubab ! En toi seulement j'ai confiance. Il y a des choses dont j'ai peur d'avoir honte devant la face de mon semblable.

— Et devant moi donc?

— Je ne le crains pas, car vous autres, Toubabs, êtes bien élevés et ne vous mêlez pas de nos affaires.

— En vérité tu es rusé ! Donne-moi tes lettres que je les lise.

Il y en avait de son père, de ses parents, de ses amis, mais aucune de Yamina. Et personne ne lui disait rien sur la fille des Sédi, hormis le chasseur d'antilopes qui, après lui avoir parlé

de différentes choses du village, ajoutait :

« Et maintenant, l'homme qui avait approché ta fiancée et qui était entré dans sa case, on ne l'a plus revu depuis le jour où le Commandant Toubab fit battre le tambour dans le pays, pour dire que tous les hommes au-dessous de trente-cinq ans devaient se réunir en palabre avec les chefs de village. On ne sait pas ce qu'il est devenu. Mais j'ai su par un bruit de derrière la palissade, qu'il avait pris la route du Sud, dans la nuit, emportant sur sa tête toutes ses richesses, et qu'il était passé sur le territoire des Toubabs portugais, car là on ne fait pas de soldats... »

— En vérité, dit Samba pour dissimuler l'impression que lui causait cette lecture, en vérité, mon Toubab, ce Demba N'Dour est mon ami et nous respirons par le même nez ! Pour aller à la ville où il trouve quelqu'un qui écrive sa lettre, il est obligé de se lever, le matin,

au premier chant du coq, et de marcher jusqu'à ce que le soleil soit au-dessus de sa tête. En vérité, Demba N'Dour a pour moi de l'amitié !

— Et moi donc, Samba Diouf, je n'ai pas pour toi de l'amitié?

— Ce n'est pas la même chose. Toi, tu es mon Toubab.

— Alors, continua l'officier (qui voyait bien que malgré son sourire le pauvre garçon était troublé), puisque je suis ton Toubab, je vais te dire une chose, Diouf. Un véritable homme ne se fatigue pas la tête pour des questions de femme. Et je te dis encore ceci : Il vaut mieux être trompé avant qu'après le mariage.

— Tu dis la vérité, fit Samba. Et que j'enterre ma mère ! tu as les oreilles rouges, mais ton cœur est noir comme le nôtre, et tu nous connais bien ! C'est pour cela que je n'ai confiance qu'en toi !

A ce moment, une sonnerie retentit dans la cour de l'hôpital. Et Samba,

quittant son Toubab, se rendit où le clairon l'appelait, avec la lenteur d'un blessé qui connaît ses prérogatives et sait qu'hormis la soupe, en quelque endroit qu'il aille sa présence est inutile.

Ce matin-là, sur l'hôpital, les drapeaux flottaient au vent de mer ; des têtes coiffées du calot bleu ou du bonnet de coton se pressaient aux fenêtres ; dans la cour, un bataillon formait la haie sur trois côtés ; la musique jouait *Sambre-et-Meuse*, et par le portail grand ouvert un général arriva au galop, avec tout son état-major.

Une petite troupe d'officiers et de soldats se tenait sur deux rangs, en avant du front des troupes ; et parmi eux, Samba Diouf, au second rang, derrière les officiers. La musique cessa de jouer. Le général descendit de cheval et tira son épée. Samba le vit venir à longues enjambées, suivi d'un capitaine qui portait une boîte, tandis que tambours et clairons faisaient un grand sabar de fête. Puis le sabar s'arrêta, et le général s'approchant du premier officier, qui était un colonel, lui cria quelque

chose à pleine voix, comme si le colonel était sourd ; ensuite il lui mit sur la poitrine une des médailles qui se trouvaient dans la boîte, le frappa avec son sabre sur l'une et l'autre épaule, et après l'avoir frappé, il l'embrassa sur les joues... Et le général fit ainsi avec chacun des officiers. Il fit de même avec les hommes qui se trouvaient au second rang, mais après les avoir frappés, au lieu de mettre sa joue sur leur joue, il leur serrait simplement la main.

A présent, le général se tenait devant Samba. A lui aussi il cria quelque chose, et le Niôminka, les yeux fixes, les bras le long du corps (tous les deux si immobiles qu'on n'aurait pu distinguer le bras mort du bras vivant), entendit le nom des Diouf au milieu d'autres paroles auxquelles il ne comprenait rien. D'ailleurs eût-il été mieux instruit du parler des Toubabs, que l'émotion, la fierté, l'espérance qu'après cette fête on le renverrait dans son pays, l'auraient empêché de rien comprendre... Le général accrocha sur sa ca-

pote une médaille à ruban jaune, et serra sa main valide, qui par bonheur était la droite, car sa chance avait voulu que ce fût sa petite main, sa main gauche, qui fût abîmée. Puis il passa au suivant. Et quand il eut embrassé toutes les joues, serré toutes les mains, et qu'il n'y eut plus de médailles dans la boîte, le régiment, au son de la musique, défila devant ceux qui venaient d'être décorés.

Quelques instants plus tard, dans une des allées du jardin, tous les Noirs de l'hôpital se pressaient autour de Samba.

— Tu es plein de chance, ô Diouf, lui disait d'un ton affectueux, où l'on sentait un peu d'envie, l'électeur de Saint-Louis. Moi qui connais Dakar, Rufisque et tout le bord de la mer, moi dont le grand-père était l'ami des premiers Toubabs qui sont descendus au Sénégal et qu'on appelle Hilaire et Porom (1), moi

(1) Makhouré N'Diaye veut certainement parler de MM. Hilaire Morel et Prom qui, vers 1830, fondèrent les premiers comptoirs du Sénégal.

qui connais le père et la mère des Toubabs, j'ai eu en vérité des galons à cause de mes connaissances, mais je n'ai pas eu la médaille qui te rapportera une pension. Tu vas sans doute grandir ta tête parmi nous, et tu ne voudras plus parler à ton semblable !

— Je me souviens, dit un Sérère en prenant entre ses doigts la décoration de Samba, avoir vu une médaille qui ressemblait à celle-là, sur la poitrine d'Abdou Khali, notre chef du M'Badane. Il a la peau noire comme nous, mais il mange à la table des Toubabs, et ils lui parlent comme à un ami.

— Le roi n'est pas un parent, c'est vrai ! remarqua sentencieusement un homme de Bir, mais quand il t'accorde ses faveurs, il te rapproche de lui.

— Tu seras, déclara un Mandingue de Sédiou, comme le lieutenant Sidi qui, chez nous, ne vit plus que de la pension des Toubabs, et à toutes les fêtes attache à son m'boubou ses quatre décorations. Quand il marche sur la place publique

avec sa petite lance, les hommes s'écartent en le saluant, les enfants arrêtent leurs jeux, et les femmes lui souhaitent la paix, à lui et à toute sa famille.

— Samba, reprit l'homme de Bir, quand tu reviendras dans ton pays, les hommes en te parlant enlèveront leur coiffure, et les femmes en t'adressant la parole baisseront les yeux.

— Et quand tu auras affaire au Manso, ajouta un Lebou de Tiaroje, tu n'attendras pas à la porte jusqu'à ce que le soleil soit bas, car les gardes te salueront et te feront entrer le premier.

— Quand tu sortiras dans les rues, renchérit un Soussou de la Guinée, les Toubabs eux-mêmes auront du respect pour toi, et personne maintenant ne te traitera comme un serviteur !

Et sans malice (car ils étaient tous fiers de voir un homme de leur race distingué par les Toubabs) un Ouolof de Rufisque entonna la chanson qu'on chante sur la côte, pour se moquer de

ceux qui singent les Hommes aux oreilles rouges :

Tu es allé à Gorée,
Tu as appris à l'école,
Maintenant tu peux converser avec le Roi.
Mossié qui vient de France,
Ne se lève plus de bonne heure,
Et il n'en a plus honte !
Bonzour, Mossié !
C'est maintenant toi
Qui fais marcher le chemin de fer !...

Des rires énormes accueillirent cette galéjade africaine, qui les transportait tous si loin d'ici, dans leur pays.

— Tu as la bouche immense, Maciré ! disaient-ils. Et tu chantes comme un griot musicien !

A ce moment passa dans l'allée l'infirmière de Samba, accompagnée d'un officier qui portait sur sa casquette une belle ancre dorée, et dans lequel on reconnaissait tout de suite un de ces Blancs du bord de la mer qui approchent les fils du Roi et n'ont rien de commun avec les cultivateurs de pommes de terre de l'intérieur du pays.

Apercevant son Noir, la jeune fille s'en approcha aussitôt pour lui dire un mot d'amitié. Et Samba comprit bien qu'elle le félicitait, mais il comprit aussi que ce jeune Toubab qui se tenait près d'elle, était certainement le garçon que sa chance allait lui donner pour mari... Alors, une seconde, juste le temps d'un éclair, assombri dans son triomphe :

— Par ma vie ! pensa-t-il en la regardant s'éloigner, les femmes blanches n'aiment que les Toubabs ! Mais elles ont le cœur généreux. Et ce que cette femme faisait pour moi, elle le faisait, en vérité, pour le merci de Dieu !

Pendant huit jours, à tout moment, on l'appela dans le bureau pour les formalités du départ, lui et les grands blessés qui devaient s'embarquer sur le prochain transport. Et un matin, tous les Noirs qui pouvaient quitter leur lit, les uns le bras en écharpe, les autres appuyés sur des béquilles, les autres la tête enveloppée de bandages, qui cachaient des entailles bien autrement profondes que les balafres rituelles qu'ils portaient depuis leur enfance pour marquer leur origine et leur race, tous, à travers la cour de l'hôpital, accompagnèrent ceux qui partaient, faisant des souhaits de bon voyage ou donnant des commissions :

— Si tu passes par Bandiol, salue mes parents ! disait l'un.

— Si tu passes à Diaola, salue mes parents ! disait l'autre.

— Si tu vas à Gorée, salue la famille des Diaye ! dit le sergent Abdou Faye. C'est eux qui m'ont donné ma femme !

Et d'autres ne disaient rien, comme ce Pélé Noumo, de la race des Bobos et du village de Bobo Dioulasso, parce qu'il savait que son pays est à douze journées de cheval de Sikasso, qui est à quinze jours de cheval de Bamako sur la rivière Diéliba, et qu'il était bien sûr qu'aucun de ceux qui s'en allaient aujourd'hui ne passerait là-bas saluer son père et sa mère

— Tu ne manques pas de chance, ô Diouf ! déclara l'homme de Bir. Ils t'ont abîmé un bras, mais ils t'ont laissé ton nez ! Tu peux marcher sans qu'on te porte et tu vas revoir nos pays, tandis que notre vie reste entre les mains des Toubabs, et nul ne sait parmi nous celui qui échappera à cette calamité !

— Notre vie est entre les mains de Dieu, et ce qu'il décide seul arrive ! répliqua le Niôminka qui, à force de vivre avec des adeptes du Prophète, finissait

par parler comme eux. J'espère que votre chance vous ramènera, vous aussi, bientôt dans vos pays, car je crois que ces garçons à qui nous faisons la guerre, nous les avons bien fatigués !

— Hum ! fit le Soussou de la Guinée, une source éloignée laisse mourir de soif !

— Tu dis vrai ! repartit Samba. Mais mon père disait aussi qu'un jour de plus ne fait pas pourrir l'éléphant !

Et tous, de quelque race qu'ils fussent, de l'intérieur ou du bord de la mer ; qu'ils se nourrissent de poissons secs ou de mets accommodés sans sel ; qu'ils adorassent des Génies ou des pierres ; qu'ils fussent musulmans ou qu'ils n'eussent seulement jamais entendu le nom du Prophète ; que là-bas, dans leur pays, ils allassent nus ou habillés ; qu'ils eussent pour habitation une case aux murs de paille, de terre ou de bambous, ou bien des trous dans les rochers ; quelle que fût leur façon d'enterrer leurs morts et de se marier, de vivre et de mourir ; toutes ces choses qui chez eux

les séparaient profondément et les dressaient les uns contre les autres, toutes ces choses, à cette minute, ils les avaient oubliées ; et devant le petit groupe de leurs semblables qui franchissait la porte, toutes leurs pensées, si diverses qu'elles fussent à l'ordinaire, prenaient la même direction, s'en allaient toutes au même endroit, là-bas, derrière la mer, au-dessous de la ligne où le soleil se couche...

Deux heures plus tard, après la soupe, le Soussou de la Guinée, le Lebou, le cultivateur de l'intérieur, l'homme de Bir et un autre de Guet N'Dar venaient s'asseoir à l'extrémitié du jardin, sur un banc d'où l'on découvrait la rade et les navires immobiles.

— Espérons, fit l'homme de Bir, qu'ils auront un bateau à plusieurs cheminées.

— Pour moi, déclara le Soussou, j'aimerais mieux un bateau à plusieurs mâts.

— Tu n'y connais rien, mon garçon ! intervint le Lebou dont les pieds avaient trempé depuis l'enfance dans l'eau du fond d'une pirogue. Les bateaux à fumée des Toubabs ne se servent pas de leurs mâts. Et moi qui suis ici debout et qui te parle, je puis te dire que j'ai vu une fois dans ma vie, à Dakar, un bateau du roi des Toubabs qui avait trois cheminées. Je n'ai jamais rien vu de plus fort ! J'en ai vu de plus longs qui étaient aux Toubabs taliani (1), j'en ai vu de plus grands qui étaient aux Toubabs qui se ressemblent tous, car ils ont tous les yeux clairs et leur chevelure est comme de l'herbe sèche (2) ; mais aucun de leurs bateaux n'avait six cheminées. En vérité, les Toubabs de France sont des hommes !

— Tu dis peut-être la vérité, concéda le Soussou ; mais ce que tu racontes, je ne l'ai jamais vu. Les plus grandes fumées des mers que j'aie rencontrées

(1) Italiens.
(2) Les Anglais, sans doute.

sur mon chemin n'avaient que deux cheminées.

— Ce n'était, fit le Lebou en crachant, que des bateaux de pauvres gens !

Dans le port, des coups de sirène, qui montaient jusqu'à la terrasse, appelaient les remorqueurs à la manœuvre. Aux panaches de vapeur, au pavillon qu'on venait de hisser sur un mât, ils reconnurent le navire qui allait emporter leurs compagnons.

— C'est un bateau à trois cheminées ! annonça avec autorité le Lebou.

— Ils seront vite arrivés ! ajouta le Ouolof de Guet N'Dar.

Cependant le transport avait levé ses ancres. Lentement il se détachait de la foule des autres navires, et on le voyait s'avancer parmi les embarcations qui allaient et venaient dans la rade, pareil à une oie sauvage au milieu des nénuphars. Au moment où il s'échappait du port, et où le même sentiment de regret rendait les lèvres plus lippues, le cultivateur de l'intérieur qui n'avait jamais

vu la mer avant que les Toubabs l'eussent enlevé à ses champs, et qui croyait comme à sa religion que les vagues étaient des mains qui voulaient lui saisir les pieds, dit d'une voix lourde et monotone :

— Une seule chose trouble mon esprit. Comment les Toubabs peuvent-ils faire nager un fer qui est plus lourd que celui de ma hache?

L'homme de Guet N'dar et l'homme de Bir échangèrent entre eux un regard.

— En vérité, dit l'un, cet homme ne connaît rien dans l'univers !

— Ce n'est qu'un bœuf ! répondit l'autre.

Et la conversation tomba.

Les regards ne quittaient plus le bateau, qui maintenant gagnait le large en se profilant sur les blanches falaises du Rove. Bientôt il ne fut plus qu'un point noir, qu'ils perdaient parfois de vue et qu'ils retrouvaient à nouveau avec des éclats de joie enfantine. Puis, quand les yeux les plus perçants n'aper-

çurent plus rien sur la mer, les soldats noirs abandonnèrent la terrasse, et comme le navire lui-même s'était effacé sur l'horizon, le souvenir de leurs camarades abandonna leurs esprits.

CHAPITRE QUATRIÈME

Quand Baba Diolo était mort, laissant au fils de sa sœur (car il n'avait pas d'enfant mâle) six vaches, deux taureaux, deux jeunes bœufs, trois génisses et des chèvres, les Anciens du village de Kolda avaient confié la garde du troupeau au mari de sa fille aînée, un certain Amadou Si. Et cet Amadou, ayant appris que Samba Diouf était parti faire la guerre chez les Toubabs, se disait en cultivant son champ, ou bien en passant l'archet courbe sur son petit violon monocorde : « Dieu veuille que les Toubabs le tuent ! En vérité sa mère est bien une de nos parentes, mais que j'en perde la vie ! son père est un de ces impies qui ne connaissent pas le Prophète et adorent les arbres et les pierres ! Lui-même avait laissé son esprit dans une bagane de vin

de palme, quand les gens de Karantaba l'ont envoyé chez le Manso. Qu'il brûle au feu où il s'est chauffé ! Dieu veuille que les Toubabs le tuent... » Mais à ceux qui lui demandaient des nouvelles du Niôminka, et comment allait son troupeau : « Dieu le lui garde ! répondait-il. Le jour où il reviendra le chercher, il le trouvera augmenté. Et j'espère que ce jour-là n'est pas loin ! »

En attendant, il envoyait en Guinée portugaise l'un ou l'autre de ses fils vendre tantôt une génisse, tantôt un bœuf ou un taureau du troupeau de Samba ; et le lendemain, sous les arbres du n'taba, il se plaignait que le lion ou la hyène lui eussent mangé une bête, et pour montrer qu'il disait vrai, il en exhibait la queue.

— Ta chance s'est levée, Amadou ! répondaient les gens du village, car le malheur destiné à ta maison s'est heureusement détourné sur la tête de l'étranger. En vérité, ta chance s'est levée !

Et le soir, d'une case à l'autre, le plus

sérieusement du monde mais sans se regarder en face, ils se disaient entre eux :

— En vérité, Amadou n'a pas de chance ! Il arrive du malheur à beaucoup de ses bêtes. Toutes, sans doute, ne sont pas à lui. Néanmoins il n'a pas de chance !

— En vérité, Amadou n'a pas de chance ! La maladie et les bêtes de la brousse ne laissent pas en paix son troupeau. Si l'homme du pays de Niômi ne vient pas bientôt chercher l'héritage du frère de sa mère, il ne trouvera que des vaches qui ne peuvent plus être pleines, et des bœufs qui ne peuvent plus engraisser.

— Il trouvera aussi les queues des veaux et des génisses que le lion et la hyène lui ont tués ! ajoutait quelqu'un sans rire.

Et les propos allaient leur train, et le malheur continuait de s'acharner sur les bêtes de défunt Baba Dialo, lorsqu'un jour, au moment où le soleil s'in-

cline, un enfant accourut tout essoufflé chez Amadou.

— As-tu la paix? lui dit-il.

— La paix seulement ! Que veux-tu?

— Un étranger demande à te parler, et il porte les habits du Gouvernement.

— Qu'il vienne ! répondit Amadou saisi d'un mauvais pressentiment.

Et il vit entrer dans la case un grand gaillard habillé d'un vêtement qu'on aurait dit taillé dans des couvertures de laine passées au jus de palétuvier, un bonnet de même couleur sur la tête, des médailles sur la poitrine, et chaussé de souliers dont les semelles avaient assez de fer pour armer un bois de lance.

— Diouf, fils de Diouf et de la sœur de défunt Baba Dialo ! dit l'étranger après les salutations d'usage.

— Je remercie Dieu qui t'amène ! fit à son tour Amadou Si en lui prenant la main avec empressement. Voici près de trois saisons des pluies que nous attendons ton arrivée. Qu'est-ce donc qui

t'a empêché de venir chercher ton héritage?

— Rien d'autre que la guerre des Toubabs!

— Leur guerre a donc duré si longtemps?

— Elle n'est pas encore terminée. Mais ils m'ont abîmé le bras, et ma guerre à moi est finie.

— Tu dis vrai, fit Amadou. Les Toubabs t'ont abîmé, mais tu reviens comblé de faveurs! ajouta-t-il en touchant les médailles accrochées sur sa poitrine. Tu peux aller partout à côté des Toubabs, et quelque jour on me dira que tu es chef d'un grand village, et peut-être chef de la province!

— Tout cela, je ne l'ai point désiré! dit Samba avec modestie. Ce qui m'est arrivé m'est arrivé! Mais j'aurais préféré que ces fils de femmes de mauvaise vie qui vivent à Karantaba, ne m'aient pas pris traîtreusement, quand je me suis reposé chez eux sur la route de ton pays, en venant chercher mon héritage.

— Que dis-tu là encore, mon ami ! J'ai bien appris, en effet, que ces chiens de Karantaba avaient envoyé un homme qui n'était pas de chez eux faire la guerre chez les Toubabs. Mais que j'en perde la vie, je n'aurais jamais cru que c'était toi !

— C'était moi en vérité, et jusqu'à ce que je meure, je ne l'oublierai jamais !

— Par ma mère ! ils ont fait là une chose bien défendue ! se récria Amadou Si en détournant de plus en plus son regard. Ces Mandingues ne sont pas des hommes ! Leurs langues sont habiles, mais leurs entrailles sont noires ! Ils vendraient leur père et leur mère, s'ils pouvaient en retirer un profit. Même pour un œuf ils se disputent, et ils fatiguent les juges avec toutes leurs histoires de vols et de divorces. Leurs femmes, ils ne les choisissent point, ils les prennent encore dans le sein de leur mère : c'est pour cela qu'ils sont si laids et qu'ils ont les dents mal plantées et noires comme du bois pourri !

— Tu les connais bien ! fit Samba. Et si le Manso les avait connus comme toi, il n'aurait pas suivi leur parole !

— Ce sont des gens qui ne sont bons en rien ! poursuivit de plus belle Amadou, heureux d'avoir trouvé un sujet de palabre agréable à son hôte, et qui pour un moment encore écartait son esprit des bœufs et des génisses qu'il venait lui réclamer. Ils empruntent comme ils mangent, et au jour de payer ils oublient toujours le compte de ce qu'ils ont emprunté. Quand ils rencontrent leurs créanciers, ils leur parlent d'une façon orgueilleuse, en tirant les poils de leur barbiche. Plus ils sont vieux, plus ils sont audacieux ! Chacun d'eux veut faire l'homme riche, mais ils ne sont riches que de dettes. Les interprètes des tribunaux deviennent gras avec ces gens-là...

Et tandis qu'il continuait de prodiguer ses injures aux Mandingues de Karantaba, Samba Diouf regardait les bambous de la toiture en se tapotant les

doigts, car il commençait à trouver toutes ces histoires un peu longues. A la fin son parent se vit obligé de lui dire :

— Mais ne veux-tu point voir tes bœufs?

— Je ne suis pas pressé, fit l'autre, dont le regard se perdit de nouveau dans les ombres du toit.

— D'ailleurs, reprit Amadou Si en considérant à son tour les bois enfumés de la case, tu ne pourrais voir ce soir ton troupeau. L'herbe est rare en cette saison, et mes fils ont conduit le bétail loin d'ici. Ils reviendront trop tard dans la nuit pour qu'on puisse séparer les bêtes.

— Tu dis, sans doute, la vérité ! fit Samba.

Et à partir de ce moment rien ne l'intéressa plus, pas même le couss-couss de mil accompagné de lait aigri, que les femmes posèrent devant lui. Ce qui ne l'empêcha d'ailleurs point de faire avec sa main un bon trou dans

le plat, car il ne mentait pas celui qui a dit le premier : « Voir l'œil dans la calebasse ne dégoûte pas de manger la tête du mouton. »

Le lendemain, au chant du coq, le Niôminka était debout.

Dans la cour, Amadou faisait déjà sa toilette, c'est-à-dire que s'étant rincé la bouche, il se crachait l'eau dans les mains, s'en lavait la figure et s'essuyait ensuite avec un doigt, à la manière des chats qui se passent la patte sur le museau. Samba en fit autant. Puis les deux hommes partirent ensemble pour aller voir le troupeau.

A peu de distance des cases, tout le bétail du village, un millier de têtes environ, était parqué, selon l'usage, chaque bête attachée à son piquet par un lien d'écorce de baobab, même les toutes jeunes pour les empêcher de téter. Et Samba se réjouissait de voir des animaux en si parfait état, le poil luisant, l'œil humide et bien ouvert, le

ventre rebondi, chargé d'une graisse abondante.

Amadou Si pria son hôte de l'attendre un instant. Il reparut bientôt avec deux vaches de chétive apparence, l'œil atone, le poil sec comme une natte soudanaise, la queue profondément enfoncée dans la croupe — de ces bêtes enfin dont on destine la viande à nourrir les travailleurs étrangers ou bien à purger une dette.

— Mais ce sont les grand'mères des vaches que tu m'amènes là ! s'écria Samba Diouf. J'avais entendu dire que Baba Dialo était un homme riche, et je ne pensais pas qu'un homme riche pût avoir des bêtes pareilles !

— Ce sont celles qu'il m'a laissées, fit simplement Amadou Si. Et ce qu'il m'a laissé, je te le donne.

Cependant, la remarque de Samba avait produit quelque effet, car les trois vaches que son parent lui présenta ensuite, étaient en moins piteux état. Il tourna tout autour, leur souleva la

queue, leur passa la main sur les flancs et dit en hochant la tête :

— Par la vérité même! la chance n'était pas sur les vaches du frère de ma mère, car je n'en vois pas qui soient pleines. Sans doute ont-elles déjà mis bas?

Comme s'il n'avait rien entendu, Amadou, l'air affairé, allait çà et là dans le troupeau, et tour à tour il amena deux taureaux, deux jeunes bœufs, trois génisses et un veau.

— Et où est la sixième vache? demanda le Niôminka.

— Que j'en perde la vie! répondit Amadou, celle-là était pleine, mais la hyène l'a tuée! Nous avons retrouvé ses restes dans le bois, et je t'en montrerai la queue. Avec celle qui te manque, tu as bien devant toi les treize bêtes que le frère de ta mère t'a laissées en héritage.

— Tu dis vrai, repartit Samba. Mais où sont les petits de toutes ces vaches et de toutes ces génisses qui depuis bien-

tôt deux ans ne sont pas restées sans mettre bas?

— C'est ce que tu as sous les yeux!

— Alors où sont les mères? dit Samba.

— O Diouf, ne te presse pas ainsi! Ce qu'il y a dans cette affaire, je vais te le dire entièrement! Aussi malins que soient les hommes, aussi rusés que soient les gardiens, aussi savants que soient les sorciers, les bœufs habitent la brousse, et la brousse et les bœufs sont inséparables, et dans la brousse les bêtes sauvages ne finissent point! Si tu restais ici quelques jours, tu ne pourrais dormir à cause des cris de la hyène et des miaulements de la panthère. L'herbe ne va pas chercher les bœufs, ce sont les bœufs qui vont trouver l'herbe. Mais le lion les y trouve aussi! Quand la plaine est grasse et humide, et que les herbes sont hautes, les bêtes s'y enfoncent jusqu'aux cornes, et c'est alors que les animaux sauvages peuvent le mieux les surprendre. Je te le dis encore, Samba! Si rusé que soit l'homme, la hyène qui a faim est encore

plus rusée que lui ! Et je vais te dire autre chose, mon ami ! Une nuit, après la saison des pluies, un de nos bergers a eu les entrailles arrachées par la patte d'une panthère. Ah ! Diouf, en vérité nous sommes tous dans la main de Dieu, et le bétail aussi ! Ce qui arrive à nos bœufs tous les mois, est arrivé à ton troupeau. Comment aurait-il pu se faire que les malheurs qui tombent sur nos bêtes, ne soient pas aussi tombés sur celles de Baba Dialo? Tu peux remercier Dieu qui t'a comblé de biens, et quand tu vas rentrer dans ton pays, tu seras un grand possesseur ! En vérité, si j'avais plus de richesses et si mes bœufs étaient en nombre, je t'aurais remplacé tête pour tête tous les animaux qui te manquent. Mais j'ai gardé les queues des bêtes que la brousse t'a mangées, et tu pourras les apporter à la sœur de Baba Dialo ta mère, pour lui montrer que c'est seulement la vérité que je dis !

Pendant tout ce discours, les yeux du

Niôminka allaient d'un animal à l'autre, et comparant son chétif héritage au reste du troupeau : « Certes, se disait-il en lui-même, si j'étais dans mon pays et si les Anciens de mon village devaient juger la chose, je n'accepterais pas les mensonges de ce chien pourri ! Mais les gens du Fouladou ne valent sans doute pas mieux que les gens de Karantaba ! Ils me donneront toujours tort, car je ne suis qu'un étranger. Qui n'a que son œil pour tout arc ne peut tirer et tuer la bête. Et celui qui n'a pas sa mère, il faut qu'il tette sa grand'mère. Que ce fils de dix pères me donne des liens pour attacher mes bœufs, et que je le quitte au plus tôt ! »

— Le bien que tu m'as fait, Amadou, dit-il enfin, certainement Dieu te le rendra. Mais la saison des pluies est sur nous. Les nuages qui portent l'eau commencent à paraître dans le ciel. Je ne puis demeurer plus longtemps avec vous. Et si tu me prêtes un de tes garçons pour m'aider à pousser mes bêtes,

j'arriverai plus vite à la rivière de Bandioul.

— Deux, si tu le désires ! fit l'autre avec empressement. Tu n'en trouveras pas de meilleurs pour diriger les bœufs où ils veulent !

— Je le sais mieux que toi ! dit Samba.

Et le jour même, accompagné du plus jeune fils de son hôte, circoncis l'année précédente, il reprit le chemin de son pays.

Pendant deux jours ils cheminèrent tantôt sur des plateaux de pierres rouges qui brillaient au soleil comme un miroir de métal, tantôt à travers des vallons où les animaux se dispersaient pour brouter l'herbe des bas-fonds. Dans la forêt, le peuple exubérant des singes poussait sur leur passage des cris perçants et rageurs : singes rouges à favoris, qui ne voyagent que précédés d'éclaireurs, tant ils sont couards de leur nature ; petits singes verts à figure noire, qui s'en vont à la queue-leu-leu sur des pistes fréquentées d'eux seuls, et qui au moindre bruit s'élançant sur les lianes, continuent leur file indienne à toute vitesse dans les arbres ; singes orangés dont les mains ne touchent jamais la terre ; et les plus laids de tous mais les plus vigoureux, les maîtres de la forêt aérienne, les singes à tête de chien, qui insultent le pas-

sant avec des branches mortes, ne refusent pas le combat s'ils se sentent en nombre, attaquent l'antilope endormie et en font un festin quand sa chair a pourri dans le linceul de feuilles sèches dont ils recouvrent son cadavre. Dans la brousse aux arbres malingres, les pintades sauvages s'envolaient devant eux, tandis que les perdreaux, écrasés par la chaleur, se contentaient de s'écarter un peu, dressant très haut la tête pour voir quels étaient ces intrus qui troublaient leur solitude. Quelquefois un phacochère, s'échappant d'un fourré, mettait la panique dans le troupeau. Des antilopes de toute taille et de tout pelage s'enfuyaient à leur approche, les unes fauves au derrière blanc, d'autres zébrées et mouchetées, les cornes en forme de lyre, d'autres grandes comme de jeunes chevaux, les cornes épaisses et recourbées en arc sur l'échine, d'autres dont les bois en tire-bouchon, aiguisés comme des poignards, auraient fait la charge d'un enfant de douze ans, d'autres

enfin toutes fluettes, plus petites que la plus petite chèvre, et d'une grâce charmante. Tout cela bondissait à la portée d'un jet de pierre, puis se retournant aussitôt, dressait la tête en l'air, l'œil vif, les naseaux frémissants, et rassuré à la vue de la paisible caravane, se remettait à brouter.

Le troisième jour, au fort de la chaleur, la plus maigre des vaches maigres, qui depuis le début du voyage suivait péniblement les autres, se laissa de plus en plus distancer. Ses yeux s'étaient voilés, sa langue pendait hors de sa bouche, et sa queue, qui tombait sur ses jambes comme une corde inutile, n'avait plus la force de chasser les innombrables mouches que le troupeau traînait avec lui et qui se ramassaient sur elle. On avait beau la piquer de l'aiguillon, la malheureuse ne faisait quelques pas que pour s'arrêter aussitôt. Elle finit par trébucher et ne se releva plus. Pendant une heure Samba et le fils d'Amadou tapèrent dessus à tour de bras pour

la remettre sur pied. Peine perdue : la bête était à bout de souffle. Alors éclata la colère que contenait depuis longtemps dans son cœur l'héritier de Baba Dialo :

— En vérité, s'écria-t-il en s'arrêtant de taper sur la vache pour menacer de sa trique son jeune compagnon, vous êtes des fils de femmes de mauvaise vie, et ton père ne connaît pas le nombre de ses pères !

— Ouaï, l'homme ! riposta le garçon. Pourquoi insultes-tu mes parents?

— Pourquoi ! se récria Samba. Parce qu'ils m'ont volé et trompé ! Et si tu n'étais pas un enfant, je te fendrais les reins, car dans votre famille vous n'avez pas d'honneur !

— Ne te fâche point, ô Diouf ! dit le fils d'Amadou en l'appelant, pour le calmer, par le nom de son père. Et que ton cœur se repose ! Ce qui arrive n'est pas ma faute. Je ne suis qu'un enfant et les hommes âgés ne me demandent pas conseil.

— Par ma vie ! reprit Samba, tu es

jeune mais ta langue est mielleuse, et tu ne pourrais point jurer que tu n'as pas aidé ton père à me changer mes vaches !

C'était l'heure accablante où tout le peuple de la brousse n'a plus le courage de bouger, où l'antilope reste accroupie au milieu des hautes herbes, et où les singes, loin de la terre brûlante, cherchent quelque fraîcheur dans les hauts bouquets des palmiers. La malheureuse vache battait le sol avec sa tête, le sable lui entrait dans les naseaux, elle ne faisait même plus un effort pour le souffler.

— Allons nous-en ! dit Samba en laissant retomber sa trique. La voir crever ne sert à rien !

Et touchant la bête du pied une dernière fois, il l'abandonna aux mouches.

Le lendemain matin, au réveil, c'est en vain qu'il appela le fils d'Amadou Si. Le garçon avait disparu, et la meilleure génisse avec lui ! Où le retrouver maintenant? Comment courir à sa poursuite dans ce pays inconnu? Que ne l'avait-il assommé, ce fils de chien pourri, comme

il avait manqué le faire devant la vache agonisante ! « En vérité, se disait-il, ces damnés bœufs ne m'ont causé jusqu'ici que du souci et ont brouillé ma tête ! C'est à cause d'eux que depuis des lunes qu'on ne peut plus compter, j'ai quitté mon village et que j'ai vu l'univers se déplacer. Si la route est encore longue, je n'en ramènerai pas un seul ! »

Pendant deux jours encore il chemina dans la brousse, en poussant des cris rauques pour faire avancer son troupeau. Enfin il arriva au bord de la rivière de Bandioul, et devant l'immense nappe jaunâtre qui marque les confins de son pays, il oublia dans sa joie les Mandingues de Karantaba, et la traversée de la mer, et la guerre chez les Toubabs, et tous les désagréments que lui avaient donnés ses bêtes. Et en lui-même, obscurément, il remerciait les choses et les êtres mystérieux qui l'avaient protégé, le Dieu des Musulmans qui avait fait du bien à beaucoup de gens du bataillon,

et les dieux familiers de ses ancêtres Sérères, le M'boul sacré au pied duquel les femmes de Niômi viennent répandre à la tombée du soir, sous les ramures largement étalées, un peu de farine de mil délayée dans du lait aigri, et le gros rocher rouge qui émerge du vallon de Baline, et le sorcier qui avait fabriqué ses téré, et la corne d'antilope que lui avait donnée Lam Maran, et le marabout d'un village voisin qui avait enfermé dans un habile talisman son nom avec celui des Génies bienfaisants, et la vieille femme de son village qui, le jour où il était né, n'avait pas vu de malédiction dans sa nuit...

Il fit marché avec un piroguier pour passer la rivière, qui n'était large à cet endroit que de sept ou huit kilomètres.

— Patron des bœufs, lui dit un homme en le voyant embarquer son troupeau dans la faya (1) du passeur, ton chargement est bien lourd pour la saison ! Il y a eu du vent ces jours-ci.

(1) Lourde pirogue de charge.

Je crains qu'il ne te fatigue encore.

Et du menton il lui montra de légers nuages épars qui se groupaient dans un coin du ciel.

— Ne crains pas cela, dit Samba. Moi aussi, je connais les cieux ! La pluie n'est pas encore sur nos têtes, et il me tarde d'être arrivé car je suis depuis longtemps en chemin... Partons, dit-il au piroguier.

Celui-ci démarra la barque engagée dans la vase, et Samba prit la barre en s'excusant de ne pouvoir pagayer.

— J'ai honte, patron du bateau ! dit-il. Je tiens la barre comme une femme ou un enfant qui n'a jamais porté de vêtement. Mais pardonne-moi, je n'ai plus qu'une main ! J'ai honte, je te le dis encore, car moi que tu vois assis à l'arrière de ta pirogue, j'étais le premier pêcheur de mon pays. Aucun filet ne m'était inconnu, et non plus aucune ruse pour attraper les poissons de ma rivière. Je lançais mieux que personne la ligne de fond garnie de trois hameçons, et je savais frapper le lamentin, la nuit, au

clair de lune, sans jamais manquer mon coup. Pardonne-moi, patron du bateau, mais ils m'ont tué mon bras !

— Ne te tracasse pas la tête, patron des bœufs ! Tu m'as bien payé, et tu parais un homme juste et maître de la vérité. Fais ce que tu peux, c'est encore une aide. De mon côté, je ferai le nécessaire, et nous arriverons en paix.

Le calme était complet. Dans l'atmosphère un peu trouble on ne sentait aucun souffle. Pas une ride sur l'immense plaine d'eau. Les premières pluies n'avaient pas encore établi les courants d'hivernage, et c'est à peine si la marée faisait sentir son remous. Cependant, les animaux, qui jusque-là s'étaient tenus tranquilles au fond de la faya, commencèrent à donner des signes de malaise et d'inquiétude ; les taureaux piétinaient, les bœufs soufflaient bruyamment. Samba Diouf et le batelier relevèrent en même temps la tête. Du côté de l'est, l'horizon s'était subitement éclairci. Le ciel bas et voilé était devenu

en un instant d'un bleu profond et sans nuage. Et cette soudaine embellie s'accompagnait étrangement d'un puissant murmure assourdi.

— Le vent arrive, dit Samba, et je crois, un grand vent. Mais si tu forces, patron du bateau, nous aurons le temps d'atteindre l'autre bord avant qu'il nous ait rejoints.

— Plantons le mât, dit le piroguier, et hissons la petite voile. Il faut que nous arrivions à temps, car en cette saison la tornade ne vaut rien.

Et sortant son couteau, il fit le geste de fendre l'air en deux, comme les vieux navigateurs tiraient jadis le canon afin de briser les orages.

Autour de la pirogue, on ne sentait encore que les premiers mouvements de l'air bousculé par l'ouragan, qui s'annonçait ainsi de très loin. La puissante rumeur grandissait ; d'énormes volutes de nuages, amoncelés les uns sur les autres, roulaient sur l'horizon ; et par grandes foulées cette cavalerie d'apo-

calypse bondissait, en mugissant, dans le ciel qu'elle semblait dévorer. Tous les oiseaux qui volaient sur l'estuaire avaient subitement disparu. On ne voyait d'autre aile que la voile gonflée qui emportait vertigineusement les deux hommes et le troupeau. Du côté qu'ils avaient quitté, la surface argentée de la rivière se ternissait sous le hérissement de milliers et de milliers de petites vagues sombres, et cette noirceur d'encre, lancée à leur poursuite, accourait derrière eux, rapide comme une inondation, un nouveau fleuve dans le fleuve. Bien qu'ils fussent déjà éloignés de plus d'une lieue de la rive, des tourbillons leur jetaient au visage du sable, des feuilles, des brindilles, des débris de toutes sortes qui précédaient la tempête et fuyaient devant elle. Et dans cette poussière aveuglante l'ouragan les rejoignit tout à coup.

C'était un vent épais, d'une seule masse, eût-on dit, et qu'on aurait pu, en effet, couper avec un couteau. Les té-

nèbres s'étaient faites ; tout le ciel, d'un noir de poix, s'était replié sur leurs têtes ; l'air était devenu glacé ; les bêtes s'agitaient de plus en plus.

— Par ma vie ! s'écria Samba, nous serons vite arrivés si le mât ne rompt pas !

Mais juste à ce moment on entendit un craquement. Le mât cassa au ras du banc, qui lui-même se fendit en deux, et la voile tomba sur l'avant, une moitié dans l'eau, et l'autre retenue par les cornes des bœufs.

Le piroguier se jeta sur sa pagaie ; mais des rouleaux d'air invisibles foulaient et soulevaient la rivière, et de grosses vagues s'écroulaient dans la faya surchargée. Pour l'empêcher d'aller au fond, il s'arrêta de pagayer, et bondissant de banc en banc, son couteau à la main, il coupa vivement les entraves des bêtes, afin de leur permettre de sauter par-dessus bord. Alors il y eut dans la pirogue une effroyable confusion d'animaux se bousculant, se ruant

les uns contre les autres, s'envoyant des coups de pieds et de cornes, avec des meuglements d'épouvante et de fureur. Malgré les efforts de Samba qui de sa main valide tenait toujours la barre, le bateau vint en travers de la lame et se mit à rouler. Deux vaches se jetèrent à l'eau, nagèrent un instant et disparurent. Puis ce fut un mouton, une chèvre, une génisse que le roulis envoya dans la rivière où, après une courte lutte, les pauvres bêtes s'engloutissaient à leur tour.

Comme si des trous profonds s'étaient creusés dans l'atmosphère, le vent ne formait plus maintenant une masse dure et compacte, mais cessait par instant, pour reprendre de plus belle et frapper à coups de massue tout ce qui se trouvait devant lui. Ces coups eux-mêmes s'espacèrent. Entre la rivière bouleversée et le ciel qui paraissait s'effondrer sous le poids de l'eau qui le chargeait, le formidable courant d'air avait juste la place de se frayer un

passage. Des éclairs jaillirent des ténèbres, quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, et presque tout de suite le ciel se déchira, des trombes d'eau s'écrasèrent sur la rivière, et la faya fut emportée dans des ténèbres glacées.

Le passeur et Samba, devenu presque indifférent au sort de son troupeau, ne pensaient plus qu'à vider avec des calebasses l'eau qui emplissait la pirogue. Battus du vent et de la lame, noyés sous ce déluge et menacés de couler à tout moment, ils allaient à la dérive lorsqu'une secousse brutale les renversa sur le dos. Avertis par leur instinct, les bœufs avaient déjà sauté dans les boues de la berge où la faya venait d'échouer. Une génisse, quelques chèvres et les deux hommes en firent autant. Dans la forêt qui bordait la rivière, les arbres craquaient et se brisaient. Et le petit groupe tremblant des hommes et des bêtes, n'osant y pénétrer, attendit sous des cataractes que l'ouragan fût passé.

Enfin, au bout d'une heure, la tornade s'éloigna pour dévaster d'autres contrées, ne laissant derrière elle qu'un brouillard de pluie fine qui, s'évanouissant lui aussi, découvrit dans un air d'une limpidité admirable une forêt rafraîchie, sortie des ténèbres et du fracas avec un visage nouveau, d'où s'était effacée en un instant la fatigue de huit mois d'été.

— Tu t'es donné beaucoup de mal pour tes bêtes, patron des bœufs ! dit le piroguier. Et voilà que presque toutes ont été mangées par la rivière !

— Tu dis vrai, gémit Samba, et je n'ai tant voyagé que pour faire de la viande à poissons et à crocodiles !

Et comme le patron du bateau lui offrait de l'accompagner jusqu'au village le plus proche :

— Pardonne-moi, répondit-il, mais ne te fatigue pas encore à suivre mon chemin. Un seul bras suffit maintenant pour conduire ce troupeau de malheureux !

Il arriva le soir à Niômi.

En dehors de l'enceinte, les animaux, revenus du pâturage, étaient déjà rassemblés. Samba appela le gardien, lui remit ses bêtes épuisées, puis ayant chaussé ses souliers qu'il portait jetés sur l'épaule, il pénétra dans le village, du pas assuré d'un homme qui a été le compagnon de guerre des Toubabs.

Sur le fond du ciel blafard, éclairé par la lune, les toits pointus des cases se détachaient en dents de scie, les uns d'un jaune clair si le chaume était neuf, les autres noirs si la paille était vieille, et d'autres tout ruineux dont on ne voyait que les carcasses. Çà et là, quelques baobabs géants élevaient dans la nuit leurs branches presque sans feuillage, pareilles à des bras énormes, terminés par des doigts courts. Et au milieu des paillotes, s'arrondissait en dôme la

masse épaisse du n'taba aux feuilles larges comme des assiettes, où s'abrite pendant le jour la conversation des oisifs, mais qui sans doute, à cette heure déjà tardive, ne devait plus être hanté que par le vol des roussettes, les chauves-souris à gueule de chien.

Samba revit avec plaisir le tas d'immondices où les femmes ont coutume de jeter les cendres et les ordures, et dont la hauteur témoignait de l'ancienneté du village. Une odeur de fumées traînantes, de nourriture et d'huile chaude caressait agréablement son nez ; les chiens hurlaient derrière les palissades ; sous le n'taba, il entendit les voix de quelques causeurs attardés.

— Êtes-vous en paix, ce soir, les gens du village? cria-t-il.

— Quel est celui qui parle? fit quelqu'un.

— Moi, Samba Diouf ! répondit le pêcheur.

Et aussitôt les causeurs d'accourir autour de lui.

— Ouaï ! disaient-ils. C'est donc toi, Samba Diouf !

— C'est moi seulement !

— As-tu la paix, Samba?

— La paix seulement !

— Sais-tu que tu nous a étonnés?

— Peut-être ! Et comment se portent vos maisons?

— La paix seulement y habite. Mais tous te regrettaient, ô Diouf !

— Que la nuit vous soit douce ! Je vais revoir les gens de ma famille.

— Tu vas les étonner, Samba ! Attends que nous y allions avec toi.

Et tous ensemble ils le suivirent jusqu'à l'enclos paternel.

Le vieux Diouf était dans sa cour, quand il franchit la palissade.

— Père, as-tu la paix? dit-il.

Et le vieillard, levant les bras :

— Notre Samba est revenu ! Notre Samba est revenu !

Et toute la maisonnée, sortant de toutes les paillotes, courait au devant de

Samba, et tous, grands et petits, serraient sa main valide et lui demandaient sans fin :

— As-tu la paix? As-tu la paix, ô Samba?

— Dépêchez-vous ! criait sa mère d'une voix suraigüe, votre grand frère a faim ! Il a dû oublier le goût de notre mil ! Mais laissez-le ! Demain nous lui ferons un riz à l'huile de palme, et nous verrons bien si sa bouche préfère la nourriture des Toubabs aux plats que nos mères nous ont appris !

Et les calebasses arrivaient, les unes avec du mil au poisson qui restait du repas du soir, les autres avec du lait aigri, les autres avec du manioc qu'on avait cuit sous la cendre. Et la main de Samba plongeant dans le couss-couss, roulait prestement des boulettes qu'il engloutissait aussitôt avec une rapidité merveilleuse.

Accroupis sur leurs talons, les enfants suivaient tous ses gestes, de sa bouche à la calebasse et de la calebasse à sa

bouche, puis baissaient vivement les yeux de peur de l'avoir trop regardé. Les plus hardis touchaient sa capote et disaient :

— Que j'en perde la vie, mais ces habits sont lourds à porter !

— Restez tranquilles, les enfants ! répondait entre deux bouchées l'ancien soldat du 113e. Ce qu'on mettait dessus était bien plus lourd encore !

A tout moment, des parents ou des amis de la famille franchissaient la palissade pour saluer le nouvel arrivé. Et dans la foule qui emplissait l'enclos, des propos divers circulaient. Les uns assuraient que le troupeau ramené par Samba allait au delà de cent cornes ; d'autres prétendaient au contraire qu'il rapportait peu de bétail, mais que le reste suivait sous la garde d'un homme du pays des Foulahs ; d'autres croyaient savoir qu'il avait vendu en chemin la plus grande partie de ses bêtes, car le pays des Foulahs est loin, et c'est une chose malaisée, surtout quand on n'a

plus qu'un bras, de conduire un grand troupeau ; d'autres enfin, qui avaient quelque parent à la guerre, s'étonnaient qu'il rentrât seul et que sa guerre à lui fût finie.

Tout à coup les gens s'écartèrent. Escorté de quelques Anciens et soutenu par son fils au poil blanc, le vieux Bakari Silla, le chef du village, s'avançait dans l'enclos, tout courbé sur son bâton. Vivement une jeune fille approcha un escabeau pour faire asseoir le vieillard, et après les salutations d'usage :

— Tu arrives du pays des Toubabs, Samba? demanda Bakari Silla.

Et Samba répondit :

— C'est de là que je viens, mais les Toubabs m'ont laissé à mon retour là où ils m'avaient pris, et j'en ai profité pour aller chercher les bœufs que m'a laissés le frère de ma mère.

— Samba, reprit l'Ancien, dans le pays des Toubabs tu as certainement rencontré des jeunes gens de notre village et des villages voisins. Lorsque tu

étais déjà sur le chemin des Foulahs, Mapaté Diop, Kemo Dafé, Bakari M'Bodj, Mademba Salle sont partis, comme l'a commandé le Manso. Ils ont touché l'argent du roi des Toubabs et sont allés faire la guerre. Ils ont écrit quelquefois. Il y en a qui n'écrivent plus. Mais toi, Samba, tu as dû les rencontrer certainement.

— Homme vieux, répondit Samba, depuis que j'ai touché la terre de notre pays, tous les gens chez qui je suis passé m'ont demandé la même chose. Mais seul, celui qui n'est pas allé au pays des Toubabs peut poser de pareilles questions. Je suis fatigué aujourd'hui, néanmoins je puis te dire qu'il est difficile de rencontrer son semblable sur la terre des Toubabs. Un parent peut chercher son parent des jours et des jours, et ne le trouve pas. Le pays des Toubabs est grand ! Et les Toubabs eux-mêmes, que nous croyons peu nombreux parce que quelques-uns seulement viennent ici, ils sont en nombre qu'on ne peut

pas compter, comme les fourmis rouges et les fourmis noires dans la forêt. Leurs villes sont vastes comme des pays ; et quand ils sont rassemblés, tu peux jeter une pièce de cuivre, elle ne touche pas la terre.

— L'univers est grand ! dit le vieux.

Et tous les Anciens hochaient la tête, sentant que Samba était devenu plus ancien qu'eux.

— L'univers est grand ! reprit Bakari Silla. Et probablement, ce que tu as vu dépasse nos courtes cervelles. Mais il t'a été facile de reconnaître les gens de chez nous, car on ne peut confondre les hommes aux oreilles rouges avec les hommes aux oreilles noires.

— Pardonne-moi, vieil homme ! mais il y a là encore quelque chose qui t'est caché. Nous avons été réunis de tous les pays des hommes noirs, et celui qui m'aurait dit, avant de voir ce que j'ai vu, qu'il y avait tant d'hommes à la peau noire comme nous qui ne sont pas nos parents, qui parlent des langues dif-

férentes de la nôtre, et qui habitent si loin de nous, en vérité je ne l'aurais jamais cru !

— Par la vérité elle-même, déclara le tisserand, les Toubabs sont remplis de force pour réunir ainsi ceux qui sont si éloignés sur la terre !

— Cela dépasse la parole ! poursuivit Samba Diouf. C'est pour cela que je n'ai rencontré personne de notre pays, car il y avait des milliers de nos semblables rassemblés dans de nombreux bataillons, et nous étions en tel nombre que les noms ne suffisaient plus et qu'on nous marquait par des chiffres. Comme j'avais été engagé avec les gens du Sud, à cause de la trahison de ces fils de chiens de Mandingues, je me trouvais parmi des hommes qui se nourrissent de viandes qu'on ne peut pas nommer, mangent leurs aliments sans les cuire, ne connaissent point chez eux les habits, et qui étaient devenus fiers de porter ceux du roi des Toubabs. Il y en avait du fond de l'Est, il y en avait des grands

fleuves du Nord, il y en avait des bords de la mer, il y en avait de l'intérieur du pays. Et là dedans, ni maîtres, ni esclaves, ni patrons, ni serviteurs. Les Toubabs vous mettent tous sur le même rang, et personne ne s'assoit plus haut que son voisin s'il n'a pas les galons de capolar ou de sarzent. Mais cela en vérité n'est pas facile à atteindre ! Moi, je n'ai pas eu le temps d'avoir ces choses-là. Ils m'ont touché, j'ai cru être mort ; ils m'ont soigné à l'hôpital, ils m'ont donné une médaille, et être ici me paraît meilleur que les galons de sarzent !

— C'est donc que tu as fini ta guerre? intervint le forgeron. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas finie aussi pour les autres? Qaund nous nous sommes battus avec Fodé Kaba, ce ne fut pas long ! Il y eut des hommes tués qu'on ne pouvait compter, mais tous les autres rentrèrent en même temps.

— La guerre des Toubabs ne va pas ainsi, Massiré ! Tu marches et tu ne sais

pas où tu vas, tu reviens en arrière et on te dit que tu avances. Celui qui veut savoir se fatigue la tête et ses idées se brouillent. Chacun suit la voie qu'on lui dit, et personne ne sait pourquoi. En vérité, Massiré N'Gom, la guerre des Toubabs ne va pas comme la nôtre ! Tu fais la bataille pendant des lunes en restant à la même place, tu ne vois pas celui que tu combats, et tout le jour et toute la nuit les kanous envoient des balles qui éclatent au départ et aussi à l'arrivée. Tu en reçois plus que tu ne peux compter, et celles que tu reçois font tant de bruit en éclatant, que tu ne peux parler à celui qui te touche car il ne t'entendrait pas. Et il y a encore bien d'autres choses qui viennent de l'enfer et que je ne peux pas dire. Cela surmonte la parole ! En vérité celui qui n'a pas vu la guerre des Toubabs, sa tête ne peut pas l'imaginer. Et je pourrais rester des nuits à vous raconter ce que j'ai vu, je n'en finirais point, ou bien vous diriez que je mens, ou

bien vos têtes ne le comprendraient pas.

— En vérité ! s'exclamaient tous les Anciens, les Toubabs ne font pas des choses insuffisantes, et ils embarrassent l'esprit des hommes !

— Dieu leur a donné le monde ! déclara le père des cinq filles. Et ils en sont les maîtres, car ils possèdent tous les secrets.

— Dis-moi la vérité, Samba, demanda le chasseur d'antilopes. Comment sont les Toubabs qui font la guerre aux Toubabs de France? Sont-ils pareils à eux, ou ne leur ressemblent-ils pas?

— Je ne les ai point vus, mon ami ! Ils m'ont touché, mais je n'ai jamais vu la couleur de leurs cheveux. On dit qu'ils ont les cheveux blancs, la peau de la figure très rouge, et que beaucoup ont deux yeux en plus des leurs (1). Mais je te dis seulement la vérité, Demba N'Dour : ils m'ont touché, mais je n'ai

(1) Évidemment Samba entend par là que les Allemands portent des lunettes.

pas eu le temps de regarder leur visage.

— Par ma vie ! dit le sorcier, tu nous racontes des choses surprenantes ! Sans doute ont-ils des téré qui les cachent à la vue des autres, et celui qui les fait est un homme très fort.

— Ce n'est pas mon idée, répliqua Samba Diouf, car les Toubabs ne croient pas aux téré, et d'ailleurs aucun téré ne peut empêcher la balle d'un fusil des Toubabs de percer la peau d'un homme. Mais tous se cachaient dans des trous où nous ne pouvions les voir et où il faut aller les chercher. J'y suis allé, j'ai fait tourner mon coupe-coupe, j'en ai frappé, ils m'ont touché eux aussi, mais je te le dis encore, je ne les ai pas vus !

— On m'a dit, reprit le chasseur, que vous aviez des fusils que l'on charge par derrière. J'en ai vu un pareil dans les mains d'un Toubab qui ne manquait jamais son gibier. Vous ont-ils donné des fusils semblables?

— Nous n'avions que ceux-là ! Mais

je n'ai pas eu le temps de tirer. Nous lancions seulement des morceaux de fer gros comme des œufs de crocodile, d'où l'on sortait une petite bague et qui éclataient sitôt qu'ils avaient touché la terre. Notre bras les lançait comme un kanou.

— En vérité, Samba, déclara Demba N'Dour, tes yeux ont vu des choses que j'aurais désiré voir !

— Et la nuit? questionna un des Anciens. Le froid vous empêchait-il de dormir?

— De ceux qui faisaient la guerre aucun n'osait dormir, car les Toubabs allumaient toute la nuit des lampes dans le ciel. Ils les lançaient en l'air avec un petit fusil, et deux fois à la hauteur du plus grand benténier elles s'allumaient toutes seules, et la nuit devenait comme le jour.

— En vérité, fit une voix, les Toubabs sont puissants, ils peuvent changer la nuit en jour !

— Tout cela n'est rien, reprit Samba.

Le jour comme la nuit, ils passaient au-dessus de nous avec des machines qui volent, et du haut desquelles les Toubabs Alamans voyaient tout le pays des Toubabs de France, et les Toubabs de France tout le pays des Toubabs Alamans.

— Ce doit être des ballons, opina le père des cinq filles. J'en ai vu un à Dakar, quand j'étais jeune. Il montait si haut dans le ciel qu'on ne pouvait apercevoir les hommes qui se trouvaient dedans.

— Il y en avait comme tu dis, Allassane N'Diaye, mais ils étaient attachés par des cordes, tandis que ceux dont je te parle, étaient pareils à de grands aigles ou à des marabouts dans le ciel.

— Et le roi des Toubabs? demanda l'Ancien du village. Sans doute l'as-tu vu, Samba?

— Vieil homme, il n'y a que lui dont on parle ! Mais ni moi, ni personne, nous ne l'avons jamais vu. Nous avons vu quelques-uns de ses envoyés, ils en par-

laient beaucoup, mais ils ne l'ont jamais amené.

— J'ai entendu dire, fit quelqu'un, qu'il était à Paris.

— Il y a de nos semblables qui sont allés à Paris, mais là-bas ils n'ont jamais rencontré le roi des Toubabs. Ils ont vu des maisons hautes comme des collines, ils en ont même vu une dont la tête disparaît dans les nuages, ils sont entrés dans des carrosses qui marchent sous la terre et qui ne font pas de fumée ; ils ont vu des magasins où il n'y a personne pour te servir : tu mets ton argent dans un trou, et les plats à manger viennent tout seuls, comme si des Génies se trouvaient enfermés dans les murs de la maison. Ils ont vu encore des choses qu'il faudrait des lunes et des lunes pour vous raconter, mais ils n'ont pas vu le roi des Toubabs !

— Et la guerre que tu as laissée derrière toi, est-ce qu'elle ne finira point, Samba?

— Personne ne peut savoir quand elle

finira. Les deux ennemis ne connaissent pas la crainte, et leur nombre est incalculable ! Il en meurt chaque jour assez pour remplir toutes les cases du Sine et du Saloum réunis, mais il en reste toujours, comme si ceux qui meurent le soir se relevaient le matin. Ajoutez et mélangez à cela que toutes les races de l'univers sont rassemblées dans le pays des Toubabs. Mais des hommes qui n'ont pas les oreilles rouges, c'est nous les plus nombreux et dont le cœur est le plus solide, et pour cette raison, les Toubabs de France détruiront les Toubabs alamans !

— Parle-moi encore, mon ami ! dit le vieux Bakari Silla. Les Toubabs de France sont-ils aussi audacieux que nous dans la bataille?

— Sache, vieil homme, que les Toubabs de France sont entre tous les Toubabs ceux qui désirent le plus les richesses ; ils te font tout payer très cher, mais quand leur cœur s'échauffe, leur vie ils la donnent pour rien !

— Et tes bœufs? demanda quelqu'un.

— Je suis fatigué ce soir, et ceci est une autre palabre, fit évasivement le pêcheur. Demain nous arrangerons cela avec les gens de ma famille.

— Tu as raison et tu dis vrai, déclara le vieux Diouf. Et tu dois être fatigué, car le pays des Foulahs est loin !

Sur ces mots, les gens accroupis se relevèrent et prirent congé.

En chemin, ils se disaient entre eux :

— Samba a vu des choses que personne n'avait vues encore. En vérité, aller dans le pays des Toubabs faire la guerre n'est pas agréable, mais celui qui revient ne manque pas de choses à raconter à ses semblables !

— Oui, répondaient les jaloux, mais je crois bien que Samba est en train de grandir sa propre tête !

— On n'a pas vu, ce soir, le père de Yamina Sédi, remarqua le marchand de bougies et de parfums.

A quoi Bourama Seck le griot répondit :

— Celui qui a un pou dans son pantalon, se gratte et le cherche chez lui...

Quand il ne resta dans sa case que les parents les plus âgés, le vieux Diouf dit à son fils :

— Tu viens du Fouladou, Samba?

— C'est de là que je viens.

— Et où est le troupeau?

— J'ai mis les bêtes parmi les autres.

— Le troupeau est-il comme on l'avait dit?

— Il ne l'était déjà plus quand on me l'a remis, car il y a des mauvaises gens partout! Mais il ressemblait encore à quelque chose qui a une tête.

— Et maintenant? demanda le vieux, inquiet.

— Un malheur qui dépasse l'esprit m'est tombé dessus en chemin! Le vent m'a pris sur la rivière, et la rivière a mangé presque tout ce qui restait du troupeau!

— Tu as donc oublié chez les Toubabs qu'il faut prendre des précautions

quand vient la saison d'hivernage ! dit le vieillard avec aigreur. Voilà des lunes et des lunes que tu t'es mis en chemin, et tu ramènes juste quelque chose qui n'a pas d'importance !

— La chance ne t'a pas accompagné, ô Samba ! ajouta un des parents.

— Les bœufs ne te vont pas ! dit un autre.

Et un troisième :

— Tu aurais mieux fait de garder tes filets, mon ami, et de rester sur ta pirogue !

— Ouaï ! s'écria le tirailleur, vous me reprochez tous le malheur qui m'a fatigué, et vous ne me demandez seulement pas comment ma petite main est morte à la guerre ! Et pourtant cette main qui ne m'est plus d'aucune utilité, je la préférerais à tous les bœufs du Fouladou !

— Tu as raison, Samba ! dit la vieille mère Diouf qui venait d'entrer dans la case pour replacer les calebasses sur les étagères de bambou. Vous le fatiguez

tous à cause de ses bœufs, mais nous buvons assez de lait sans les vaches que la rivière a mangées. Le mil ne manque point chez nous, et les bœufs que Samba a ramenés, aussi petits, petits qu'ils soient en nombre, seront toujours en quantité suffisante pour faire la dot de Yamina, si Samba en veut encore !

A ces mots, le jeune homme redressa la tête et dit :

— Qu'y a-t-il encore avec Yamina? On m'a écrit qu'elle n'était pas restée toujours assise au même endroit. Mais en ce temps, et là où je me trouvais, mon chemin n'était pas dans les choses de femmes. Dites-moi ce qu'il y a, car je ne veux pas faire ce qui n'est pas dans la voie.

— Allons nous coucher, dit le vieux sans répondre à la question. Le pays des Foulahs est loin, et tu as été longtemps en route. Ne te tracasse pas la tête, et demain si tu ne vois pas le père de Yamina Sédi, tu iras à sa maison, et ce qui doit être sera.

— Tu dis vrai, père. En vérité l'envie de dormir me tue, et il y a longtemps que je n'ai dormi sous votre ombre. Passez donc la nuit en paix, et que la nuit vous soit douce !

— Paix et paix ! dirent les parents.

De très bonne heure le lendemain, Samba se rendit chez les Sédi. Pas de si bonne heure cependant que le père de Yamina n'eût déjà fait un tour du côté du troupeau, et constaté que le pêcheur n'avait pas ramené quelque chose d'excellent du pays des Foulahs.

Dès qu'il aperçut dans sa cour l'héritier de Baba Dialo, il l'aborda avec les marques de la satisfaction la plus vive :

— Pardonne-moi, Diouf, lui dit-il, si je n'ai pas été hier au soir, te saluer dans ta maison. Je ne suis rentré qu'à la nuit, et c'est alors qu'on m'a dit que tu étais revenu.

— Tu le vois, répondit Samba, les Toubabs ne m'ont pas tué ! Ma petite main est morte seulement.

— Ouaï ! fit l'autre comme s'il n'en savait rien encore, un malheur est

tombé sur toi, et tu ne pourras plus travailler !

— Pardonne-moi, Sédi. Mon autre main pourra toujours nourrir ma propre bouche. Et je ne parle pas de la pension que, quatre fois par année, me donnera le roi des Toubabs.

— Tu dis peut-être vrai, mais tu n'es plus tout de même le Samba que nous connaissions, et tu ne pourras plus m'aider à cultiver mon champ.

— O Sédi, je vois bien ce qui te gratte ! Le dot de ta fille, tu as peur que je ne puisse pas la payer. Mais si c'est là ce que tu crains, tu pouvais ne pas m'attendre, et donner Yamina en mariage au colporteur qui s'est approché d'elle, pendant que je faisais la guerre dans le pays des Toubabs.

— Samba, reprit le vieux, tes oreilles ont écouté les dires des gens qui ne sont pas d'accord avec moi, et ce sont leurs paroles qui font lever ta colère ! Apprends donc, mon ami, que les hommes comme toi, qui ont de l'âge, ne doivent pas

prêter d'importance à ce que font les jeunes gens.

— C'est seulement la vérité que tu dis. Mais ce que les jeunes gens ne savent pas, les Anciens devraient bien le leur apprendre. Beaucoup des choses qui ne sont pas droites seraient ainsi évitées.

— Tu ne peux pas empêcher, mon garçon, le chevreau qui ne tette plus d'aller courir dans la brousse.

— Quand on dit cela, Sédi, c'est qu'il n'y a pas de berger !

— Ne parle pas de berger, Diouf ! Vois dans quel état, toi-même, tu as ramené le troupeau que t'a laissé le frère de ta mère !

— Que sais-tu encore là-dessus? demanda Samba avec humeur.

— Ce que je sais, je le sais. Et les bœufs et les génisses dont tu nous avais parlé, tu n'en as pas ramené la dixième partie !

— Tu as donc été voir le troupeau?

— J'ai vu ce que j'ai vu. Et ce que

j'ai vu ne fait pas la dot d'une fille de famille pauvre.

— Je ne discuterai pas ces choses avec toi, répliqua le pêcheur. Mais pendant des années j'ai cultivé ton champ, je t'ai donné du poisson pour toi et ta famille, et les foies de lamentins, je te les ai toujours réservés. Si j'ai couru après ces bœufs, c'est encore à cause de ta fille, car chez nous le lait de nos vaches nous ne le finissons jamais. Et la pension du roi des Toubabs vaut bien les bêtes que la rivière a mangées.

Prudemment le vieux Sédi jugea bon d'arrêter là l'entretien.

— O Samba, répondit-il, être allé dans le pays des Toubabs, cela t'a donné un caractère que je ne reconnais plus ! Nous ne pouvons causer ensemble. C'est seulement ton affaire et l'affaire de Yamina. Va la trouver, et ce qui est entre vous, essayez de le délier.

Samba se dirigea du côté de l'enclos où habitaient les femmes.

Il appela Yamina.

— Je suis là ! répondit dans une case une voix traînante et chantante qu'il reconnut aussitôt.

Courbant sa haute taille, il passa sous la porte, et le spectacle qui s'offrit à sa vue, ce fut la croupe rebondie, bien sanglée dans un pagne, d'une femme assise sur ses talons, en train de brasser un couss-couss, et qui portait, à califourchon sur son dos, un enfant solidement amarré par une bande de cotonnade.

Elle aussi avait reconnu la voix qui l'appelait, mais elle n'en laissa rien paraître, et s'étant retournée, elle dit d'un air étonné :

— Ouaï ! C'est donc toi, Samba Diouf ! Samba, as-tu la paix?

— La paix seulement ! répondit le pêcheur.

Et après un temps de silence, pendant lequel ses yeux ne se détachaient pas du poupon, dont la tête pendait comme un fruit sur le dos de sa mère :

— Quant à toi, Yamina, je vois que

tu as aussi la paix, car en vérité rien ne te manque !

— Que veux-tu dire? fit-elle arrogamment, et toujours sans se lever.

— Et celui-ci donc, qui est-il? répliqua Diouf en montrant le nourrisson.

— C'est mon enfant, fit-elle avec simplicité.

— Ce qu'on m'avait écrit était donc vrai, Yamina? Je ne l'avais pas cru, mais maintenant plus rien de la vérité ne m'est caché.

A ces mots, la jeune femme se releva prestement, remonta d'un coup de reins le poupon qui avait glissé, et tout en resserrant sur ses seins la bande de cotonnade qui attachait l'enfant, elle dit d'une voix agressive :

— C'est ta faute, Samba ! Si tu ne m'avais pas abandonnée, comme tu l'as fait pendant deux ans, cela ne me serait pas arrivé !

— Tu as la langue pointue et mauvaise, et celui qui t'entendrait pourrait croire que j'ai suivi mon caractère en

allant faire la guerre chez les Toubabs! J'ai failli mourir aussi bien sur leur terre que sur la nôtre, et voilà que tu me dis maintenant que c'est moi qui ai voulu te quitter pendant deux années! Par ma vie, Yamina, tu ne manques pas de moyens!

— Et de quels moyens ai-je besoin? répondit-elle de plus en plus arrogante, et d'une voix suraiguë. Je croyais que je ne te reverrais plus et que tu ne reviendrais jamais du pays des Toubabs!

— Tu savais bien, dit Samba, que j'étais parti seulement pour aller chercher les bœufs qui devaient payer ta dot. Et ce sont ces chiens crevés du village de Karantaba qui m'ont envoyé faire la guerre sur l'autre bord de la mer!

— Tout cela, ce ne sont que des paroles! répliqua aigrement la jeune femme. Tu as mangé la nourriture des Toubabs, tu parles le toubab et grasseyes comme eux, et parce que tu sais dire : « Bonzour, Mossié ! » tu grandis ta tête au-dessus de la mienne!

Le pêcheur voulut parler, mais elle, toujours irritée :

— Et je suis sûre aussi que tu as fréquenté les femmes des Toubabs ! Voilà pourquoi tu me diminues maintenant. Et c'est ce que je vois avec ma tête courte !

— Si je l'avais voulu, riposta non sans orgueil, l'ancien soldat du 113e, j'aurais pu faire ce que tu dis, car j'en ai rencontré de plus belles que toi, qui m'ont dit des choses agréables.

— Tu es fou, Diouf ! s'écria-t-elle avec un petit rire forcé. Ces femmes se sont moquées de toi ! Tu sais bien qu'une femme aux oreilles rouges n'épouse pas un homme à la peau noire. Ce que tu me racontes là est une plaisanterie, Samba !

Pendant cette conversation, le poupon s'était réveillé, et de sa petite tête il frappait le dos de sa mère. D'un mouvement plein de souplesse, celle-ci le fit tourner autour d'elle, le passa sous son bras et lui donna le sein. C'était un gros

garçon au teint clair, bien nourri et bien gras, la tête ronde et rasée de frais, qui tétait goulûment de ses fortes lèvres rouges, tout en regardant l'étranger avec de grands yeux blancs. Et cela émut chez Samba la tendresse naturelle qu'ont tous les Noirs pour les enfants.

— Ton fils, Yamina, il est bien ! dit-il à la fille des Sédi.

— Diouf, fit-elle avec hauteur, sache que je n'enfante pas quelque chose de laid !

Et tandis que le marmot tétait, le pêcheur regardait la mère qu'il avait laissée presque enfant, et dont la croupe et les hanches s'étaient magnifiquement développées. Maintenant il avait sous les yeux une belle femme épanouie, les épaules larges, la poitrine bombée, la peau bien tendue sur tout le corps par la bonne santé, ce qui rendait son teint plus clair encore. Tant de séductions réunies ne le laissaient pas insensible.

— Depuis ton enfance, Yamina, reprit-il en baissant la voix, je cultive le

champ de ton père, je lui ai procuré de lourdes récoltes d'arachides et de mil, et j'ai porté tous les jours à ta mère du poisson frais. Tout cela méritait que tu ne m'oublies pas et que je n'aie pas travaillé pour la brousse toute nue.

— Samba, dit-elle d'une voix doucereuse sans répondre à ces paroles, je vois que les Toubabs t'ont donné des médailles, mais qu'est-il arrivé à ta petite main? Tu ne la remues pas et tu la laisses sous ton m'boubou. L'auraient-ils par hasard touchée?

— Ils l'ont touchée, répondit le pêcheur. Et même ils me l'ont tuée.

— Ouaï, ma mère ! tu as dit un malheur ! Comment pourras-tu travailler, jeter le filet et le harpon, et cultiver ton mil?

— Tu parles pour dire une chose pénible, répliqua-t-il un peu honteux. Mais si je ne peux plus maintenant servir sur l'eau et jeter le filet, je peux toujours pousser l'outil dans le champ, et quatre fois par an je toucherai chez le

Manso l'argent du roi des Toubabs.

La jeune femme ne répondit pas, comme si elle remuait dans sa tête les choses que venait de dire Samba. Puis faisant passer lestement son poupon du sein droit au sein gauche :

— Et les pagnes que tu avais promis de me rapporter du pays des Foulahs? demanda-t-elle d'un air distrait. Me les as-tu rapportés?

— Je n'en ai plus retrouvé comme on en faisait avant la guerre, dit-il en détournant les yeux.

— Et les bracelets que tu devais me faire forger au pays de Dian Dian Bouré, les as-tu aussi oubliés?

— Le forgeron aurait mis trop de temps pour les forger, et j'étais pressé de revenir et de ramener mon troupeau.

— Et où sont les bœufs? fit-elle.

— Ils sont là-bas ! répondit-il en désignant d'un geste vague l'endroit où l'on parquait les bêtes.

— Les bœufs sont-ils en nombre?

— Ils sont ce que Dieu a voulu.

— Et combien y en a-t-il?

Mais c'était là une de ces questions auxquelles, en général, on ne se soucie guère de donner une réponse pour ne pas attirer un malheur sur les bêtes, et dans le cas particulier Samba n'avait aucun désir de fournir des précisions.

— Tu les verras dans le troupeau ! Et maintenant, ajouta-t-il, je retourne chez les miens m'occuper de beaucoup de choses qui me sont arrivées à cause de ma longue absence.

— Reviendras-tu à la maison? demanda-t-elle soudainement radoucie.

— Peut-être nous nous reverrons, dit-il.

Et se courbant sous la porte :

— Passe la journée en paix, Yamina !

— Paix et paix ! répondit-elle quand il était déjà dehors.

Ce soir-là, une belle lune ronde s'était levée au-dessus de la forêt, et l'on aurait pu ramasser à sa clarté une pièce de monnaie tombée à terre. Soudain retentirent allégrement les coups précipités du petit tambour au son grêle. Alors, ce fut dans toutes les paillotes un grand remue-ménage. Les femmes se hâtaient d'éteindre les foyers allumés pour la cuisine et de ranger leurs ustensiles sur les étagères de bambou, en criant après les enfants qui n'en finissaient plus de racler du doigt les calebasses. Puis s'étant lavé les mains pour ne pas salir leurs toilettes, elles sortirent des coffres les camisoles fraîches, les pagnes bleus de Saint-Louis, et ceux de Bissao et des îles du Sud aux fils de coton multicolores, les mouchoirs de soie ou de madras, que les unes nouaient sans élégance, et que les autres

arrangeaient artistement sur leur tête à la manière des grandes coquettes de Fatik ou de Kaolack, les colliers de perles d'or creuses, les bracelets d'or de N'Galam et les verroteries de bazar. A mesure qu'elles étaient prêtes, femmes et jeunes filles se rendaient hors du village, à l'endroit où l'on frappait le sabar, et ce n'était qu'un cri : « C'est Samba qui donne la fête ! L'honneur qu'il avait en partant, il ne l'a pas laissé au pays des Toubabs ! »

A présent, les deux tambours de Bourama Seck et de son fils menaient ensemble leur tapage, l'un grave, l'autre clair, tandis que d'une voix suraiguë le vieux griot chantait la louange de Diouf :

Samba, tu es un homme !
Et le voyage au pays des Toubabs
T'a grandi, en vérité...

Et les tambours battaient, battaient.

Que tu ailles ou que tu viennes,
Tes richesses ne tarissent point.
Io ! Samba, tu es le parent du roi !
Que tu ailles ou que tu viennes,
Tes richesses ne tarissent point...

Et le griot s'arrêtait un instant pour chercher l'inspiration. Puis il reprenait de plus belle :

Amadou Lamine et Samba Laobé Fal
N'ont jamais eu de guerriers comme Diouf !
Et si Sanor l'avait eu,
Jamais on n'aurait brisé
Le royaume de M'Badane !

Et après une pause, pendant laquelle le tam-tam faisait rage :

Eh ! Diouf ! Eh ! Diouf !

Et la voix du griot semblait maintenant percer le ciel :

Ils ont tué un de tes bras,
Mais celui qui te reste est plus fort
Que les deux des autres hommes !

Io ! Samba, les Diouf
Ont un homme dans leur famille,
Aucun n'est plus grand que lui !

Io ! Diouf ! Quand ils l'ont vu
Les Alamans ont fui.
Ils ont tué son bras,
Mais lui, il en a tué
Qu'on ne peut plus compter !

Eh ! Samba ! Il ne pourra plus
Tuer de lamentins,
Mais il a tué des ennemis
Pour toute sa vie. C'est un homme !

Io ! Diouf ! Son honneur est grand,
Et il en a donné à toute sa famille...

Pendant que le griot chantait, tous les gens du village avaient formé le cercle, les femmes au premier rang et les hommes derrière. La lune éclairait vivement la blancheur des camisoles et faisait briller sur les peaux noires les perles d'or et les verroteries. Une femme se détachant du cercle s'était mise à piétiner sur place, un de ses bras écarté du corps, une main inlassablement agitée autour de son poignet flexible, tandis que de son autre main elle tenait relevé son pagne afin de dégager ses jambes. Excitée par la musique, une autre femme était venue se placer devant elle, et toutes deux, luttant de frénésie dans leur piétinement forcené, finirent par tomber hors d'haleine, en poussant un cri strident. Mais déjà une autre danseuse s'élançait

dans le cercle, et à partir de ce moment le vertige ne s'arrêta plus. Tantôt, c'était une jeune fille, qui n'ayant pas à relever son pagne arrêté aux genoux, dansait, les deux bras étendus ; tantôt, c'était une mère de famille qui, faute d'avoir pu confier son enfant à personne, trépignait et se démenait, portant sur le dos son poupon dont la tête endormie se balançait au rythme du sabar ; tantôt, c'était une petite fille qui chantait en se trémoussant et se déhanchant de son mieux :

Je ne puis pas, je ne puis pas,
Je n'en ai pas la force !
Mais l'an prochain, l'an prochain,
Je me marierai, je me marierai !

Et les danseuses se succédaient sans relâche, se laissaient choir sur le sol pour repartir avec une ardeur nouvelle, tandis qu'un grand gaillard, brandissant sur sa tête une lanière d'hippopotame, élargissait le cercle des curieux, en criant d'un air féroce qui faisait rire tout le monde : « Écartez-vous ! ou je tue quelqu'un ! »

Tout à coup Samba Diouf vit bondir dans le cercle la fille des Sédi. Elle avait laissé dans sa case l'enfant du colporteur étranger ; sa camisole blanche, d'où sortaient ses bras nus, tombait en plis bien empesés sur ses hanches chargées de ses pagnes et de ceux de sa mère, qu'elle avait empruntés pour se donner plus d'ampleur ; ses pieds frappaient le sol avec rapidité ; sa main gauche, relevant les multiples étoffes dont elle était chargée, découvrait un de ses genoux, et sa droite s'agitait sans trêve comme une feuille tournoie sous le vent.

— Sur ma vie ! dit le cordonnier qui tenait amicalement Samba par la manche de son m'boubou, entre toutes ces femmes il n'y en a pas une qui la vaille !

— Hum ! répondit le chasseur d'antilopes qui, de l'autre côté de Samba, le tenait aussi par la manche. C'est bien ainsi que pensait le colporteur mandingue qui est venu la voir dans sa case et qui a disparu le lendemain.

— Ce qui est fait est fait, reprit le

cordonnier. Mais que j'en perde mon nez si l'on trouve dans tout le pays une femme qui sache comme elle préparer la nourriture, blanchir les vêtements et les lustrer avec le taparka (1) !

— Tu dis la vérité, Famara ! répliqua Demba N'Dour. Je veux qu'on m'enterre aujourd'hui si j'ai oublié les nourritures que j'ai souvent mangées dans la maison des Sédi ! Mais ce qui remplit le ventre n'est pas toujours suffisant pour rafraîchir l'esprit. Et quand ton esprit est en repos, toutes les nourritures te semblent bonnes, tandis que s'il est échauffé, tous les plats te semblent pesants.

— Ce que tu dis, ô Demba, peut donner à réfléchir, acquiesça le cordonnier. Mais seul le bon caractère porte la paix dans une maison, et c'est peut-être parce que Yamina a eu trop bon caractère qu'elle a prêté l'oreille aux dires habiles du dioula. Mais que j'aille

(1) Sorte de massue pour repasser le linge.

brûler dans le feu de l'autre vie, si je n'aime pas mieux une femme à l'oreille facile mais de bon tempérament, qu'une femme qui ne s'écarte pas de la voie, mais dont les yeux sont courroucés et qui crie toujours comme un ânier ou un chamelier de l'intérieur !

— Tu as bon caractère, Famara, et le rire seul te fait montrer les dents ! riposta le chasseur. Mais tu oublies qu'un bâtard n'est point un fils.

— Un fils est toujours un fils, et d'où qu'il vienne c'est une richesse ! Samba est au moins sûr que jamais sa femme n'aura la honte de s'habiller en mendiante et d'aller demander l'aumône de maison en maison, comme font les femmes infécondes, afin que cesse leur stérilité.

— Samba Diouf est un homme ! déclara Demba N'Dour après un moment de silence. Il a dépassé l'âge de l'enfance. Il a vu beaucoup de choses. Chacun cultive son champ à sa façon et sème ce qui lui fait plaisir. Chacun cherche ses poux à

l'heure où il lui plaît. Il a de l'âge. Il n'est pas fou. Il doit savoir ce qu'il a à faire ; et moi qui suis son ami, comme toi, Famara, nous savons une seule chose : ce qu'il fera sera bien fait.

Le pêcheur, sans rien dire, écoutait ses deux amis. Lorsque Demba N'Dour parlait, il trouvait qu'il disait vrai ; lorsque Famara Yafa prenait à son tour la parole, il trouvait qu'il n'avait pas tort non plus ; et quand Yamina dansait, il se disait à part lui qu'aucune des femmes qu'il avait vues au pays des Toubabs n'avait une croupe aussi plaisante que la fille des Sédi...

Le sabar continuait toujours. Les hommes maintenant s'y mêlaient, bondissant parmi les femmes avec des contorsions et des gestes d'une joyeuse indécence ; et celles-ci, pour exciter les tambours, s'arrachant un collier, un bracelet, le foulard de soie qui couvrait leur haute chevelure, ou bien un de leurs pagnes, le jetaient à la tête des griots.

Cela dura tant que la lune fut assez haute dans le ciel. Lorsqu'elle tomba sur l'horizon, les gens regagnèrent le village, où les abois des chiens, énervés eux aussi par le tapage, semblaient continuer la musique maintenant que les tambours s'étaient tus. De temps en temps sur le sentier, une femme, ressaisie par le délire, se détachait d'un groupe et se remettait à trépigner, et les jeunes gens, pivotant sur eux-mêmes, s'amusaient à pousser des cris aigus.

Samba paya les musiciens, puis il accompagna chez eux Demba N'Dour et le cordonnier, et lui-même, d'un pas nonchalant, s'achemina vers sa case.

Mais arrivé devant la palissade qui bordait l'enclos paternel, au lieu d'entrer, il s'arrêta. Longuement ses yeux cherchèrent dans l'ombre si l'on ne voyait plus personne. La solitude était complète. Un grand silence régnait sur le village. Les chiens avaient cessé d'aboyer ; on n'entendait que les grenouilles au bord de la rivière, et le

hululement monotone des oiseaux de nuit dans la forêt... Alors, d'un geste décidé relevant son m'boubou sur son épaule, il prit le chemin qui conduisait à la maisonnée des Sédi.

Ce même soir, là-bas, sur l'autre bord de la mer, Bambaras Toucouleurs, Ouolofs, Mandingues, Soninkés, Bobos, Gouros, Baoulés, Yakoubas, gens du Nord et gens du Sud, tout le 113e bataillon noir s'élançait une fois de plus à l'assaut des Alamans. Et Samba Sarr le chamelier et le caporal Lamine Cissé, seuls survivants de la 7e escouade où avait servi Samba Diouf, tombaient ensemble, frappés du même obus, sur la terre des Toubabs.

FIN

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 19 avril 1922.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE PLON

ROMANS

Bourget (Paul), de l'Académie française. — *Un drame dans le monde*. 50e mille......... 7 50
Lazarine. 116e mille...... 7.50
Anomalies. 30e mille....... 7.50
L'Ecuyère. 40e mille...... 7.50
Le Sens de la mort. 140e m. 7.50
* *Laurence Albani*. 50e m. 7.50
Le Démon de midi. 73e mille. 2 vol..................... 15
L'Emigré. 75e mille....... 7.50
L'Etape. 89e mille. 2 vol.... 15
Un divorce. 96e mille..... 7.50
Némésis. 65e mille........... 6
Le Fantôme. 37e mille..... 7.50
Le Justicier. 38e mille........ 6
L'Envers du décor. 20e m. 7.50
La Dame qui a perdu son peintre. 25e mille............... 7.50
Les Détours du cœur. 30e m. 7.50
Les Deux sœurs. 34e mille. 7.50
* *Drames de famille*. 34e m. 7.50
L'Eau profonde. 32e mille.. 7.50
Un homme d'affaires. 20e m. 6
* *Monique*. 29e mille......... 7
Pastels et eaux-fortes. Ed. d. 6
Voyageuses. Edit. déf..... 7.50
L'Irréparable. Edit. déf... 7.50
Physiologie de l'amour moderne. Edit. déf............... 7.50
Un cœur de femme. Edit. déf. 9

Bourget (Paul). — *Le Disciple*. Edit. déf............... 7.50
Mensonges. Edit. déf........ 10
Cosmopolis. Edit. déf. 2 vol. 14
Terre promise. Edit. déf..... 10
La Duchesse bleue. Ed. déf. 7.50
Cruelle énigme. Edit. déf..... 7
Une idylle tragique. Edit. déf. 10
Un crime d'amour. Edit. d. 7.50
André Cornélis. Edit. déf.. 7.50
* *Un saint*. Edit. déf........ 7
Recommencements. Ed. déf.... 7

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — *Amori et Dolori sacrum*..................... 7
Le Jardin de Bérénice.... 7
Du sang, de la volupté et de la mort..................... 7
Sous l'œil des Barbares....... 7

Bazin (René), de l'Académie française. — *Charles de Foucauld*, explorateur du Maroc, ermite au Sahara. 25e mille....... 10

Bordeaux (Henry), de l'Académie française. — La Vie recommence : *La Résurrection de la chair*. 56e mille............ 7
La Vie recommence : *La Chair et l'esprit*. 30e mille........ 7
Ménages d'après guerre. 25e mille. Prix................... 7

Bordeaux (Henry). — * *La Nouvelle croisade des enfants.* 41e édit. Prix 7
La Peur de vivre. 85e mille.. 7
Une honnête femme. 47e édit.. 7
Les Yeux qui s'ouvrent (A). 225e éd. Prix 7.50
La Maison. 142e éd....... 7.50
La Neige sur les pas. 148e édit. Prix 7.50
La Robe de laine. 194e édit. 7.50
La Croisée des chemins. 92e édit. Prix 7.50
Les Roquevillard. 65e édit. 7.50
**La Petite mademoiselle.* 52e édit. Prix 7
L'Amour en fuite. 38e édit. Prix 7.50

Lavedan (Henri), de l'Académie française. — Le Chemin du salut : I. *Irène Olette.* 10e m. 9
II. *Gaudias.* 10e mille. 2 vol. 10

Vogüé (Vicomte E.-M. de), de l'Académie française. — *Les Morts qui parlent.* 29e éd.. 7.50
Le Maître de la mer. 46e édit. Prix 9
Jean d'Agrève. 40e éd....... 7
Le Roman russe, 17e édit.. 7.50

Acker (Paul). — *La Protectrice* suivie de *Marthe et Lucie.* 10e édit.................. 7
* *Les Exilés.* 30e édit........ 7
Les Deux cahiers. 9e édit..... 6
Les Demoiselles Bertram. 9e éd. Prix 6
Le Beau jardin (Notes sur l'Alsace). 7e édit.............. 6
Le Soldat Bernard. 3e édit... 6
Entre deux rives. 13e édit.... 6

Adam (Juliette). — *Chrétienne.* 36e édit.................. 7
Païenne. 34e édit............ 6

Archimbaud (Démians d'). — *Une vie intime.* 6e édit...... 6
Marcelle. 5e édit........... 7

Ardel (Henri). — *Il faut marier Jean!* 34e édit 7
Le Chemin qui descend. 32e éd. 7
La Nuit tombe. 52e édit..... 7
L'Eté de Guillemette. 41e édit. 7
La Faute d'autrui. 34e édit... 7
L'Absence. 32e édit......... 7
L'Aube. 45e édit............ 7
Le Feu sous la cendre. 42e édit. 7

Avesnes. — *L'Ile heureuse.* 12e édit................ 7.50
La Vocation. Prix du Roman Ac. fr. 1916. 14e édit......... 6

Bailly (Auguste). — *Hélène Jarry.* 6e édit.................... 7

Bertheroy (Jean). — *Les Pavots mystiques.* 6e édit........... 7

Cazin (Paul). — *Décadi ou la pieuse enfance.* 10e édit........... 7

Chérau (Gaston). — *Valentine Pacquault,* 10e mille, 2 vol.. 12

Chèze (Th.). — *Myriam de Magdala.* 3e édit................ 6

Davignon. — *Jan Swalue.* 4e édit. Prix 6

Denarié (Emmanuel). — *Le Curé des Avranches.* 8e édit...... 7

Dostoïevsky (Th.). — *L'Idiot.* 15e édit. 2 vol. Chaque.... 7.50
Les Pauvres gens............ 7
Souvenirs de la maison des morts. 23e édit.................. 7
Le Crime et le Châtiment. 43e édit. Prix 7.50
Humiliés et offensés. 16e éd... 7
Les Frères Karamazov. 19e édit. Prix 9

Doyle (Conan). — *Micah Clarke.* 2 vol. 3e édit. Chaque vol... 6

Dufourt (Jean). — *Marielle.* 14e édit.................. 7
Sur la route de lumière...... 7

Ferrero. — *Entre les deux mondes.* 6e édit.................. 6

Foville (Jean de). — *L'Ennemie de l'amour*.................. 7

Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 75ᵉ édit.......... 7.50
Un été dans le Sahara. 32ᵉ édit. Prix.................. 7.50
Une année dans le Sahel. 16ᵉ édit. Prix.................. 7 50

Gachons (Jacques des). — *Comme une terre sans eau*... 6ᵉ édit. 7

Hardy (Thomas). — *La Bien-aimée*. 3ᵉ édit.................... 6
Deux yeux bleus. 3ᵉ édit...... 6

Huysmans (J.-K.). — *En route*. 46ᵉ édit.................... 9
La Bièvre et Saint-Séverin. 7ᵉ édit.................... 7
La Cathédrale. 48ᵉ mille.... 10
Sainte Lydwine de Schiedam. 24ᵉ édit.................... 7
L'Oblat. 31ᵉ édit............ 9
Les Foules de Lourdes. 41ᵉ éd. Prix.................. 7.50
Là-bas. 41ᵉ édit............ 9

Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence*. (Grand prix de littérature Ac. fr. 1920). 29ᵉ édit.. 7

Jammes (Francis). — *Le Livre de saint Joseph*. 9ᵉ mille....... 7
De l'âge divin à l'âge ingrat. (Mémoires I). 14ᵉ édit..... 7

Lechartier (G.). — *La Confession d'une femme du monde*. 7ᵉ édit. 6

Le Glay (Maurice). — *Badda, fille berbère*, et autres récits marocains.................... 7

Le Goffic (Charles). — *L'Abbesse de Guérande*. 12ᵉ édit.... 7.50

Lesueur (Daniel). — *Nietzschéenne*. 36ᵉ édit.................... 7
Flaviana princesse. 22ᵉ édit. 6
Le Droit à la force. 24ᵉ édit.. 6
Chacune son rêve. 18ᵉ édit.. 6
Au tournant des jours. 15ᵉ éd. 6

Leuba (J.). — *L'Ombre nuptiale*. Prix.................... 6
L'Aile de feu............... 7

Lhande (Pierre). — *Luis*. 6ᵉ éd. 7
Mirentchu. 10ᵉ édit.......... 7
Les Mouettes. 12ᵉ édit........ 7

Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 44ᵉ édit.......... 7
Le Petit roi. 28ᵉ édit......... 7
Le Sang nouveau. 24ᵉ édit.... 7
Scènes en famille. 8ᵉ édit..... 3
Biche. 26ᵉ édit.............. 7
Le Cœur est le même. 18ᵉ éd.. 7
La Mort de Corinthe (A). 10ᵉ édit.................... 7
Juste Lobel, Alsacien. 19ᵉ éd.. 7

Maindron (Maurice). — *Le Tournoi de Vauplassans*. 8ᵉ édit.. 6

Margueritte (Paul), de l'Académie Goncourt. — *La Force des choses*. 25ᵉ édit............. 6
La Maison brûle. 16ᵉ édit.. 6.75
* *Les Sources vives*. 16ᵉ édit. 6
L'Autre lumière. 28ᵉ édit.. 7.50
La Tourmente. 23ᵉ édit....... 6
* *Ma Grande*. 49ᵉ édit....... 7
Les Fabrecé. 18ᵉ édit......... 6
La Faiblesse humaine. 16ᵉ éd.. 6
Nous, les mères... 25ᵉ édit..... 7
Sous les pins tranquilles. 20 éd. 7

Margueritte (Paul et Victor). — Une époque : *les Braves gens*. 86ᵉ édit.................... 6
La Commune. 72ᵉ édit....... 8
Le Désastre. 124ᵉ édit........ 6
Les Tronçons du glaive. 92ᵉ éd.. 6
* *Poum*. 63ᵉ édit............ 7
* *Zette*. 51ᵉ édit............ 7
Femmes nouvelles. 26ᵉ édit.... 6
Les Deux vies. 57ᵉ édit....... 7

Mayran (Camille). — *Histoire de Gotton Connixloo*. Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11ᵉ édit. 6
L'Epreuve du fils. 10ᵉ édit.. 7.50

Ménabréa (H.) — *Les Avares*. 6ᵉ édit.................... 7

Milan (René). — *Les Nostalgiques.* Nouvelles exotiques........ 6
La Mère et la maîtresse...... 6
La Race immortelle.......... 6

Mistral (Frédéric). — *Mes origines.* Mémoires et récits. 11e éd. Prix 6

Morgan (Jean). — *Sur le seuil de l'amour.* 5e édit............ 7
Le Rêve et la vie. 5e édit..... 6
Parmi les ruines. 4e édit...... 6
Notre-Dame du Faubourg. 8e édit. Prix.................... 7
Un enfant dans la foule. 6e édit. Prix.................... 6
Au fond d'un vieux manoir... 6

Moselly (Emile). — *Jean des Brebis ou le livre de la misère.* 10e éd. 7
Terres lorraines. 15e édit..... 7
Le Rouet d'ivoire. (Prix Goncourt 1907.) 4e édit............ 6

Pérochon (Ernest). — *Nêne* (Prix Goncourt 1920). 75e mille.. 7
Le Chemin de plaine. 10e m... 7
Les Creux-de-Maisons. 20e m. 7

Pesquidoux (Joseph de). — *Chez nous.* Travaux et jeux rustiques. 9e édit.................... 7

Pouchkine (Alexandre). — *Boris Godounof*................ 12

Rameau (Jean). — *L'Amour merveilleux.* 10e édit........... 7
La Route bleue. 5e édit....... 6
Le Fuseau d'or. 5e édit....... 6
Les Mains blanches. 6e édit... 6

Rhaïs (Elissa). — *Saâda la Marocaine.* 20e édit.............. 7
Le Café-chantant. 14e édit.... 6
Les Juifs ou la fille d'Eléazar. 14e édit.................. 7

Rosny (J.-H.), de l'Académie Goncourt. — *La Force mystérieuse.* 10e édit........... 6

Rosny (J.-H.-). — *L'Impérieuse bonté.* 13e édit........... 7.50
L'Indomptée. 9e édit.......... 7
La Vague rouge, 16e édit..... 6
La Mort de la terre. 6e édit... 6
Les Rafales. 12e édit......... 6
Vamireh. 10e édit............ 7
Sous le Fardeau. 10e édit..... 7
Marthe Baraquin. 10e édit.... 6
Le Félin géant. 18e édit....... 7

Roupnel (G.). — *Nono.* 16e édit. Prix 7

Sandy (Isabelle). — *Chantal Daunay*...................... 6
La Descente de croix......... 6

Serao (Matilde). — *Au pays de Cocagne.* 8e édit............ 6
* *Au pays de Jésus.* 22e édit.. 7

Tharaud (Jérôme et Jean). — *Rabat ou les heures marocaines.* 41e édit.................. 7
Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas. 41e édit........... 7
La Maîtresse servante. 52e éd.. 7
L'Ombre de la croix. 62e éd... 7
Un royaume de Dieu. 31e éd................ 7.50
Quand Israël est roi. 50e éd... 7

Thélen (M.) et Dr **Bertheaume** (M.). — *L'Interne.* 8e édit.. 7

Tokutomi-Kenjiro. — *Plutôt la mort.* 4e édit............... 6

Wharton (Edith). — *Au temps de l'innocence.* 10e édit........ 7
Chez les heureux du monde. 9e édit. Prix.................... 6
Sous la neige. Roman. 3e édit.. 6
Plein été. 3e édit............ 6
Les Metteurs en scène. 2e édit. Prix.................... 6

Zanta (Léontine). — *La Science et l'amour,* 8e édit............ 7

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27580. P. 82-I.



